

CHAPITRE I

SON ENFANCE - SA JEUNESSE

Il y a plus de cent soixante ans naquit à Paris, vraisemblablement dans le 6ème arrondissement, un enfant à qui le destin réservait les honneurs les plus éminents. Il revint au département de la Gironde, et plus particulièrement à Loupiac et à Bordeaux, de servir de cadre au milieu duquel la vie de cet enfant devenu homme s'écoula dans l'étude, le don de soi, la fidélité et le dévouement.

A Loupiac, dont la population à majorité paysanne était forcément agreste, on considérait avec respect et considération ce Parisien devenu Girondin qui savait parler avec distinction et bienveillance, qui savait aussi accueillir, écouter et reconforter ses compatriotes qui le sollicitaient pour un conseil ou un secours. On admirait avec quelle facilité ce jeune homme, qui était "*l'étranger*" aux yeux de beaucoup de Loupiacais, s'incorporait dans le tissu social au point d'être considéré comme un compatriote, en assimilant l'accent, le patois, la manière d'être, parfois l'habillement du pays au milieu des vignes. Si, parfois, les courants de l'opinion locale, influencés par les événements politiques du temps, lui valurent quelques déceptions, jamais l'estime, la considération et le respect de la population locale ne lui firent défaut. On était fasciné avant tout par le paysan qu'il avait su devenir, mais aussi par l'érudit, le lettré, le savant humaniste qu'il était et dont chacun, dans la commune, était fier.

A Bordeaux, qui fut surtout le pôle où, de très bonne heure, il fit reconnaître l'étendue de sa vaste culture, les sociétés savantes de la ville l'accueillirent avec de rares égards. Au sein de ces doctes compagnies, on écoutait avec bonheur ses exposés dans lesquels on trouvait, même dans ceux traitant de sujets quelque peu arides, un petit coin de poésie, comme un morceau de ciel bleu au milieu des nuées. Il apportait toujours, avec sa simplicité et sa distinction naturelle, dans tous les débats auxquels il participait, son exquise affabilité et la délicatesse de son maintien. Sollicité de toutes parts, il offrait son érudition sans affectation. Travailleur infatigable, l'étude fut sa passion dévorante. Il sacrifia sans doute sa vie d'homme, mais il retira de ses analyses savantes de sujets littéraires, philosophiques, historiques et artistiques des jouissances morales qu'il partagea toujours avec ses amis. Chercher, découvrir, apprendre, s'élever dans la connaissance et donner ensuite à la mémoire des hommes les joyaux révélés à sa patience et à sa ténacité, telles furent les préoccupations majeures de ses jours et souvent de ses nuits. Il fut un des fleurons de la société intellectuelle bordelaise de la deuxième moitié du XIX^e siècle et son doyen admiré et respecté de la première décennie du siècle suivant.

Cet homme se nommait Reinhold Dezeimeris

* * *

La famille Dezeimeris était une famille de notables de Villefranche-de-Lonchat, localité de la Dordogne, aux confins de ce département et de la Gironde, à une dizaine de kilomètres de Castillon.

L'aïeul Pierre, était officier de santé et maire de Villefranche-de-Lonchat. Marié à Marie Baptiste, il engendra huit enfants, tous venus au monde à Villefranche-de-Lonchat, dont il a donné lui-même les prénoms et les dates de naissance :

- Jean, né le 17 janvier 1792 ;
- Jean-Baptiste né le 27 mars 1794 ;
- deux enfants dont les prénoms ne sont pas précisés, nés le 22 décembre 1795 et décédés le 28 du même mois ;
- Anne Rosalie, née le 7 mars 1797 ;
- Eugène, né le 20 novembre 1799 ;
- un enfant mâle, dont le prénom n'est pas précisé, né le 20 juin 1806, décédé le 3 juillet 1807, sans doute idiot ;
- un enfant mâle, dont le prénom n'est pas précisé, né le 3 février 1809, qui semble être mort dans l'année.

L'aîné, Jean, fut propriétaire du château de Mondésir en Dordogne et maire de Villefranche de Lonchat à la mort de son père en 1826.

Jean-Baptiste étudia au collège de Bergerac, aspira à l'école polytechnique, fut industriel à Rouen et à Bordeaux. Adeptes de la franc-maçonnerie, il entra en politique en 1848 et fut nommé sous-préfet de Moissac le 9 août 1848 par Ledru-Rollin. Poursuivi après le coup d'état du 2 décembre 1851, il fut arrêté le 20 décembre, emprisonné à Bergerac puis à Poitiers (29 mars 1852) ; il fut finalement autorisé à résider à Villefranche-de-Lonchat. Il mourut dans cette commune le 4 décembre 1867.

Concernant Anne Rosalie, on ne sait à peu près rien, sinon qu'elle décéda le 16 octobre 1821.

Eugène, père de Reinhold, fit de fortes études, à Bergerac et à Bordeaux, qui le conduisirent à Paris à la faculté de médecine où il remplit les fonctions de sous-bibliothécaire dès 1830. Il présenta sa thèse en 1832. Sans doute n'exerça-t-il pas et continua-t-il son service à la faculté où il fut nommé bibliothécaire en 1836. L'année suivante, il fonda avec Littré un journal médical, "*L'Expérience*", qui sembla obtenir un certain succès. En 1838, il présenta un "*Dictionnaire de la médecine ancienne et moderne*" qui lui avait demandé plusieurs années de travail et auquel collaborèrent, au moins pour les deux premiers volumes, Raige-Delorme et Olivier d'Angers.

Attiré par la politique, il se présenta aux élections législatives dans son département natal le 2 mars 1839 : il échoua ; mais il fut élu conseiller général de la Dordogne en 1840. Il céda alors le journal médical et se fixa à Loupiac, dans la propriété Loupiac-Gaudiet qui appartenait à son épouse. Il géra le vignoble, il écrivit des articles pour les "*Annales agricoles et littéraires de la Dordogne*"

Le virus de la politique était toujours en lui. Le 9 Juillet 1842, les électeurs de la circonscription de Bergerac l'élirent député. Il déménagea donc à Paris avec sa famille. Mais, aux élections du 1^{er} août 1846, il fut battu.

Entre-temps, il avait fondé avec Tocqueville, de Corcelles, de Combarel le journal "*Le Commerce*". Sa gestion s'avéra pour le moins défectueuse et, après sa défaite de 1846, il abandonna sa participation au journal.

Il subit un troisième revers aux élections partielles du 18 décembre 1847. Après les journées révolutionnaires de 1848, enfin, les Périgourdins le portèrent à nouveau à l'Assemblée sous l'étiquette que l'on peut définir de la gauche modérée. Il est à remarquer, en la circonstance, que la contrainte politique qui pesait sur les populations jusqu'à la chute de la monarchie en février, était levée, et qu'un souffle de liberté s'étendait dès lors sur le pays ; pour preuve, cette élection à l'issue de laquelle Jean-Eugène Dezeimeris obtint le plus grand nombre de voix des treize élus du département : 104 992 voix sur 110 594 votants et 140 087 inscrits.

Fragilité des destinées humaines : aux élections du 13 mai 1849, il subit un retentissant échec. Dans le Périgord, la victoire revint aux démocrates socialistes. Or, il s'était présenté en candidat isolé ; les électeurs le sanctionnèrent et il n'obtint que la misère de 2 105 voix.

Jean-Eugène resta à Paris et se consacra désormais aux problèmes agricoles. Il continua à écrire, pour les "*Annales agricoles et littéraires de la Dordogne*", des articles consacrés au monde paysan et soumit des mémoires à l'Académie des Sciences.

Il mourut le 15 février 1852.

La mère de Reinhold Dezeimeris se nommait Odelly Baptiste. Elle avait hérité de ses grands parents Bidot-Naudé le château Loupiac-Gaudiet à Loupiac. Cette demeure, de la fin du XVII^e ou du début du XVIII^e siècle, encore solide de nos jours, se compose d'un corps de logis central formé d'un rez-de-chaussée au milieu duquel s'ouvre une large porte surmontée d'un fronton triangulaire et bordée à droite et à gauche de trois hautes fenêtres ; deux pavillons à un étage encadrent ce corps de logis. Un vaste parc composé d'essences diverses s'étend devant la façade du château. Depuis la départementale n°10, on accède à celui-ci par une allée rectiligne de platanes démesurés au milieu de prés.

Les anciens de Loupiac se souvenaient de cette dame distinguée, au visage ouvert et avenant, d'une bonté sans limite, qui accueillait avec son cœur quiconque venait frapper à sa porte. Elle sut entourer son fils unique d'une sollicitude sans faille, comprendre la passion de celui-ci pour l'étude et faciliter sans restriction ses travaux d'érudit. Elle sut comprendre aussi le sacrifice de son enfant qui abandonna son désir de fonder une famille au profit de la recherche et de la connaissance.

C'est ainsi que cette mère cultivée, collaboratrice souvent consultée, toujours écoutée, créa autour du jeune savant une atmosphère de quiétude et de sécurité au sein de laquelle les immenses facultés intellectuelles de celui-ci s'épanouirent jusqu'à l'émerveillement. C'est elle qui fut à la base de l'éducation raffinée de son fils, de son exquise urbanité, de son fin savoir-vivre d'où émanaient délicieusement l'affabilité, la tolérance et qui charmaient naturellement son entourage.

* * *

Reinhold Dezeimeris naquit à Paris le 11 avril 1835, sans doute dans le quartier de la faculté de médecine. On a très peu de renseignements sur son enfance et sa jeunesse jusqu'à l'âge de vingt ans, lui-même n'a donné aucune information sur sa jeune vie, et l'on ne peut suivre les péripéties de son existence qu'à travers celles de ses parents - relativement limitées - et de ses travaux dans les différentes sociétés dont il fut membre d'élite.

Ce que l'on sait de certain, c'est que la naissance de Reinhold mit la vie de sa mère en danger. Il fallut l'intervention d'un célèbre chirurgien allemand pour mener à bien la mise au monde. En signe de reconnaissance, on donna au bébé le prénom de l'accoucheur.

La famille gagna le château Loupiac-Gaudiet après 1840 et l'on suppose que ce changement fut consécutif à l'échec du père aux élections législatives du 2 mars 1839. Jean-Eugène géra le domaine pendant deux ans et prépara sa campagne en vue de la prochaine consultation électorale. Son fils, Reinhold, fut-il écolier à l'école primaire de Loupiac de 1840 à 1842 ? Reçut-il de sa mère les premiers rudiments d'instruction ? ou bien tira-t-il avantage des leçons d'un précepteur ?

Jean-Eugène et sa famille s'installèrent à nouveau dans la capitale, vraisemblablement à proximité du Palais-Bourbon.

Le jeune Reinhold Dezeimeris se révéla certainement enfant précoce, doué d'une intelligence exceptionnelle et d'une faculté d'assimilation supérieure. Sans doute fut-il admis au lycée Saint-Louis, boulevard Saint-Michel, à un âge où l'on est encore à l'école primaire. Sans doute fut-il un brillant élève sous la direction de maîtres avisés, particulièrement Alexis Pierron, helléniste de grande renommée qui lui inculqua l'amour de la langue grecque, et Victor Duruy, futur ministre de l'Instruction publique.

Après la mort de son père, il continua vraisemblablement ses études jusqu'en juillet 1854 et emménagea avec sa mère au château Loupiac-Gaudiet à la fin de l'été ou au début de l'automne. Ce changement de domicile, avec le transport du mobilier de Paris à Loupiac, à une époque où le chemin de fer n'en était qu'à ses débuts et où la liaison entre la capitale et Bordeaux n'était pas encore réalisée en totalité, posa sans doute des problèmes à Mme Dezeimeris et à son fils.

La mère et l'enfant s'installèrent donc à Loupiac-Gaudiet appelé aussi Desclaux.

Pour ce jeune homme de dix-neuf ans, avide de toujours plus apprendre et de s'accomplir dans la littérature et les sciences humaines, son nouveau domicile, en pleine campagne viticole, ne devait pas faciliter son ardent désir.

Or, Bordeaux, ville intellectuelle et universitaire, était située à une trentaine de kilomètres de Desclaux. En cette fin d'année 1854, il n'y avait que deux moyens de transport pour se rendre dans la grande métropole : la voiture hippomobile en empruntant la départementale n°10, le bateau sur la Garonne : dans les deux cas, durée incertaine soumise, soit à l'état des routes, aux conditions climatiques, aux incidents imprévisibles, soit à la marée, aux contretemps de navigation, aux inondations.

Pour Reinhold Dezeimeris, satisfaire sa passion de l'étude imposait une seule attitude : habiter Bordeaux ; sa fortune le lui permettait, mais la décision dût être sérieusement étudiée par la mère et le fils. Probablement, la concrétisation n'intervint au plus tôt qu'au printemps 1855, voire à l'été, en exigeant le déplacement de Madame Dezeimeris dans la grande ville afin de régler les conditions de location d'un petit appartement puisque son garçon était mineur. Un pied-à-terre fut facilement trouvé 9 rue de la Maison Daurade, idéalement placé près de la place de la Comédie, à proximité de la riche bibliothèque municipale, située alors rue Jean-Jacques Bel et dont il fut plus tard le conservateur. Meubler le logement ne demanda que quelques jours et l'adolescent eut à lui un espace au sein duquel il pouvait examiner, classer, analyser sa moisson de la journée. Car la bibliothèque de la ville de Bordeaux eut un nouvel assidu lecteur qui fréquentait les salles matin et soir, et qui regagnait son domicile la tête pleine de connaissances nouvelles concrétisées par les feuilles couvertes de notes qui garnissaient sa serviette.

Sans doute, revenait-il périodiquement à Loupiac savourer la douceur et la tendresse de l'atmosphère maternelle et s'intéresser aux travaux de la vigne qu'il abordait comme un béotien. Ces retours furent facilités par la mise en service, le 31 mars 1855, de la voie de chemin de fer entre Langon et Bordeaux. Depuis la gare de Cérons, qui desservait Cadillac et ses environs, il fallait à peine cinquante minutes pour se rendre dans la métropole. Il repartait, après quelques jours dans sa campagne garonnaise, emmené jusqu'à la gare de Cérons dans son cabriolet conduit par le cocher de la famille.

L'érudit qu'il était déjà à son arrivée à Loupiac, devint ainsi le savant latiniste, helléniste, philosophe, historien, archéologue, bibliophile, philologue, épigraphiste, ... mais aussi amoureux de cette terre girondine et de son vignoble, paysan totalement intégré dans ce monde rural imbibé de ses particularismes et de ses coutumes.

Cependant, le second Empire s'était établi en France après le coup d'Etat du 23 décembre 1851. On ignore les réactions de cet enfant de seize ans à la suite de cette conquête violente du pouvoir, pas plus, un an plus tard, de l'accès à la prépotence du prince Louis-Napoléon Bonaparte. Sans doute, l'état de santé préoccupant de son père devait nourrir ses alarmes et le conduire à considérer l'état social de la France avec un certain détachement. Les succès en Crimée en 1855, les expéditions en Kabylie et en Chine à partir de l'année 1857, les victoires de Magenta et de Solférino, l'incorporation de la Savoie du comté de Nice à l'Empire français en 1860 durent cependant trouver un écho en lui. Comment le savoir, alors que sa passion pour l'étude l'emplissait de son intense feu ?

Toutefois, il sembla s'intéresser à la politique... locale. Il se présenta aux élections municipales de Loupiac le 19 août 1860 alors que l'Empire semblait s'orienter vers un climat libéral. Il fut élu par 196 voix sur 202 votants et resta conseiller municipal jusqu'au 23 mars 1867, date de sa démission. Peut-être s'était-il rendu compte à ce moment-là que ses nombreux engagements à Bordeaux étaient incompatibles avec ses fonctions d'édile. Sa vie intellectuelle dominait son esprit, la recherche était sa passion et l'on en verra les effets dans les chapitres suivants.

Louis de Bordes de Fortage a donné de Reinhold Dezeimeris jeune homme une description imagée.

C'était en 1863. Celui qui fut président de l'Académie des Sciences, Belles-lettres et Arts de Bordeaux fréquentait déjà les libraires à sa sortie du lycée, animé par la passion des lettres ; c'est chez l'un d'eux qu'il rencontra son aîné âgé alors de vingt huit ans et voici ce qu'il en dit :

"Dezeimeris accueillit l'enfant que j'étais encore avec une bonne grâce parfaite. C'était alors un jeune homme bien pris dans sa petite taille, aux traits fins et doux qu'éclairaient des yeux vifs et bienveillants, au teint coloré, et portant, non sans coquetterie, une barbe brune, courte et frisée comme sa chevelure ; son abord était courtois et bienveillant"

On devine, dans ce portrait séduisant, l'impression délicate que Louis de Bordes de Fortage avait éprouvée lors de sa rencontre avec Reinhold Dezeimeris.

* * *

CHAPITRE II

ENTREE A L'ACADEMIE DES SCIENCES, BELLES- LETTRES et ARTS de BORDEAUX

On lit, pages 212 et 213 du compte rendu de la séance du 23 décembre 1857 de l'Académie impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux, le texte suivant :

"Rapport sur un mémoire intitulé "Notice sur Pierre de Brach, poète bordelais du XVI^e siècle ayant pour épigraphe : Sunt bona, sunt quaedam me diocria, sunt plura mala, par une commission de MM. Brochon, Léo Drouyn et Saugeon, rapporteurs auxquels s'est joint M. Abria, président de l'Académie.

...Ainsi, nous pensons, toute compensation établie, que l'auteur n'a pas démerité du côté du style ; nous reconnaissons dans son œuvre un travail d'érudition digne des plus sérieux éloges ; enfin, ses jugements portent l'empreinte de la raison et du bon goût.

Votre commission, Messieurs, à la majorité de trois voix contre une, vous propose d'accorder à l'auteur de la Notice sur Pierre de Brach, poète bordelais, une médaille d'or de la valeur de cent francs.

M. Degranges fait ressortir toutes les qualités de ce travail et démontre qu'il est hors ligne et mériterait le prix entier qui est une médaille d'or de deux cents francs.

La commission, se rangeant à l'opinion émise par M. Degranges, l'Académie accorde le prix entier.

L'auteur du mémoire couronné est M. Dezeimeris, demeurant à Bordeaux, Maison Daurade n° 9."

La notice sur Pierre de Brach a été écrite par son auteur entre 1855 et 1857, l'âge de celui-ci se situe alors entre vingt et vingt-deux ans. On reste stupéfait devant une telle précocité et les mérites du texte : hauteur de vues, analyse exhaustive, noblesse du style, qualité de la syntaxe, enchaînements exemplaires...

En présentant son étude à l'Académie de Bordeaux, Reinhold Dezeimeris s'est révélé de très bonne heure un lettré d'une valeur exceptionnelle et rare. Cette première œuvre de jeunesse laissait présager une place éminente au sein de l'élite bordelaise.

Le document fait l'objet en 1858 d'une édition par l'imprimeur-libraire Augustin Aubry, 16 Rue Dauphine à Paris, un ouvrage de 134 pages.

Celui-ci comprend un avant-propos et une introduction ; dans cette dernière est évoquée la réforme de Ronsard et la renaissance des lettres à Bordeaux au XVI^e siècle dont Reinhold Dezeimeris fera le thème de son discours à l'occasion de son admission à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux ; suivent la notice elle-même sur la vie de Pierre de Brach, puis les ouvrages du poète où l'on trouve les poèmes et les imitations et traductions, puis la conclusion, des extraits, des notes et des pièces justificatives.

Ce travail est considérable mais ne satisfait par complètement notre jeune érudit.

Notons qu'entre temps est fondée à Bordeaux la "*Société des archives historiques de la Gironde*" à laquelle il adhère. Son immense besoin de connaissance peut trouver, au sein de cette association, des documents départementaux, des informations précieuses, voire inédites, qui embelliront sa déjà vaste culture.

Il se penche à nouveau sur sa notice de 1858 relative à Pierre de Brach.

Dans ses recherches, il découvre des documents précieux. C'est ainsi qu'en 1861-1862 il fait éditer à Paris par l'imprimeur-libraire Augustin Aubry un nouvel ouvrage en deux volumes in-4° intitulé "*Oeuvres poétiques de Pierre de Brach, sieur de la Motte-Montussan, publiées et annotées par Reinhold Dezeimeris*".

S'agissant de la première œuvre importante publiée par notre érudit à l'âge de vingt-sept ans, œuvre de valeur inestimable qui a émerveillé le monde bordelais des Lettres, il nous a semblé intéressant de nous attarder sur sa genèse en l'évoquant amplement.

Le premier volume présente d'abord un hommage à J. Lespine, éminent philologue bordelais, helléniste "*de première distinction*" a dit Sainte-Beuve, et latiniste.

A mon ami Jean Lespine,

Mon ami, les meilleures notes de cet ouvrage me viennent de vous, vous n'avez pas voulu qu'elles fussent signées de votre nom, étendant ainsi à vos doctes recherches l'axiome que les savants d'un autre âge ne mettait guère sur la reliure de leurs livres.

Je ne puis ni ne désire m'acquitter de ma dette ; mais, comme un faible remerciement, je vous offre ce qui est mien afin que tout soit vôtre.

De Brach, de son côté, vous doit autant que moi, et je ne saurais mieux être son interprète qu'en vous dédiant ses vers inédits.

Acceptez, je vous en prie, ce double hommage ; il fera subsister après nous un souvenir de notre amitié en la rattachant ainsi au vieux poète ami de Montaigne.

Reinhold Dezeimeris

Toute la délicatesse de l'âme de l'auteur transparaît dans cette lettre et l'on ne sait pas lequel est le plus fin et le plus raffiné des deux hommes, l'un qui refuse de signer les notes de l'ouvrage, l'autre qui offre "ce qui est mien afin que tout soit vôtre".

Une préface succède à l'hommage à Jean Lespine.

Reinhold Dezeimeris expose les raisons qui l'ont déterminé à publier les oeuvres de Pierre de Brach.

Il s'agit, à l'origine, de la bonne fortune qui comble le jeune homme alors âgé de vingt six ou vingt sept ans : il trouve, dans la vente d'une bibliothèque aux enchères, "*un exemplaire des poèmes de Pierre de Brach couvert de corrections manuscrites et orné d'un beau portrait de Thomas de Leu*"

La bonne fortune le comble une deuxième fois : il rencontre - sans dire où - "*les deux autres volumes qui complètent la collection des oeuvres imprimées de Pierre de Brach*". Il ajoute :

"j'entrepris la notice et la terminai en peu de temps. Alors, grâce à l'Académie de Bordeaux qui nous honora, de Brach et moi, d'une couronne ; grâce aussi peut-être à l'élégant costume dont nous étions parés (si l'habit ne fait pas le moine, il fait parfois, hélas ! tout le succès du livre), de savants critiques voulurent bien nous faire accueil et de Brach se trouva en possession de ses droits de cité.."

Or, il manque, à la connaissance de Reinhold Dezeimeris, les poésies de Pierre de Brach intitulées *"Les regrets de la mort d'Aymé"* (Aymé était l'épouse du poète). Le jeune savant s'en désole quand, nouvelle bonne fortune et pas la moindre, un descendant de de Brach, domicilié en Poitou, lui adresse *"un volume à l'aspect vénérable : c'était un manuscrit.. c'étaient "Les regrets funèbres et le tombeau d'Aymé", précédés du second livre inédit des "Amours"*. On devine l'enthousiasme : *"Avec quelle ardeur je dévorai ces pages jaunies"*.

L'ouvrage contient une partie manuscrite à peu près complète et un exemplaire imprimé des poèmes corrigés de la main de l'auteur, mais insuffisant en beaucoup d'endroits. Ce premier volume contient ensuite des précisions sur la nature des notes, enfin des additions; il s'achève sur les poésies de Pierre de Brach - quatre livres - et des additions aux notes sur les poésies.

Le deuxième volume est présenté de la façon suivante :

- notice sur Pierre de Brach par Guillaume Colletet (poète français né à Paris le 12 mars 1598, décédé le 10 février 1659) ;
- recherches sur la vie de Pierre de Brach, quatre-vingt seize pages et plus de cent quarante renvois que suivent un appendice : correspondance de Pierre de Brach avec Juste Lipse (érudit et philosophe flamand - 1547-1606), une courte bibliographie, une courte iconographie;
- poèmes et mélanges - quatre livres de poésie ;
- additions aux notes de ce volume ;
- une description de l'exemplaire corrigé par Pierre de Brach ;
- un index ;
- une table des noms de personnes.

La structure de ce volume, le nombre de renvois démontrent à quel point le sujet a été fouillé et la profonde conscience qui a présidé à son élaboration.

Les deux volumes se complètent parfaitement.

Mais, avant l'édition, alors que Reinhold Dezeimeris possède les deux exemplaires que Pierre de Brach avaient destinés à l'imprimeur, une question importante se pose pour lui : doit-il imprimer ? Il sollicite l'appui du public. Il imprime! Dans sa relation, il précise la façon dont il a composé l'édition : ou publier seulement un choix de pièces inédites mais en privant le lecteur, ou reproduire intégralement.

On le sait déjà, pour notre plaisir, c'est la deuxième solution qu'il adopte.

En 1861 également sort de l'imprimerie Gounouilhou de Bordeaux un ouvrage intitulé : *"Recherches sur l'auteur des épigraphes de Montaigne. Lettres à M. le Dr J.F. Payen"* et signé Reinhold Dezeimeris. La brochure de quatre-vingts pages est soumise à l'appréciation de l'Académie de Bordeaux. Celle-ci en fait état dans la séance du 9 janvier 1862.

"M. le Rapporteur rappelle que c'est à propos d'un défi jeté par M. Lapaume aux "humanistes de la région qui fut l'Aquitaine" que M. Dezeimeris a cru devoir traiter à nouveau cet intéressant sujet. M. Dabas rend hommage à l'érudition de l'auteur, à l'habileté de ses commentaires philologiques, où il a déployé toute la passion d'un antiquaire amoureux de ses archaïsmes. Après avoir analysé avec un soin tout particulier, et critiqué ça et là quelques petits points, M. le rapporteur, au nom de la commission, unanime à reconnaître la valeur du mémoire qui lui a été soumis, propose pour l'auteur, une des plus belles récompenses, une médaille d'or.

Cette proposition est accueillie par la compagnie. Une médaille d'or est décernée à M. Dezeimeris."

Le mémoire est composé de dix lettres accompagnées de quinze renvois et d'un nombre important de précisions sur l'exacte signification des vers latins et grecs.

La lettre I est une simple introduction à la lettre II ; cette dernière présente le livre de M. J. Lapaume, professeur au lycée de Rennes "*Le tombeau de Montaigne*" ; cet ouvrage, paru en 1859, concerne les deux épitaphes du tombeau, l'une en prose latine, l'autre en vers grecs. Selon M. Lapaume, l'auteur des inscriptions n'est autre que Emmanuel du Mirail.

La lettre III expose la traduction des deux textes : c'est le travail du latiniste-helléniste qu'est Reinhold Dezeimeris.

Toutes les autres lettres sont des démonstrations savantes appuyées sur les textes suivants : une œuvre manuscrite de Malvin, (cousin de Mme Montaigne), la Chronique bourdeloise, l'Ausone de Vinet, deux épigrammes ou inscriptions grecques du tombeau de Vinet, une pièce latine en vers. La conclusion est la suivante : l'auteur des épitaphes de Montaigne est Jean de Saint-Martin

Dans ces dix lettres, on sent combien Reinhold Dezeimeris est à l'aise, que ce soit dans ses traductions, ses appréciations, ses déductions. C'est le latiniste-helléniste qui donne sa pleine mesure pour une clarification indiscutable et qui a mis M.J. Lapaume sous l'éteignoir.

Autre édition de Reinhold Dezeimeris en 1861 à Bordeaux : "*Les Macariennes - poèmes en vers gascons*". La première publication, qui date de 1763, est sortie des presses de "*Romain Macarony, imprimeur ordinaire du public à l'enseigne de la Vérité*". L'ouvrage a été remarqué par Reinhold Dezeimeris qui y a constaté "*certaines négligences*", en particulier des "*mots souvent défigurés*" et une "*ponctuation fautive*". Habitué dès son enfance à Loupiac au dialecte gascon, il corrige le texte. Dans une notice, il présente l'auteur des "*Macariennes*", l'abbé Girardeau, né en 1700 à Pian, paroisse qui dépendait du prieuré de Saint-Macaire ; l'abbé fut curé de Pian de mai 1769 à mars 1771 ; il mourut dans son presbytère et fut enterré dans le cimetière local. *Les Macariennes* malmènent les Jésuites sur un mode plaisant.

* * *

Dans le volume des actes de l'année 1863 de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux réunie le 26 mars sous la présidence de M.Minier, la page 32 du chapitre intitulé : Compte rendu des séances, est ainsi rédigée :

"M. Reinhold Dezeimeris sollicite de l'Académie la faveur d'être admis au nombre de ses membres titulaires. M. Dezeimeris rappelle qu'il a eu l'honneur d'être deux fois lauréat de l'Académie. A l'appui de sa demande, il adresse à l'Académie deux volumes, les œuvres poétiques de Pierre de Brach auxquelles il a ajouté de nombreuses notes historiques et critiques.

L'examen des titres de M. Dezeimeris est renvoyé à une commission dont font partie MM. Delpit, Duboul et Degranges".

Quatre mois plus tard, le 23 juillet, l'Académie est réunie sous la présidence de M.Gaussens. Voici ce qui figure page 73 du compte rendu des séances :

"L'ordre du jour appelle le vote sur le candidature de M. Oré et sur celle de M. Dezeimeris.

L'Académie décide d'abord que désormais, dans le cas où les votants seraient en nombre impair, la boule qui ne dépassera que d'une demi-voix la moitié

du nombre des votants, comme treize sur vingt-cinq, sera considérée comme voix entière et suffira pour former la majorité requise.

L'académie procède ensuite par deux votes successifs à l'élection de MM. Oré et Dezeimeris. Les deux honorables candidats sont nommés membres résidants.¹ (1)

Leur introduction aura lieu dans la séance du 6 août".

A cette séance du 6 août, la présidence est assurée par M. Gaussens. Le compte rendu est ainsi rédigé :

"MM. Dezeimeris et Oré sont introduits par MM. Degranges, Delpit, Gintrac et Beaudrimont.

M. Dezeimeris prononce le discours suivant :

Messieurs,

Avant de prendre au milieu de vous la place où votre indulgence vient de me conduire, je veux vous dire combien je suis sensible à l'honneur que vous avez daigné m'accorder, et vous exprimer toute ma gratitude. Votre bonté pour moi a été sans limite : non contents de m'avoir naguère encouragé par de flatteuses récompenses, vous voulez bien, aujourd'hui, me recevoir dans votre compagnie ; j'ai lieu d'être surpris, et je me demande d'où peut me venir tant de bonheur.

Je crois, j'espère deviner, Messieurs, en lisant ces vers d'Euripide : "Il n'est point de prérogative comparable à celle d'avoir pour père un homme de bien et de savoir" ². Vous avez cherché chez moi, Messieurs, quelque chose de mon père. Vous avez voulu qu'un nom qu'il avait fait estimer de tous figurât désormais parmi les vôtres : je vous remercie, Messieurs. Ce nom, que je suis heureux de placer en si bon lieu est à coup sûr mon plus grand mérite, le seul dont je puisse être fier ; mais je sais aussi ce qu'il m'impose, et vous ne serez pas trompés en y voyant un garant de mon amour pour l'étude, et de mes efforts constants pour bien faire.

Je ne saurais cependant me dissimuler que ce sont là des titres bien modestes ; et, quand je mesure ma faiblesse à la dignité que je viens de recevoir, je ne puis m'empêcher de craindre pour vous et pour moi la déception que votre indulgence vous prépare.

Je sais que j'ai été ici l'objet d'une bienveillance extrême ; j'en suis confus, Messieurs, et j'en suis effrayé car Euripide encore me le dit : "Trop de louanges est une charge lourde à porter"³ (2). Je vous ferai donc, dès à présent, une sorte de profession de foi franche et loyale ; je vais m'y trouver peut-être en désaccord avec de savants et spirituels rapporteurs dont j'aimerais toujours à partager les opinions mais....Amicus Plato, magis amica veritas.

Je professe une grande estime pour l'érudition véritable : celle des Muret, des Ménage et des La Monnoye par exemple, des Heine, des Jacobs et des Boissonnade ; mais cela ne m'aveugle pas sur l'érudition de rencontre. La première est vraiment utile et sérieuse ; l'autre peut m'intéresser, éblouir même par moments quand elle a de petits bonheurs ; mais elle est factice, inégale, incomplète et mérite à peine le nom si honorable dont on veut bien la parer. C'est plutôt une agréable

¹ R. Dezeimeris s'était présenté avec la qualité "d'homme de lettres".

² Héraclides .V. 296.

³ Oreste .V. 1155. En écrivant ces lignes, j'avais surtout en mémoire un beau fragment d'un tragique inconnu que M. Boissonnade a inséré dans son recueil des Gnomiques grecs.,p.178.

distraction, une quête curieuse à travers champs. En butinant ainsi de çà et de là, un peu à l'aventure, le simple dilettante finit bien par amasser une gerbe de fleurs ; mais les habiles, qui savent à l'avance où germe chaque arbuste, peuvent seuls composer un élégant bouquet.

Tout cela, Messieurs, est pour vous dire que cette érudition, qui n'est pas une, est la mienne et celle de plusieurs. Après tout, mieux vaut encore celle-là que rien ; elle a d'ailleurs l'avantage de laisser aux autres le plaisir de découvrir à leur tour quelque chose, plaisir que Jacobs, par exemple, ne m'a jamais laissé.

Voilà la vérité, Messieurs, et à chacun de vous je dis comme ce vieux Pacuvius:

... Hoc volebam nescius ne esses⁴

Car, dès le premier jour, j'aime mieux passer ici pour un homme franc, que je crois être, que pour un profond érudit, que je ne suis pas ... à mon grand regret"

On a remarqué, dans ce discours, le style agréable, clair, sensible de Reinhold Dezeimeris ; on a remarqué aussi, après l'hommage rendu à son père, sa modestie, notamment quand il évoque son érudition en la jugeant discrète, alors que le texte lui-même nous dit le contraire. On a enfin noté quelques délicats accents lyriques. Le deuxième nouvel académicien, M. Oré, prononce ensuite son discours.

Le président Gaussens répond en se félicitant de la jeunesse des deux nouveau membres qui apportent la force à l'Académie, et celle-ci "*compte plus que jamais sur cette activité féconde dont elle a eu les primeurs, sur cette sève abondante qui coule en vous et lui promet de nouveaux.*

Le président loue ensuite les mérites de M. Oré et, s'adressant à Reinhold Dezeimeris, dit ceci :

"Littérateur archéologue, amoureux de vieux écrits comme d'autres le sont de vieux monuments, vous serez encore, M. Dezeimeris, l'Antigone de quelque Oedipe errant dans les ténébreux dédales de nos bibliothèques. La douceur de votre voix, les charmes de votre parole le feront, comme par le passé, favorablement accueillir et honorablement traiter par les Athéniens".

Le président Gaussens, en quelques mots, nous a présenté le côté attachant de Reinhold Dezeimeris en le comparant à un Antigone conduisant son père aveugle, Oedipe, dans les bibliothèques régionales, et en vantant la douceur de sa voix et le charme de sa parole.

D'ailleurs, l'intéressé dévoile un peu de sa nature studieuse et portée vers l'analyse savante quand il nous dit son "*amour pour l'étude et ses efforts constants pour bien faire*". Sa vie sera vouée entièrement à l'exigence intellectuelle pour plus de connaissances et de découvertes. C'est vraisemblablement cette exigence passionnée et presque tyrannique qui l'empêchera longtemps de se marier, et l'on peut supposer, étant donné sa sensibilité, qu'il estima indélicat d'imposer à une épouse, aussi compréhensible soit-elle, un compagnon toujours absent, parce que plongé dans des ouvrages et des textes savants qu'elle aurait considérés comme des adversaires.

A l'évidence, bien avant sa réception à l'Académie de Bordeaux, les membres de la docte assemblée avaient été fortement impressionnés par la personnalité de leur nouveau

⁴ Aulu-Gelle -I.24

confrère à qui ils avaient accordé deux médailles d'or, respectivement en 1857 et en 1862, pour des travaux soumis à leur appréciation.

Il est à remarquer que, quinze jours avant sa réception officielle à l'Académie et à l'issue des élections pour la nomination des membres du bureau pour l'année 1864, au cours de la séance du 3 décembre 1863, Reinhold Dezeimeris avait été élu secrétaire en compagnie de M. Lespinasse.

La réception officielle de MM. Oré et Dezeimeris dans l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux a lieu le 17 décembre 1863.

Voici comment est rapportée cette cérémonie dans l'ouvrage d'actes de l'année 1863.

"Séance publique du 17 décembre 1863. Réception de MM. Oré et Dezeimeris, Présidence de M. Gaussens,

Jamais assemblée plus brillante et plus nombreuse n'avait répondu à l'appel de l'Académie et n'avait fait regretter davantage l'exiguïté de notre local.

Au bureau siégeait son Eminence Mgr le Cardinal Donnet, sénateur ; M. le général Daumas, M. le Préfet et M. le procureur se font excuser.

M. le Président prie MM. Gintrac, Beaudrimont et Degranges d'introduire les récipiendaires.

M. Oré prend le premier la parole et prononce un discours sur l'importance de l'expérimentation en biologie.

M. Dezeimeris, à son tour, jette un coup d'oeil sur la renaissance des lettres à Bordeaux au XVI^e siècle."

L'exposé de Reinhold Dezeimeris s'inscrit sur soixante dix pages d'un in-8° que complètent plus de 150 renvois explicatifs, justificatifs, fréquemment savants parce qu'ayant rapport avec des auteurs latins ou grecs.

Ce discours, présenté dans un style clair, sensible, noble, charmeur, parfois lyrique, apparaît comme un monument littéraire d'une haute envolée.

Dans une première partie, Reinhold Dezeimeris expose la frénésie qui saisit la jeunesse intellectuelle du XVI^e siècle à la découverte des auteurs anciens tombés dans l'oubli : Platon, Homère, Sophocle, Aristophane, Hérodote, Tite-Live, Thucydide, Tacite ... et affirme *"les temps sombres et tristes de la scolastique sont finis ; le grand jour revient"*. Il évoque le rôle essentiel de François 1^{er}, avec la fondation du Collège de France dans laquelle Bude et Jean du Bellay assurèrent l'essentielle responsabilité, avec la protection des savants, dont le résultat fut une explosion *"de l'enthousiasme et de l'émancipation de la pensée.. pour vivre désormais d'une vie nouvelle et, comme disait Ennius, voler vivant par la bouche des hommes"*.

Suit une analyse fouillée sur le bouleversement que va susciter *"ce bel élan des intelligences courant toutes vers la lumière"*. Voici l'essentiel de cette démonstration.

"Cette déplorable servilité qui avait si longtemps retenu les esprits sous le joug de la routine à l'endroit des lettres, de la philosophie et des sciences, on se demanda naturellement si elle n'avait pas dû aussi entraîner à des abus dans le domaine des choses religieuses, si la théologie scolastique n'avait pas dénaturé les principes du christianisme.

Les premiers qui se lancèrent dans ces recherches délicates y mirent une humble retenue ; mais bientôt d'autres s'avancèrent davantage. L'Eglise fut trop sévère, les réformateurs trop ardents et l'excès, qui compromet les meilleures causes, ne tarda pas, de part et d'autre, à exaspérer les esprits. Bientôt, les bûchers s'élevèrent ; la controverse se changeait en tumultueuse révolte ; la guerre,

la guerre immense et terrible allait succéder à la paix féconde et plonger dans le fanatisme et dans le sang ce siècle qui s'était éveillé aux enchantements de l'intelligence.

C'était la barrière devant le progrès : ce fut le salut de la monarchie absolue.

Le mouvement investigateur de la Renaissance amenait la réforme en toutes choses. La réforme dans les lettres et les arts ne pouvait avoir d'opposants ; la réforme dans les sciences fut moins facile ; la réforme religieuse fut la révolution d'alors. C'est là que s'arrêta cet âge. Toute l'activité du temps se porta sur un seul point, et le catholicisme soutint l'assaut. De son succès dépendait le sort de la monarchie qui restait à l'abri derrière lui. Supposez, en effet, que le flot réformateur eût triomphé de l'opposition catholique ; cet obstacle surmonté, il allait nécessairement, pour se frayer un nouveau cours, s'élançer dans les champs non encore ouverts à sa fougue ; ç'eut été le tour de la réforme politique, et la royauté, engloutie sous l'inflexible niveau, aurait fait place à des essais de République renouvelés de Sparte, d'Athènes ou de Rome ... Mais la digue tint bon. Des deux côtés elle se grossit de cadavres, et le grand courant, arrêté, s'accumula pendant deux siècles, calme à sa surface, jusqu'au jour où, trouvant une autre issue, il se détourna, et versa toutes ses forces contre ce qui lui avait échappé jusque là. Cette avalanche humaine, ce fut 89. Nos pères ont vu ce dernier acte de la Renaissance et de la Réforme. Beaucoup, hélas ! et des plus vertueux y ont péri : mais au prix de leur sang, ils ont légué à l'avenir des principes si grands que, désormais, ceux-là même qui voudront les combattre se sentiront obligés de les invoquer. C'est ainsi que de grands fleuves, trop comprimés dans leur course, débordent en dévastant tout devant eux ; mais que leurs rives moins rudes s'élargissent, et ces eaux puissantes, devenues paisibles en devenant libres, répandront au loin la vie et la fécondité !

Nous qui avons le bonheur d'être la postérité et qui pouvons franchir de la pensée ces cruelles mêlées, considérons la marche des siècles dans son ensemble ; regardons leur point de départ et leur arrivée ; et si nous avons de sévères reproches pour les hommes qui ont fait litière de leur conscience à leur ambition, ayons surtout des éloges et des respects pour ces générations actives qui ont fait marcher la civilisation".

Reinhold Dezeimeris aborde alors la peinture du Bordeaux littéraire au XVI^e siècle.

L'éclosion, dans la capitale de l'Aquitaine, ne commença vraiment qu'après les guerres d'Italie et la venue de François 1^{er} à Bordeaux en 1530, à la suite de son mariage avec la sœur de Charles-Quint.

Le collège de Guyenne remplaça bientôt la pâle université fondée sous Charles VII et fut dotée de maîtres brillants : André et Antoine de Gouvéa, Mathurin Cordier, Claude Budin, Jean de Costa, Jacques Tevius, Nicolas Grouchy, Guillaume Guérente et, plus tard, Georges Buchanan, Elie Vinet. Il semble, à l'énumération de ces doctes personnages, que nous entendons Reinhold Dezeimeris prononcer tous ces noms de sa voix aimable dont le président de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux, l'abbé Gaussens, vantait la douceur en ajoutant les charmes de la parole.

On ressent, à la lecture du discours, l'exquise passion du savant qui révèle la vie des lettres dans ce Bordeaux du XVI^e siècle que l'étude et la recherche lui ont dévoilée. Exposé savant, détaillé, tout frémissant d'émotion, on devrait même dire d'amour, qui s'émerveille des membres du Parlement de l'époque *"personnages d'un savoir supérieur, voués au culte de*

l'antiquité" : André Tiraqueau, Briand de Vallée, Arnaud Fabrice, Antoine de Gouvéa, Ranconet... et qui décrit avec élégance les rencontres, les occupations et les dissertations de ces hommes d'un bel esprit sur les auteurs anciens grecs et latins.

Avec quelle ferveur il évoque Jean de Gélida, successeur d'Antoine de Gouvéa à la tête du Collège de Guyenne, qui réussit à maintenir l'enseignement à Bordeaux à travers les événements de 1548, secondé par des professeurs de grand talent, Muret, Vinet, qui eurent à enseigner les enfants de Scaliger resté à Agen !

Et quelle émotion quand il fait littéralement revivre Etienne de la Boétie en parlant de son ouvrage *"La servitude volontaire"* écrit à dix huit ans, *"protestation contre l'indifférence publique"* ! Avec quelle chaleur il parle de ce livre ! quelle défense de ce jeune homme qui *"ne conseille pas à la nation de s'élever furieuse pour renverser un trône"* et qui *"veut qu'elle se rende digne d'en monter les degrés pour demander les lois qu'il lui faut, au lieu de subir les volontés qu'on lui dicte"* ! Cette ferveur, cette émotion, cette défense s'épanouissent sur plus de six pages. Ce passage est un des plus significatifs du discours. L'humanisme de Reinhold Dezeimeris a trouvé en Etienne de la Boétie l'autre lui-même, et l'on se demande s'il n'aurait pas écrit *"La servitude volontaire"* si l'érudit sarladais ne l'avait pas composé lui-même.

Comment ne pas évoquer Montaigne qui vint au Parlement de Bordeaux en 1577 ? Comment ne pas être impressionné par cette amitié unique dans laquelle l'un communiquait avec l'autre *"jusqu'au vif"* ? C'est une page frémissante que la mort vient assombrir et Reinhold Dezeimeris compare André Chénier à La Boétie en les assimilant tous les deux à des *"génies du patriotisme et de la grande poésie"*.

Avec quel enthousiasme, comme une sorte de prémonition, le nouvel académicien, qui s'enflammera plus tard au souvenir d'Ausone, nous expose l'effervescence qui saisit le Bordeaux des Lettres à la découverte, à Lyon, d'un manuscrit du poète burdigalien que l'illustre Cujas avait fait apporter dans la métropole Aquitaine !

Effervescence *"ralentie et souvent interrompue par les malheurs de la guerre civile"* qui ravagea la Guyenne dont un religieux prédicateur cordelier, Thomas, disait en la quittant, avant que n'éclatent les troubles : *"Adieu, belle et délicieuse province, le paradis du monde ; tu verras de nouvelles rivières de larmes, et tu verras les feux ondoyer parmi les riches campagnes !"*

Reinhold Dezeimeris, dans les pages qu'il consacre aux événements nés de la réforme à Bordeaux, exprime sa tristesse devant les persécutions et les supplices qu'elle apportera avec, en pointe, dans les désordres qui ensanglantèrent le pays, l'implacable Monluc. Or, *"cet homme fut un grand écrivain... Au prix du chef d'œuvre qu'il nous a laissé, je voudrais qu'il ne fut pas Français. Le sort l'a fait Gascon"*. Car, *"cet homme au cœur de fer"* se mit à revivre *"sa vie de soldat en la racontant ;... il y a du Montaigne chez Monluc"*.

Et voici la définition des deux hommes : *"Monluc est le Gascon rude et inculte des anciens temps ; Montaigne est le Gascon de la Renaissance, tempéré d'ascétisme et poli par Horace"*. Voilà donc ces deux personnages engendrés par les temps nouveaux.

Dernier écho relatif à Monluc : les poètes de Bordeaux et de la Guyenne vinrent sur sa tombe, à la suite de son livre glorifié par Florimond de Reaumont qui en avait fait ressortir *"la saveur du terroir"*, déposer *"leurs vers grecs, latins et français"*. On sent une certaine réprobation dans ce passage. Or, ces rêveurs avaient été formés au collège de Guyenne *"où la sollicitude de Vinet ne cessait de veiller"*, malgré les excès de la guerre civile. Et, dans ce collège, Reinhold Dezeimeris voit déjà l'Académie de Bordeaux.

Retour à La Boétie et Montaigne : la *"Servitude volontaire est une œuvre de conviction"* écrite *"à une époque d'espérance générale et de foi en l'avenir"* alors que *"les Essais sont le livre du doute ... composé à bâtons rompus, dans des entr'actes d'émeutes et en pleine désillusion"*.

Dernier regard sur la vie littéraire à Bordeaux qui suit la fin des haines religieuses, avec les Loiseul, Pierre Pithou, Jacques-Auguste de Thou, dernier hommage à ces savants du XVI^e siècle, à *"ces hommes qui ont pensé : gloire à eux car ils ont fait penser les autres"*.

Les ultimes mots de Reinhold Dezeimeris sont ceux-ci :

"Soyons fiers de tels ancêtres, et vénérons à jamais ces amis de l'humanité qui la réveillent dans sa torpeur, la dirigent dans ses doutes, la soutiennent dans ses défaillances et ses combats, en versant pour elle, au besoin leur sang généreux. De ces hommes, l'Antiquité faisait des demi-dieux : rendons leur, nous, des honneurs plus humains, et au lieu de cette adoration stérile, accordons à leur mémoire le plus noble des hommages : imitons-les, Messieurs, mais comme on ne peut pas les imiter dans leur génie, imitons-les dans leur amour du bien public, en cherchant, après eux, à répandre les lumières qui font aimer l'indépendance, la justice et la modération".

Ce discours, que l'on peut assimiler à une étude exhaustive du XVI^e siècle littéraire à Bordeaux, véritable monument bibliographique d'une époque qui s'éveilla au sens critique, au savoir, à la culture à travers les auteurs antiques, est chaleureusement applaudi.

La relation qui précède ne rapporte que faiblement les immenses qualités et la portée du texte de Reinhold Dezeimeris. L'approche de son discours d'entrée à l'Académie de Bordeaux, pour celui qui l'a tentée, bien modeste en face du maître, est une tentative toute d'humilité et d'admiration. L'entreprise était une gageure redoutable. L'exposé, dans ses différents constituants, atteint une telle hauteur d'analyse ! Le style nous donne une langue toute de tendresse, qui coule sans à-coup, comme une musique mozartienne, éloquente, prenante, envoûtante. Si le style est l'homme même, il personnifie parfaitement l'intéressé dont tous ceux qui l'ont connu se plaisent à louer la finesse et la délicatesse, l'affabilité et la courtoisie, l'intelligence et la bonté.

Le président de séance, l'abbé Gaussens, curé de Saint-Seurin, prend la parole et remercie d'abord M. Oré de son exposé, puis, il s'adresse à M. Dezeimeris qu'il félicite pour sa merveilleuse connaissance du Bordeaux littéraire du XVI^e siècle en louant son *"ardeur patiente pour l'étude"*.

Mais son discours prend un ton polémique et réfute l'analyse de son jeune confrère relative *"à ce bel élan des intelligences courant toutes ensemble vers la lumière"*, à l'influence de la Réforme sur la société de l'époque qui s'en suivirent et à la réaction sociale de 89.

L'homme d'église qu'est le chanoine Gaussens, face au jugement dans lequel transparaît l'esprit jacobin de Reinhold Dezeimeris, ne peut entendre que la force anti-réforme qui sauva la monarchie ait été l'Eglise, et il ne peut répondre qu'en défenseur de celle-ci. Il le fait parfois avec vivacité mais avec une conviction profonde, en ayant ce cri dans lequel s'expriment toute sa foi et tout son engagement :

"Ah ! souhaitez, Monsieur, que le flot réformateur ... ne triomphe jamais de l'opposition catholique ; car le jour où l'Eglise catholique, cesserait de peser dans le plateau de la liberté", ils sont insondables les abîmes où nous emporterait ce jour là le plateau du despotisme".

On aurait pu croire que cette sorte de joute oratoire ait eu des suites dans les relations entre les deux hommes. Il n'en a rien été, et il n'y eut aucune polémique. L'urbanité des deux académiciens les mit sans doute à l'abri du moindre contentieux.

* * *

CHAPITRE III

FONDATION "SOCIETE DES BIBLIOPHILES DE GUYENNE"

Dans la liste des membres résidants figurant dans les volumes d'actes de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux est inscrit désormais le nom de Reinhold Dezeimeris suivi de sa qualité, "*homme de lettres, rue de la Maison Daurade, n° 9.*"

Ces volumes d'actes sont parmi les peu nombreuses sources qui permettent, en particulier, par rapport à ses séjours à Bordeaux, dans une évaluation tout à fait relative, d'estimer ses séjours à Loupiac. Les actes précisent seulement la présence des académiciens aux séances, et l'on ne peut pas dire qu'entre deux dates de présence l'intéressé a regagné Loupiac. Les conclusions justes sont très rares, soit qu'une information découverte au sein de documents signale une période de maladie, soit qu'un texte, une brochure, un livret, une note manuscrite spécifient qu'il participe à une manifestation locale.

Les archives des sociétés savantes dont il fut membre permettent parfois de le suivre dans le temps, ainsi que celles du conseil général de la Gironde dont il fut l'élu de 1877 à 1899 avec la charge de président à partir de 1895.

Sa correspondance personnelle est inexistante, et chacun sait à quel point la correspondance est précieuse pour reconstituer la biographie d'un personnage. On s'interroge sur cette absence, car on ne peut imaginer qu'il n'ait pas communiqué sur des sujets personnels avec ses amis ou des personnes moins intimes. Toutes les feuilles manuscrites ont-elles été dispersées par sa veuve après sa mort ? Ont-elles subi l'anéantissement pendant la guerre de 14-18, alors que Madame Dezeimeris accueillait de grands blessés dans son château ? une autre destinée a-t-elle présidé à leur disparition ? on ne sait, et l'on ne peut que déplorer.

Quelques mois après l'écriture de ce qui précède, une information complémentaire nous est parvenue. Le petit-fils de l'acheteur du château Loupiac-Gaudiet nous a rapporté le fait suivant : Mme Dezeimeris a vendu le domaine en 1920; elle a quitté Loupiac en 1922 pour se retirer dans une institution religieuse, à Lourdes ou dans les environs, à qui elle a fait don de toute sa fortune ; elle mourut en 1928 dans le dénuement ; mais, avant de partir, elle a fait brûler une importante quantité de feuillets imprimés et manuscrits dont l'essentiel devait vraisemblablement se composer de notes et de réflexions de Reinhold Dezeimeris.

Déplorons une telle pratique qui nous prive, aujourd'hui, de précieuses informations qui auraient fait le bonheur des chercheurs et des mémorialistes.

Enfin, il faut dire qu'il n'a presque pas écrit sur lui-même, peut-être par modestie ou parce qu'il jugeait que le grand public s'intéressait moins à sa personne qu'à ses œuvres ; par bonheur, ses œuvres parlent pour lui.

Dans cette année 1864, sa fréquentation aux réunions de l'Académie est régulière et on peut estimer qu'il se rend avec assiduité à la bibliothèque municipale.

Mais il fréquente aussi les bouquinistes bordelais. Une passion autre que celle de l'étude fait sa place chez lui : la bibliophilie, peut-être résurgence affinée du goût profond de son

grand-père paternel Pierre pour les beaux livres. Les anciennes et belles reliures enflamment ses goûts d'esthète. C'est ainsi qu'il recueille avec un soin délicat des ouvrages de grande valeur. Il se trompe rarement dans ses choix ; jamais il n'accuse le vendeur de l'avoir trompé ; il se sent seul responsable de son engagement. Il faut noter aussi que la chance le favorise comme on l'a déjà constaté.

Et voici d'ailleurs un autre exemple relatif à sa bonne fortune, mais, dans ce cas, ses alliés sont les circonstances. Louis de Bordes de Fortage, avec beaucoup d'esprit, a raconté ce hasard qui a eu lieu chez le doyen des bouquinistes bordelais établi à l'époque rue Vital-Carles :

"C'est chez ce doyen des bouquinistes que j'aperçois encore, assis au milieu de sa boutique, coiffé d'une calotte sous un chapeau haut de forme sous lequel il ne me souvient pas l'avoir jamais vu et qui ne ressemblait guère à nos huit-reflets actuels, lisant un de ses bouquins en mâchonnant perpétuellement une paille arrachée à sa chaise, que, vers 1864 ou 1865, m'apparut un jour, sur la cheminée, un exemplaire du dictionnaire de Bayle, quatre volumes in-folio reliés en maroquin rouge, aux armes de Nicolas-Alexandre de Ségur, président à mortier au Parlement de Bordeaux. Sauter sur cette proie, l'examiner, la convoiter et en demander le prix, tout cela fut l'affaire d'un instant. Hélas! Un autre l'avait vu avant moi. De sa voix chevrotante, le père Trifou m'apprit que Dezeimeris venait, quelques minutes à peine auparavant, d'acquérir les glorieux volumes pour la somme de trente francs ; on pouvait avoir des merveilles pour ce prix-là à cette bienheureuse époque".

A la suite du voeu formulé par le conseil général de la Gironde en date du 3 Septembre 1838, un arrêté du préfet du 25 mars 1839 instituait une "*Commission des monuments historiques de la Gironde*".

Les buts de cet organisme étaient les suivants :

- rechercher les anciens monuments et les antiquités du département et d'en dresser la statistique ;
- indiquer les édifices anciens dont il importe d'assurer la conservation après avoir constaté leur état actuel ;
- examiner les projets de travaux à effectuer sur ces édifices et surveiller, sous le rapport de l'art, l'exécution des travaux ;
- recueillir les actes et les documents de toute nature qui se rapportent à l'histoire du pays.

La commission disposait de membres correspondants, à l'intérieur et hors du département, qui devaient l'aider dans sa mission ; les premiers furent nommés par arrêté préfectoral daté du 13 août 1840.

Dans le rapport de la commission pour l'année 1863, on remarque la désignation de Reinhold Dezeimeris en qualité de membre correspondant résidant à Bordeaux, à compter de 1864.

Au cours de la séance du 5 janvier à l'Académie, il expose son point de vue sur un travail de M. Anatole Loquin intitulé "*Essai philosophique sur les principes consécutifs de la tonalité moderne*" et critique le ton tranchant à l'égard de musiciens renommés. A la suite de son intervention un comité est nommé.

Le 26 janvier, une discussion s'instaure au sujet d'un prix à donner éventuellement pour des glossaires gascons dont il est l'auteur. Il défend ce lexique "*avant que l'usage du gascon parlé ait complètement disparu de nos contrées*". La proposition est adoptée.

Il est nommé rapporteur de la section poésie du concours de 1865. Son compte rendu s'étend sur quatorze pages et présente une critique exhaustive de chacun des trente huit poèmes soumis à l'appréciation du jury.

Mais un grand dessein va recevoir bientôt sa concrétisation. Dans chacune de ses visites studieuses à la bibliothèque de Bordeaux, Reinhold Dezeimeris retrouve certains de ses collègues de l'Académie. L'idée de fonder une société de bibliophiles naît sans doute entre tous ces intellectuels, mais celui qui entraîne ses amis dans cette fondation est Jules Delpit. Celui-ci, né à Bordeaux en 1808, est un érudit éminent, auteur de nombreux ouvrages, considéré et honoré dans le monde des lettres. A l'époque, il a fondé la "*Société des Archives historiques de la Gironde*". Vraisemblablement, l'idée doit avoir fait l'objet de nombreux échanges de vues depuis la rentrée de 1865. Chacun des intéressés, amoureux des anciennes et belles éditions, a dû adhérer avec passion à l'initiative de Jules Delpit pour la création d'une société de spécialistes qui compléterait celle des archives de la Gironde, mais plus spécialement pour la région, en vue de publications d'ouvrages anciens devenus introuvables, d'œuvres manuscrites demeurées dans l'oubli ou de rééditions de vieux livres en les mettant au goût du jour.

On aime imaginer les quatre instigateurs, Jules Delpit, cinquante-sept ans, Reinhold Dezeimeris, trente et un ans, Henri Barckhausen, trente-deux ans, Gustave Brunet, soixante et un ans, deux hommes mûrs et deux jeunes hommes, tous savants-érudits, la pondération alliée à l'enthousiasme ; on les voit, assis à une table de la bibliothèque de Bordeaux, discutant les avis, émettant des propositions immédiatement analysées et sopesées, jetant des hypothèses, des prévisions...

La réunion constitutive a lieu le 7 février 1866, dans ces mêmes locaux de la bibliothèque de Bordeaux qui avaient vu la genèse du projet. Dans un des extraits des actes du centième congrès national des sociétés savantes qui s'est tenu à Paris en 1975, Raymond Darricau a évoqué la "*Société des bibliophiles de Guyenne*" et a donné les noms des personnalités qui prirent part à la naissance de celle-ci : Jules Delpit, Henri Barckhausen, Reinhold Dezeimeris, Emile Brive-Cazes, Alexis de Chasteigner, Léo Drouyn, Emile Lalanne, Henri de Marqueyssac, Théobald de Puifferat, Léo Saignat, Victor Rancoulet, Mgr Cirot de la Ville, Louis Gautier-Lagardère, le Baron de Montesquieu, Gustave Gounouilhou, le baron Emile Oberkampf, Adrien Sourget, le marquis Castelnault d'Essenault, Jules Calvé, Charles Gadet, Gustave Brunet, Gustave Labat, Emmanuel Tessandier, Charles Marionneau.

Le bureau constitué sur l'heure à la composition suivante :

Président : Gustave Brunet
Vice-Président : Jules Delpit
Secrétaire : Reinhold Dezeimeris
Secrétaire adjoint : Henri Barckhausen
Trésorier : Gustave Labat
Trésorier adjoint : Emmanuel Tessandier.

(Reinhold Dezeimeris sera nommé vice-président en 1867)

Dès la constitution de la société, Dezeimeris est aux responsabilités puisqu'il assure le poste capital de secrétaire. Il participe à la rédaction des statuts. Ceux-ci furent établis en un temps record et présentés au préfet de la Gironde, qui les approuve le 10 février, soit trois jours après l'assemblée constitutive. Voici ces statuts :

STATUTS DE LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES DE GUYENNE

Article premier

La Société des Bibliophiles de Guyenne est instituée pour publier, traduire ou réimprimer les ouvrages, inédits ou rares, qui intéressent l'ancienne province de Guyenne.

Art. 2.

Pour être membre de la Société, il suffit de faire verser chaque année, avant le 1^{er} mai, la somme de VINGT FRANCS, dans les mains du Trésorier ou du Libraire de la Société.

Art. 3.

Tout les Sociétaires jouissent des mêmes avantages : voix délibératives dans les réunions et droit à un exemplaire de toutes les publications faites par la Société ; l'exemplaire de chacun des Sociétaires portant sur le faux titre un numéro d'ordre avec ses noms et qualités.

Art. 4.

Toutes les publications faites par la Société seront imprimées dans le même format. Les ouvrages dont l'étendue dépassera huit feuilles d'impression auront droit à une pagination et à une table particulières. Les ouvrages d'une étendue moindre de quatre feuilles ne pourront obtenir ni pagination ni table particulières, à moins qu'un des Sociétaires ne consente à en payer les frais.

Art. 5.

Il ne pourra être tiré de chaque publication que cent exemplaires en sus du nombre des exemplaires réservés pour les membres de la Société.

Art. 6.

Les Statuts et la liste des Membres de la Société seront imprimés chaque année en tête du premier volume publié.

Pour la première année, le rang des Sociétaires fondateurs sera désigné par la voie du sort, et les Membres ainsi classés conserveront leur numéro d'ordre tant que, pour une cause quelconque, ils n'auront pas cessé de verser leur cotisation dans le délai fixé par l'article 2.

Pour les années suivantes, les nouveaux Souscripteurs et même les Membres anciens qui redeviendront Membres de la Société, recevront le numéro d'ordre que leur assignera leur rang d'inscription sur le registre du Trésorier.

Art. 7.

La Société est administrée par un Comité composé du Président, du Vice-Président, du Secrétaire général, du Secrétaire adjoint, du Trésorier et du Trésorier adjoint.

Art. 8.

Les membres du Comité sont élus chaque année, au mois de décembre, pour entrer en fonctions au mois de janvier suivant.

Le Comité se réunit, sur la convocation du Président, toutes les fois que la chose paraît nécessaire.

Pour qu'une décision du Comité soit valable, trois Membres au moins doivent être présents.

Art. 9.

Les Sociétaires se réunissent le 25 de chaque mois pour délibérer sur le choix de l'ordre des publications qui doivent être faites, sur l'emploi des fonds, sur les travaux présentés, etc...

En l'absence des Présidents, l'Assemblée est dirigée par le Sociétaire inscrit le premier sur la liste des Membres.

Pour qu'une décision soit valable, il faut que cinq Membres au moins signent le procès-verbal.

En cas de partage, la voix du Président est prépondérante.

Art. 10.

L'impression des publications est surveillée par le Comité, auquel la Société pourra adjoindre spécialement un ou plusieurs Membres et même une personne étrangère à la Société.

Art. 11.

Toute discussion politique ou religieuse est formellement interdite.

Art. 12.

En cas de dissolution de la Société, les manuscrits, les imprimés et tous les objets appartenant à la Société deviendront la propriété de la ville de Bordeaux.

Bordeaux, le 7 février 1866.

Gustave Brunet, Président, Jules Delpit, Vice-Président, Reinhold Dezeimeris, Secrétaire, Henri Barckhausen, Secrétaire adjoint, Gustave Labat, Trésorier, Emmanuel Tessandier, Trésorier adjoint.

Vu et approuvé, pour rester annexé à notre arrêté d'autorisation.

Bordeaux, le 10 février 1866.

Le Préfet : Comte de Bouville.

La société donne rapidement la preuve de sa vitalité en publiant, sur la proposition de Philippe Tamisey de Larroque absent lors de la séance mais qui allait s'investir tout à fait dans la vie du cénacle, la réimpression de l'ouvrage "*Reprise de la Floride par le capitaine de*

Gourgues" dont les éditions successives, depuis le XVI^e siècle, s'éloignaient plus ou moins du manuscrit déposé dans la bibliothèque impériale. Le récit paraît dans un volume intitulé "*Mélanges*", tome I, qui contient également des textes de Jules Delpit, de Henri Barckhausen et de Reinhold Dezeimeris. L'ouvrage est édité par la librairie Chaumas, 34, cours du Chapeau Rouge à Bordeaux.

La "*Société des bibliophiles de Guyenne*" allait devenir une des plus importantes de France, à tel point qu'elle fait de nos jours autorité en la matière.

Ses éditions principales au cours du temps, après celles du tome I évoqué précédemment, sont les suivantes :

- Dans le tome II de la série "*Mélanges*" :
 - Poésies françaises, latines et grecques de Martin Despois avec une introduction et des notes par Reinhold Dezeimeris, un volume in.8° ;
 - Supplément logarithmique par Leonelli, avec une notice par J. Houel, un volume in.8° ;
 - Louis XIII à Bordeaux, relation inédite d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale par Ph. Tamisey de Larroque, un volume in.8° .
- Dans le tome III de la série "*Mélanges*" :
 - Voyage du duc de Richelieu à Bayonne, récit en vers et en prose par C. de Rulhiere, publié par R. Céleste, un volume in.8° ;
 - Discours pour servir de règle ou d'avis aux bibliothécaires par Louis Machon, publié par Daspit de Saint-Amand, un volume in.8° ;
 - Les salons bordelais par Charles Marionneau, un volume in.8°.
- Dans la série "*Ouvrages isolés*" :
 - Essais de Michel de Montaigne, publiés par Reinhold Dezeimeris et Henri Barckhausen, deux volumes in.8° ;
 - Chronique bordelaise par Jean Gaufreteau, publiée par Jules Delpit, deux volumes in.8° ;
 - Chronique d'Etienne de Cruseau, publiée par Jules Delpit, deux volumes in- 8°;
 - Chronique du Parlement de Bordeaux par Jean Métivier, publiée par Jules Delpit et Arthur de Brézets, deux volumes in.8° ;
 - Chronique bordelaise de François de Lamontaigne avec une notice de Paul Courteault.
- Signalons dans la série III : quatre tomes généralement in.8° contenant neuf œuvres diverses et, surtout, les œuvres inédites de Montesquieu : deux opuscules de Montesquieu, Réflexions sur la monarchie universelle en Europe, Mélanges inédits de Montesquieu, Voyages de Montesquieu, Poésies et fragments inédits de Montesquieu, correspondance, Charles de Secondat baron de Montesquieu.

L'étude de Reinhold Dezeimeris dans le tome I de la série "*Mélanges*" s'intitule : "*Remarques et corrections d'Etienne de la Boétie sur le traité de Plutarque intitulé Erotikos*".

Une longue introduction de quarante six pages, que complètent quatre-vingt dix-huit renvois, commence l'ouvrage. Reinhold Dezeimeris nous entraîne dans le passé bordelais du XVI^e siècle en rappelant l'engouement des lettrés pour les auteurs grecs et latins, particulièrement pour Plutarque ; il évoque Arnaud de Ferron ami de J.C. Scaliger, la brouille des deux hommes, la rencontre de Ferron avec Etienne de la Boétie, leur amitié, leur étroite collaboration, à tel point qu'on distingue difficilement les remarques et les corrections d'Etienne de la Boétie de celles de Ferron dans ce traité de Plutarque édité en 1557 chez Jean de Tournus à Lyon.

Dans le bulletin de la Société des bibliophiles de Guyenne - 1er trimestre 1931 - on lit cette appréciation de la plume de Henry Lambercy.

"Nous sommes tentés de considérer cette introduction, étant donné son importance, la richesse de sa documentation historique, philologique, etc... comme une étude des plus complètes sorties de la plume de cet helléniste distingué, dont la vaste érudition s'étendait sur toute la production intellectuelle, qu'était M. Dezeimeris".

Les "*Remarques et corrections*" de Reinhold Dezeimeris -édition de 1557 - s'étendent sur vingt-sept pages accompagnées d'une centaine de renvois. L'ensemble de l'ouvrage, comme dans toutes les œuvres du savant, montre à quel point sont poussées la précision de ses preuves, l'étendue de ses recherches, la variété de ses justifications, la subtilité de ses assimilations et de ses déductions. On y devine l'amour du chercheur, sa ténacité à toujours porter plus loin sa quête de la vérité, son ardeur dans l'analyse, sa perspicacité dans le maquis des textes ésotériques et, en filigrane, l'immense délectation de la connaissance offerte au lecteur.

Vers la fin de cette année 1866, Reinhold Dezeimeris présente à l'Académie de Bordeaux un travail intitulé : "*Recherches sur la recension posthume des Essais de Montaigne*". Il en fait lecture à ses confrères le 10 janvier 1867, et il fait don à la Société savante de l'édition de 1866 imprimée chez Gounouilhou. L'ouvrage contient un spécimen des "*Essais*".

Le texte pose d'abord la question essentielle : à qui est-on redevable, véritablement, de l'édition de 1595, lancée dans le public trois ans après la mort de Montaigne ? A l'époque, la réponse est la suivante : à Mlle de Gournay, amie de la famille et "*fille d'alliance*" de l'écrivain (la demoiselle se considérait comme l'héritière spirituelle de ce dernier).

Reinhold Dezeimeris démontre que Mlle de Gournay n'a pas eu connaissance de tous les exemplaires laissés par Montaigne, deux ou trois annotés, particulièrement de l'édition de 1588 donnée aux Feuillants à Bordeaux. L'édition de 1595 a été tirée de l'édition de 1588 et de l'édition de Bordeaux (celle-ci contenait le plus grand nombre d'annotations de la main de Montaigne).

On prit une édition intacte de 1588, on y porta les notes de deux exemplaires annotés et on y ajouta la copie des annotations de l'exemplaire de Bordeaux. Ce fut Pierre de Brach à qui échet cette tâche. Le volume fut envoyé à Mlle de Gournay après collation ; celle-ci fit imprimer l'édition par l'Angelier à Paris. Reinhold Dezeimeris conclut son exposé en énumérant les conditions nécessaires pour se "*procurer un texte bien authentique des Essais*".

* * *

CHAPITRE IV

LE SITE GALLO - ROMAIN DE LOUPIAC

Le volume d'actes de l'Académie de Bordeaux, année 1868, fait état le 12 novembre, d'un rapport de Reinhold Dezeimeris sur deux notices de M. Delfortie, l'une consacrée à la description d'un cachet d'oculiste, ou cachet d'asclépiade, servant à marquer, par le praticien, les enveloppes des remèdes délivrés par les pharmaciens romains et gallo-romains, l'autre consacré à la description et à l'explication relatives à l'usage d'une boule de pierre de la grosseur d'une orange qui semble être un outil de l'âge préhistorique.

La séance du 12 novembre de l'Académie de Bordeaux présente une nouvelle intervention sur un sujet archéologique relatif au lieu-dit Saint-Romain à Loupiac, auquel Reinhold Dezeimeris s'est déjà intéressé en 1864. Voici le texte intégral de cette intervention.

" Messieurs, j'avais l'intention et le désir de lire devant vous, en cette séance de rentrée, un travail que je prépare depuis longtemps sur les restes d'une villa gallo-romaine qui, selon toute apparence, fut le domaine paternel d'Ausone ; mais de nouvelles trouvailles que j'ai eu le bonheur de faire m'ayant entraîné dans des développements assez considérables, je n'attendrai pas d'avoir mis à mon travail la dernière main pour vous faire part d'une découverte que je crois de nature à vous intéresser, et, dès ce soir, si vous le permettez, je résumerai en une causerie familière la partie de mes recherches qui concerne plus particulièrement Ausone, réservant, pour une séance prochaine, la lecture des discussions philologiques et des descriptions d'antiquités qui justifient les conjectures et prouvent les faits dont je vais avoir l'honneur de vous entretenir ici d'une façon sommaire.

Il y a quatre ans environ, mon ami M. Louis Cluzant, qui ayant suivi presque journallement les travaux exécutés à Loupiac pour établir les fondations de la maison de M. Fournié, avait remarqué des débris assez nombreux de marbres, de briques à rebord et recueilli quelques pièces de monnaies impériales, attira mon attention sur ces divers objets, dont la présence pouvait dénoter l'ancienne existence d'un établissement gallo-romain. Cette communication rappela immédiatement à mon souvenir quelques lignes insérées dans les Comptes rendus de la Commission des Monuments historiques de la Gironde⁵, mentionnant d'une manière très vague et inexacte la découverte de mosaïques faite, vers 1844, à peu près sur le même emplacement, et je résolus d'étudier bientôt attentivement tout le terrain désigné sous les dénominations de Rotje⁶ et de Saint-Romain. Quelques essais de sondage, effectués immédiatement avec M. Cluzant, n'amenèrent d'autre

⁵Année 1845-1846, p.69.

⁶ Le cadastre a francisé le mot et écrit Roche, ce qui n'est pas exact. Je reproduis la prononciation locale. Rotje n'est pas du tout l'équivalent de roche ou rocher ; la preuve, c'est que la commune de La Roque, très voisine de Loupiac, et ainsi nommée à cause de ses bancs de rochers, s'appelle en gascon La Roque, et non pas La Rotje. On ne saurait trop regretter ces transformations arbitraires des noms de lieux. Elles suppriment sans utilité des documents d'une valeur incontestable pour l'étude du passé : le cas dont il s'agit en offre, si je ne me trompe, un exemple curieux que je me réserve de développer plus tard.

découverte que celle d'une couche épaisse de béton, à environ 50 centimètres au dessous du sol actuel, et subsistant sur une très vaste étendue. Des travaux d'un autre genre m'absorbaient alors, et je dus remettre à plus tard la continuation de ces recherches archéologiques. Je les repris, en effet, l'année suivante, à mes moments de loisir, et je pus dès lors, dans une communication faite à la Commission des Monuments historiques, annoncer comme probables des découvertes ultérieures.

Vers le même temps, je remarquai combien la description qu'Ausone nous a laissée de sa Villula s'appliquait exactement aux lieux de Rotje et de Saint-Romain, et je songeai à y placer le fameux domaine de Lucaniacus, me fourvoyant ainsi, à la suite de Scaliger, et attribuant à une seule villa ce qui, chez Ausone, se rapporte à deux. Mais bientôt, en lisant les travaux où sont relatés les découvertes faites en 1843, à Saint-Georges de Montagne⁷, je compris que l'emplacement de Lucaniacus était déjà trouvé, et, non sans regret, j'abandonnai mes conjectures. Enfin, l'an dernier, une étude attentive des œuvres du poète bordelais me montra que l'on avait mal à propos confondu la Villula avec Lucaniacus, et que par conséquent, ma première thèse pouvait subsister tout entière. Je me mis donc à feuilleter les livres et à piocher avec une nouvelle ardeur.

De ce double travail, poursuivi jusqu'à ces derniers jours, est résulté une dissertation divisée en deux parties.

Les divers travaux publiés sur l'emplacement de Lucaniacus offrant la plupart une conclusion différente, et arrivant presque tous à la confusion absolue de Lucaniacus et de la Villula, j'avais d'abord à discuter les textes et à rechercher quelle était la meilleure application topographique que l'on pouvait en faire. La première partie de mon travail est donc consacrée à Lucaniacus. Je me hâte de dire que je n'ai apporté dans ces préliminaires aucun fait matériel nouveau ; mais j'espère avoir rectifié un certain nombre d'interprétations erronées ou téméraires, tiré de passages négligés jusqu'ici des renseignements importants, et rétabli un peu d'ordre dans la correspondance d'Ausone avec son ami Axius Paulus. J'ai même tenté quelques restitutions pour un passage évidemment altéré : il vous appartiendra, Messieurs, de décider si elles doivent être adoptées. Enfin, mes conclusions, que je crois n'avoir tirées que de faits positifs, d'interprétations et de déductions rigoureuses, sont que Lucaniacus a dû être situé à Saint-Georges de Montagne ; que ce domaine d'Ausone lui venait de son beau-père, et enfin et surtout, qu'il faut se garder de le confondre avec la Villula, qui, de l'aveu même du poète, était le bien de ses ancêtres paternels.

Cela posé, la seconde partie de mon travail est consacrée à la Villula. J'étudie d'abord l'idylle où Ausone la décrit, je recherche dans les autres œuvres du poète-consul les passages qui peuvent s'y rapporter, et tous les renseignements que je puis ainsi réunir me donnent les conditions suivantes, que doit remplir toute localité aspirant à l'honneur d'avoir été jadis le domaine paternel d'Ausone :

1° La Villula, située sur le parcours de la marée, n'était ni trop près, ni trop loin de Bordeaux : elle était assez loin de cette ville pour que l'on n'eût pas à craindre les visites d'importuns ; assez près, pour que l'on pût jouir de tous les avantages attachés à une telle proximité⁸ ;

⁷ Arrondissement de Libourne.

⁸ Ausonii Idyll.III,26,29.30.

2° Elle devait n'être pas trop éloignée de Bazas, où habitaient ses premiers propriétaires⁹ ;

3° Elle était sur le rive droite de la Garonne, et très près de la rivière¹⁰ ;

4° Elle avait devant elle une source, avec un réservoir de dimensions médiocres, puis la Garonne¹¹.

Par conséquent, il faudrait trouver entre Bordeaux et Langon (point le plus rapproché de Bazas sur la Garonne, et limite moyenne du montant des marées), mais plus près de Langon que de Bordeaux, et sur la rive droite, un emplacement qui offrit à la fois des ruines romaines à peu de distance de la Garonne, puis, entre ces ruines et la rivière, une fontaine avec des vestiges de réservoir.

L'énumération de ces exigences constitue la description rigoureuse de ce que l'on voit à Loupiac¹². Les débris gallo-romains sont à environ 300 mètres de la Garonne ; ils dominent une superbe fontaine débitant plus de quinze barriques d'eau par heure, et, au bord de cette fontaine, on distingue des restes d'antiques murailles cimentées. Loupiac est sur la rive droite de la Garonne, sur le parcours de la marée ; à environ neuf lieues de Bordeaux, à deux de Langon, à six de Bazas. Or, on peut voir dans Sidonius Apollinaris¹³ (6) combien, de son temps, ce trajet par eau de Langon à Bordeaux s'effectuait d'une façon agréable et rapide.

Ces indices étaient faits pour m'encourager ; aussi, l'an dernier et cette année, ai-je continué à scruter le terrain.

Grâce à la parfaite obligeance des propriétaires des immeubles placés sur les ruines antiques¹⁴, j'ai pu relevé approximativement le plan des anciennes constructions, et j'espère, l'été prochain, arriver à les restituer d'une façon plus complète.

Pour le moment, l'examen des gros murs subsistant, quelques-uns hors du sol, mais la plupart sous terre ou à fleur de terre, permet de supposer que l'ensemble du bâtiment gallo-romain, ou du moins de la villa urbana, devait affecter la forme d'un parallélogramme régulier, ayant environ 80 mètres de long sur 60 mètres de profondeur, et encadrant une cour intérieure.

Je ne veux point entrer ici dans les détails relatifs à la disposition de l'édifice ; je le ferai ailleurs avec soin, et donnerai l'inventaire des objets que j'ai pu recueillir autour de ces ruines, tels que briques à rebord intactes, briques striées, fragments de colonnes en pierre et en marbre, innombrables fragments de

⁹ Ibid., v. 4, Idyll. II, 3-4.

¹⁰ Mosella 460 et suiv. Cf. 17 et suiv. - Idyll. III, 25.

¹¹ Idyll. III, 25.

¹² Canton de Cadillac, arrondissement de Bordeaux

¹³ *Epist. VIII, 2.*

¹⁴ C'est un devoir pour moi, et plus encore un plaisir, de remercier ici MM. Blanc, Poujade, Pouvereau et plusieurs de leurs voisins, de l'empressement qu'ils ont mis à m'apporter les restes d'antiquités qu'ils avaient recueillis. MM. Tarride, Barbe, Vignes, Cazade et Deyrix, m'ont permis de fouiller le sol de leurs jardins ou même de leurs demeures, et il a fallu toute l'obligeance de ce dernier pour supporter sans ennui apparent le bouleversement que je faisais subir aux alentours de sa maison. M. Grillère a eu la bonté de m'autoriser à piocher dans une de ses chambres pour enlever les restes d'une mosaïque dont il a bien voulu d'avance disposer en ma faveur, et M. Jaffart, menuisier, m'a laissé chercher jusque dans les murs de sa maison les fragments perdus de l'inscription dont je parlerai tout à l'heure. On ne saurait trop louer, à mon sens, cette unanimité de désintéressement : si on la retrouvait partout, les recherches archéologiques seraient singulièrement facilitées et deviendraient d'autant plus fructueuses. C'est donc un exemple bon à signaler et encore meilleur à suivre. - Enfin, car il faut être juste pour chacun, j'aime à rendre hommage à l'actif dévouement de mes deux jeunes serviteurs, Joseph Rinz et Georges Soulé, dont un travail ingrat n'a point lassé la soigneuse patience, et qui, en somme, ont tiré peu à peu de terre presque tout ce que je possède de débris antiques.

marbres variés pour parements intérieurs, plinthes, cimaises, etc. , enduits blancs et enduits peints, tuyaux d'hypocauste, carreaux de baignoires, restes d'amphores, de vases en marbre et en terre, mosaïques, etc. ; il suffit de dire ici que la présence de ces murs et de ces objets mettait hors de doute l'ancienne existence en ce lieu d'une très opulente villa, et confirmait toutes mes suppositions. Ma conviction étant ainsi bien établie, je consacrai la fin de ma dissertation à démontrer que la Villula d'Ausone avait dû être à Loupiac, et, au mois d'août dernier, pendant les vacances de l'Académie, je fis un rapide résumé de mon travail devant la Société des Archives de la Gironde.

Près de deux mois plus tard, une découverte inespérée venait heureusement confirmer mes conjectures, et leur donner un intérêt nouveau.

L'excellent curé de Loupiac, M. Buche, à qui j'avais fait part de mes recherches et qui voulait bien s'y intéresser beaucoup, arriva chez moi, un jour de la fin de septembre, chargé d'une assez grande plaque de marbre vert qu'il avait trouvée au pied d'une pompe, et qui, bien que toute souillée de boue, laissait voir de nombreuses lettres gravées. M. Buche, avec une bonté dont je ne saurais assez le remercier, venait m'offrir sa trouvaille. On va voir combien elle était précieuse pour moi.

Le fragment de marbre, soigneusement lavé, me présenta les restes d'une inscription dont voici l'image exacte ; vous y reconnaîtrez dès l'abord le type graphique des inscriptions du IV^e siècle."

M. Dezeimeris place au milieu de la salle un fac-similé de grandeur naturelle. MM. Les Académiciens se groupent autour de ce dessin pour l'examiner de près¹⁵.

M. Dezeimeris continue :

"Lorsque l'inscription me fut apportée, le petit fragment qui se voit en haut, à gauche, et qui porte la lettre D de DISPLICVER, ne s'y trouvait pas. Il n'était pas besoin d'être grand métricien pour s'apercevoir de suite que les mots conservés sur ce marbre avaient fait partie d'une pièce de vers. Leur quantité faisait pressentir tout d'abord des vers dactyliques, et la présence de quatre signes de pauses à la suite de quatre spondées ou trochées me fit songer à des hexamètres. Il était aisé, en effet, d'assigner à ces quelques mots la place qu'ils auraient pu occuper dans des vers héroïques ; mais après de nombreux essais, je m'aperçus qu'il était impossible de grouper ces lambeaux dans le cadre de l'hexamètre, de façon à obtenir des lacunes d'une étendue uniforme, condition qui cependant était nécessaire, les lignes du marbre ayant dû contenir, selon toute apparence, un nombre à peu près égal de lettres.

La découverte du petit fragment qui vint, quelques jours plus tard, s'appliquer devant ISPLICVER, bien qu'elle ne m'apportât, en fait de lettres, rien qui n'eût pu être aisément suppléé, eut cela d'intéressant qu'elle m'indiquait la marge de la plaque vers la gauche. Je vis alors que les grandes lacunes étaient en haut et à droite, et j'acquis la certitude que les vers n'étaient pas des hexamètres. En effet, le dernier vers, commençant par LA, ayant dû avoir, comme tous les vers

¹⁵ Ce fac-similé ne peut être reproduit ici, mais voyez, ci-après, la copie figurée et réduite de l'inscription. Bien que cette image ne soit pas toujours d'une exactitude géométrique dans les menus détails, elle donne des principaux traits et de l'ensemble une idée suffisante. La plaque originale mesure 0m42 dans sa plus grande largeur, et 0m40 dans sa plus grande hauteur. Les lettres ont, en moyenne, 0m03 de hauteur.

héroïques, environ trente-six lettres, si l'on retranche de ce nombre les deux lettres subsistantes LA, et les trois ou quatre lettres qui pouvaient, à la rigueur, se placer en retour dans la partie brisée de gauche, on voit que la lacune, à droite, aurait dû contenir une trentaine de lettres, ou environ soixante six lettres si l'on peut supposer l'existence de tout un vers de plus (ce qui impliquerait une dimension extraordinaire de la plaque) ; or, en rapportant ces trente ou ces soixante six lettres à la suite de la ligne VINIENTI IN COR, pour peu que l'on soit familiarisé avec la versification latine, on s'aperçoit qu'il est impossible de faire coïncider la fin d'un ou deux hexamètres avec la fin de vers qui nous reste : VSVM. La même expérience tentée pour les autres lignes conduit à ce même résultat, lequel, je l'avoue, ne laissa pas de me déconcerter un peu.

La quantité présentée par la ligne VENIENTI IN COR m'empêchait de songer aux strophes saphiques et aux hendécasyllabes ; mais je me souvins d'avoir lu dans Ausone une pièce en vers anapestiques monomètres, et je me mis à examiner si les lambeaux de phrases conservés sur le marbre se prêtaient à une distribution conforme à ce système.

Les anapestiques monomètres sont composés de deux pieds, qui régulièrement, devraient être deux anapestes ; mais l'anapeste du premier pied peut être remplacé par ses équivalents, dactyle ou spondée, et celui du deuxième pied, par un spondée ; de sorte que ces fins de vers de Virgile : tegmine fagi et incrementum pourraient former des vers anapestiques monomètres.

Au premier essai, je vis que tous les mots ou fragments de mots présentés par mon marbre se plaçaient comme d'eux-mêmes dans ce moule anapestique, et leur arrangement linéaire me fournit bientôt l'image frappante et symétrique des lacunes produites par les cassures latérales de la plaque. J'arrivais donc à cette double conclusion : que ce marbre offrait des fragments d'une pièce en vers anapestiques monomètres, et qu'il manquait un vers entier à côté des premières lignes et environ un vers et demi à côté des dernières¹⁶.

Trouver, dans ce que je supposais être la demeure d'Ausone, une inscription en vers latins, d'un genre de vers qu'on ne trouve guère employé sans mélange, et dont ce poète nous offre un des très rares exemples latins conservés jusqu'à nous, c'était, on l'avouera, tenir déjà un argument d'une grande force. Ce n'était pas le seul, toutefois, que m'offrait ce document.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de mes conjectures relatives au classement métrique de mon inscription ; mais j'avais concurremment fait d'autres recherches, d'un intérêt plus immédiat encore, sur une autre question qui d'abord me semblait indépendante de la question métrique, mais qui, ainsi qu'on va le voir, s'y rattachait d'une manière assez intime.

Le premier mot conservé sur le marbre est en grande partie lacéré, et les vestiges qui subsistent de ses lettres échappent à un coup d'oeil général. Cependant, en y regardant de plus près, on distingue assez nettement les lettres

¹⁶ La position du premier mot lacéré et celle du mot VSVM, placés l'un et l'autre en retrait, me semble indiquer qu'il n'y avait après ces mots qu'un nombre de lettres relativement peu considérable ; c'est ce qui me fait supposer qu'il ne manque vers la droite que l'équivalent d'un vers anapestique monomètre. S'il y en avait eu plusieurs, le graveur aurait pu espacer les lettres de façon à atteindre la marge indiquée par les autres lignes. Voulant sans doute éviter les coupures, et ne pouvant point avec un nombre de mots assez restreint remplir toute la longueur de certaines lignes, il prit le parti de disposer celles-ci symétriquement en retrait. En tout cas, les lacunes sont trop considérables pour que l'on puisse saisir un sens et tenter une restitution sérieuse.

EON ; puis, à gauche de l'E, une barre horizontale qui ne peut avoir appartenu qu'à une L, ce qui fait LEON ; puis, à droite, deux vestiges de barres verticales, qui, vu leur espacement, ne peuvent être deux I, et doivent, de toute nécessité, être un T et un I Cela fait LEONTI. Nous possédons là, par conséquent, un nom propre, chose toujours précieuse en ces sortes de recherches, mais d'une importance capitale pour ma thèse, lorsqu'on sait qu'Ausone eut pour ami intime un LEONTIUS, professeur à Bordeaux. Il lui a consacré, dans son livre des Professores, quelques strophes sapphiques où il l'appelle blande Léonti (ce qui, par parenthèse, a pu entrer aussi dans des vers anapestiques). Du reste, cette pièce mérite d'être lue tout entière ; la voici :

*Qui colis loetos, hilarosque mores,
 Qui dies festos, joca, vota, ludum
 Annuum functi mémora Leonti
 Nomine threnum.
 Iste Lascivu patiens vocari,
 Nomen indignum probitate vitae
 Abnuit nunquam : quia gratum ad aures
 Esset amicas,
 Literis tantum titulum assecutus,
 Quantus exili satis est cathedrae
 Posset insertus numero ut videri
 Grammaticorum :
 Tu meae semper socuis juventae,
 Pluribus quamvis cumulatus aunis,
 Nunc quoque in nostris recales medullis,
 Blande Leonti ;
 Et juvat tristi celebrare cura
 Flebitem cantum memoris querelae
 Munus ingratum, tibi débitumque
 Carmine nostro¹⁷.*

On voit quels regrets particuliers Leontius Lascivus¹⁸ avait laissés à Ausone, et son nom trouvé ici équivaut, ce me semble, à une preuve décisive. Cependant, me dira-t-on peut-être, si les vers gravés sont d'Ausone, comment se fait-il qu'on ne les retrouve pas dans les manuscrits et les éditions du poète ? A cela, je pourrais répondre que, selon toute apparence, nous n'avons point toutes les oeuvres d'Ausone, et que, par exemple, le livre des Professores n'a été découvert et publié que fort longtemps après les autres ; d'où il suivrait que la

¹⁷ "vous qui prisez les esprits enjoués et joyeux, qui aimez les jours de fête, les divertissements, les folles pensées, le jeu, ne manquez pas de consacrer chaque année un chant funèbre au souvenir de notre regretté Leontius. Il se laissait appeler le Lascif, et ce nom, si peu conforme à la pureté de sa vie, il ne le répudia jamais, parce que ses amis prenaient plaisir à l'entendre. Dans les lettres, il avait atteint tout juste au titre indispensable pour obtenir une modeste chaire et figurer ainsi au nombre des grammairiens. O toi qui fus le compagnon fidèle de ma jeunesse, bien que mon aîné de bon nombre d'années, tu es tout vivant encore dans mon coeur, aimable Leontius ! Et c'est pour moi un soin doux et triste à la fois de consacrer un chant plaintif à ta chère mémoire ; devoir douloureux, mais aussi dette sacrée pour ma muse."

¹⁸ Il faut remarquer que l'inscription finit par les lettres LA, qui pourraient bien être le commencement du mot *LASCIVE*, lequel, suivi d'un mot iambe, formerait un vers anapestique monomètre.

pièce en question pourrait bien être perdue ou égarée, comme l'ont été longtemps les pièces composant le recueil des *Professores* ; mais j'ai de meilleures raisons à faire valoir.

La pièce des *Professores*, consacrée à *Leontius*, est, on vient de le voir, en strophes saphiques ; celle qui la précède, dédiée à *Alethius Minervius*, est en vers anapestiques monomètres. C'est la seule de toutes les oeuvres imprimées d'*Ausone* qui soit en ce mètre ; or, il faut remarquer que, dans plusieurs de ses recueils (*Parentalia*, *Professores*), *Ausone*, lorsqu'il adopte un mètre différent de celui qui précède, l'emploie assez ordinairement pour plusieurs pièces de suite, ou du moins pour des pièces voisines, ayant entre elles quelque analogie de sujet. Il serait donc possible que le poète ayant terminé l'éloge du jeune *Minervius*, en vers anapestiques, et arrivant au tour de *Leontius*, eût, conformément à ses habitudes, et entraîné par l'influence même du rythme, composé dans le même mètre l'éloge de son vieil ami ; puis s'étant décidé à faire graver dans sa demeure, et peut-être sous un portrait, cet hommage à un homme dont il aimait à se rappeler et à célébrer souvent les aimables qualités, il remplaça, dans le recueil des *Professores*, la pièce en vers anapestiques par une autre en strophes saphiques, qui est celle de nos éditions ; et si ces éditions ne nous fournissent point les vers anapestiques du marbre, c'est qu'*Ausone*, nous avons là-dessus son propre témoignage, ne faisait point entrer dans les copies de ses oeuvres les vers qu'il avait fait graver chez lui. En effet, dans une courte préface en prose, placée en tête de l'éloge qu'il a fait de son père, le poète nous dit : "Les vers suivants ont été inscrits dans le recueil de mes opuscules : tous mes autres écrits me déplaisent, celui-là seul j'aime à le relire"¹⁹ On voit par là qu'*Ausone* avait l'habitude de faire inscrire sur marbre des pièces de vers d'une grande étendue²⁰, mais que l'*Epicedion* de son père était le seul de ses ouvrages que ce genre de publication n'eût pas exclu du recueil écrit de ses œuvres. On comprend dès lors pourquoi la pièce dédiée à *Leontius*, et conservée longtemps sur le marbre de *Loupiac*, ne figure point dans les éditions de l'illustre *Bordelais*. Puissent les recherches que je poursuis activement me procurer la joie de l'y replacer un jour !

Il me resterait encore, Messieurs, à vous parler de barbares envahisseurs, de victimes dépouillées, de pillages, de destructions, de splendeurs anéanties et de noms disparus, mais j'aime mieux renvoyer à plus tard le récit de ces tristesses, et m'arrêter aujourd'hui à cette heureuse trouvaille qui nous montre *Ausone* couvrant les murs de sa demeure des noms de ceux qu'il avait aimés. Nous connaissions tout l'homme d'esprit ; il m'est doux de retrouver à *Loupiac* l'homme de coeur."

*Truncatis convulsa jacent clement figuris,
Nomina confusis interiere notis.
Miremur periisse homines ? monumenta faliscunt,
Mors etiam saxi nominibusque venit !*
(*Ausone*, *Epigr.* XXXV).

Une nouvelle communication sur le même sujet est présentée par *Reinhold Dezeimeris* au cours de la séance de l'Académie de Bordeaux le 27 mai 1869.

¹⁹ "Imagini ipsius hi versus subscripti sunt, NEQUE MINUS in opusculorum scrien relati : alia amnia mea displicent mihi, uoc relegisse amo."

²⁰ L'*Epicedion* est composé de trente-deux distiques, ou soixante-quatre vers.

"Messieurs,

En vous communicant, il y a quelques mois, le résumé succinct de mes recherches relatives à la Villula d'Ausone, je vous annonçai un travail plus complet sur le même sujet. J'aurai pu déjà en livrer à l'impression au moins une partie, mais ayant l'intention de continuer à Loupiac les fouilles que j'ai commencées l'an passé, j'ai jugé convenable d'attendre leur résultat, pour ne point priver mon Mémoire des découvertes nouvelles que j'avais lieu d'espérer. Mon espoir n'a point été déçu : une première journée d'investigations est venue ajouter, tout récemment, un objet de grand intérêt à la liste des débris gallo-romains déjà recueillis par moi.

Dès l'origine de mes recherches, j'avais interrogé avec soin les habitants de Loupiac qui avaient assisté ou avaient pris part aux travaux exécutés, à diverses époques, au lieu de Saint-Romain. De témoignages nombreux, obtenus séparément, mais concordant d'une façon complète, il résultait que, vers 1844 et 1852, on avait découvert et détruit de superbes mosaïques représentant soit des chasses, soit des personnages, soit de simples ornements. Malgré la précision de ces allégations, je n'aurais point osé leur donner la valeur de faits positifs : mais je viens d'obtenir de leur exactitude une preuve qui montre combien il y a lieu d'en tenir compte.

Au moment même où je cessais mes fouilles, au mois d'octobre 1868, un jeune maçon, nommé Christian, qui avait vu plusieurs de ces mosaïques, me fit savoir qu'à un endroit déterminé, dans une buanderie appartenant à M. A. Grillière, je trouverais, à quelques centimètres au-dessous du sol, une mosaïque tranchée sur trois côtés par les fondements mêmes de la buanderie, et endommagée seulement sur un coin. Le mauvais temps était alors un obstacle à des recherches de ce genre ; mais, ayant obtenu de M. Grillière la permission de sonder cette partie de sa demeure, je profitai du retour des beaux jours pour vérifier l'exactitude des renseignements qui m'avaient été fournis. Cette exactitude était absolue. Le 18 mai, quelques coups de pioches, donnés à l'endroit indiqué, suffisaient pour mettre à découvert une superbe mosaïque, s'étendant sous la moitié de la pièce désignée, et tranchée ou mutilée aux endroits déterminés d'avance.

La différence de niveau étant très peu considérable, j'ai exhorté et décidé le propriétaire à faire dégager complètement la mosaïque, et à la conserver sur place, en ayant soin de faire garnir les lacunes existantes par un carrelage qui évitera la dégradation des bords. Ce dégagement effectué, un nettoyage soigneux permettra désormais aux archéologues d'examiner ces intéressants débris, restes de la civilisation gallo-romaine dans notre pays, et très probablement, témoins intimes de la vie d'Ausone.

Cette mosaïque qui, selon toute apparence repose encore sur la voûte d'un hypocauste, me paraît avoir orné jadis l'atrium ou le tablinum de la villa. Elle était composée d'un fond, où des fruits de fantaisie et des ornements divers se reproduisent dans une disposition symétrique, et d'une bordure, d'environ un mètre de large, formée par les enroulements capricieux de tiges de lierre garnies de feuilles et de grappes. cette bordure, qui était la partie la plus gracieuse de l'œuvre, et dont il ne reste malheureusement qu'un fragment, était limitée elle-même, des deux côtés, par une torsade d'un type très connu, qui paraît avoir été le complément presque indispensable des mosaïques gallo-romaines de nos contrées : on en voit un spécimen identique au Musée de Bordeaux.

Enfin, à l'autre extrémité de l'enceinte de la villa, à environ 90 mètres de la buanderie ci-dessus mentionnée, et dans un endroit où l'on m'affirmait avoir trouvé et enlevé, vers 1844, une mosaïque à personnages, des recherches prolongées ont eu pour résultat de me faire découvrir des fragments de la bordure de cet ouvrage, dont l'appareil semble être plus délicat et l'exécution plus soignée que dans l'autre mosaïque. Si ces lambeaux étroits ne suffisent pas à nous donner une idée précise de l'oeuvre d'art à laquelle ils appartenaient, ils en mettent du moins l'existence hors de doute, et me permettent d'ajouter foi aux traits principaux de la description qui m'en a été faite.

A-t-il entendu les critiques de ses confrères relatives à l'insuffisance des témoins, sérieux sans doute, mais qui n'apportent pas l'indiscutable preuve en faveur de l'herediolum d'Ausone ? Se rend-il compte de cette insuffisance alors qu'il a subi l'enthousiasme que les vestiges ont instillé en lui ? Est-il mortifié de s'être laissé emporter par des pulsions exaltantes face à ce qu'il peut considérer comme une découverte archéologique très importante, alors que son esprit méthodique et analytique aurait dû lui inspirer une réflexion pondérée et sereine ? Ou bien, est-il effrayé par l'ampleur de la tâche à entreprendre à un moment où les fouilles du sol et du sous-sol sont à peine commencées dans un pays dont les habitants sont encore incapables de comprendre l'intérêt que présentent de telles investigations au sein de leur terre ?

Il a cru - pardon à sa mémoire - être en face d'une réalité alors qu'il n'a soulevé que des hypothèses.

Les découvertes de notre siècle ont-elles permis d'éclairer l'ombre de Saint-Romain : la piscine, unique dans le monde gallo-romain, la rotonde en encorbellement, les colonnes à feuilles d'acanthé, les huit secteurs révélés par la photographie aérienne qui témoignent en faveur d'une communauté antique ?

En vérité, l'hypothèse Dezeimeris en est renforcée, mais n'en devient pas, pour autant, l'évidence.

On peut estimer, face à la faible étendue explorée, à peine un dixième du site, que le sol renferme encore la réponse à cette question : Saint-Romain fut-il l'herediolum d'Ausone ?

Reinhold Dezeimeris est celui qui a fait découvrir ce secteur archéologique. A ce titre, la reconnaissance des spécialistes de vestiges antiques et de toute personne sensibilisée par l'étude du passé lui est unanimement acquise.

Mais quel triomphe posthume pour le savant-érudit loupiacais, quelle joie pour la population, quel renom pour le pays, si l'élément indiscutable manquant au puzzle permettait d'affirmer : oui, Saint-Romain est bien l'héritage paternel de l'illustre professeur et rhéteur burdigalien DECIMUS MAGNUS AUSONIUS, Consul des Gaules !

* * *

CHAPITRE V

LES "ESSAIS" de MONTAIGNE

Depuis le 7 novembre 1852, le régime politique de la France est l'Empire, absolu pendant huit ans, puis libéral par la force des choses. On ne sait pas quelle est l'attitude de Reinhold Dezeimeris au moment de la déclaration de guerre le 18 juillet 1870, prudente sans doute malgré l'attitude plus tolérante du pouvoir, mais sans être vraisemblablement hostile dans son for intérieur.

Des élections municipales ont lieu le 7 août 1870. A Loupiac, il a posé sa candidature ; les archives locales ne disent pas sous quelle étiquette. Il est élu au premier tour par 240 voix sur 249 votants.

Le conseil municipal se réunit le 25 août pour installation et prestation du serment à l'Empereur. Voici ce qu'on lit dans le compte rendu :

"M. Dezeimeris prend la parole et réclame du conseil la prise en considération de la proposition suivante :

Le conseil, considérant l'état momentané mais douloureux où se trouve le pays et qui implique de la part de toutes les municipalités le devoir d'exercer une surveillance constante afin d'assurer la sécurité de la commune, émet le vœu qu'une autorisation préfectorale lui permette par avance de se réunir pour cet objet en cas de nécessité. D'autre part, répudiant par ailleurs toute intention d'opposition inopportune et blâmable, mais que par un sentiment de convenance patriotique facile à comprendre, il souhaite que la prestation de serment à l'Empereur soit retardée jusqu'à la prochaine session constitutionnelle, époque où toutes choses auront, on n'en saurait pas douter, repris leur cours pacifique et régulier.

S'unissant dès aujourd'hui, à la pensée qui anime en commun les chefs et les bons citoyens et jure à l'unanimité de contribuer de tous ses efforts à l'œuvre nationale de la délivrance et du maintien de l'ordre public.

Cette proposition, mise aux voix après discussion, est rejetée par huit voix contre trois."

Plus loin, sur le même registre, figurent ces deux lignes, "19 septembre 1870. Commission administrative provisoire nommée par arrêté préfectoraux des 9, 18 et 19 septembre. M. Reinhold Dezeimeris remplit les fonctions de Maire."

Le maire, comte de la Chassaigne, a été révoqué.

Entre-temps, les opérations militaires sont désastreuses pour les armées françaises. Le 1^{er} septembre, Mac-Mahon capitule à Sedan ; l'Empereur Napoleon III est prisonnier. Le 4 septembre, à l'initiative de Gambetta, la République est proclamée, un gouvernement de défense nationale est créé. Les troupes allemandes encerclent la capitale. Gambetta s'enfuit en ballon et organise la résistance depuis Tours. Trois armées sont constituées : l'armée Faidherbe au Nord, l'armée Chanzy à l'Ouest, l'armée Bourbaki à l'Est. Toutes les trois sont battues ; les soldats de Bourbaki se réfugient en Suisse en janvier 1871.

A Bordeaux, où s'est repliée l'Assemblée Nationale, Adolphe Thiers est nommé chef de l'exécutif.

A Paris, le 28 mars 1871, le conseil de la Commune s'installe à l'Hôtel de Ville. Il y reste jusqu'à la semaine sanglante du 22 au 27 mai : les troupes du gouvernement installées à Versailles écrasent la Commune ; la répression est terrible : il y a vingt mille morts chez les Parisiens.

A Loupiac, les élections municipales se tiennent le 30 avril. Reinhold Dezeimeris est battu. Versatilité ou prudence mêlée de peur des populations ? Le comte de la Chassaingne redevient maire de la commune le 15 mai.

Notre lettré se dépense désormais entre Loupiac, où il dirige son vignoble, et Bordeaux, à l'Académie, à la bibliothèque, à la "*Société des bibliophiles de Guyenne*" dont il assure la présidence pendant l'année 1871, à la "*Société des archives de la Gironde*" dont il vient d'être nommé président.

Une grande œuvre l'absorbe jusqu'en 1873 en compagnie de son ami Henri Barckhausen. C'est l'édition scientifique du texte des "*Essais*" de Montaigne.

Dans quelles circonstances cet ouvrage est-il publié ?

Il a parlé de Montaigne dans son discours à la séance publique du 17 décembre 1863 à l'occasion de sa réception à l'Académie de Bordeaux. Rappelons que ce discours est axé sur la renaissance des lettres à Bordeaux au XVI^e siècle.

Auparavant, il s'est intéressé à Montaigne en soumettant aux académiciens, en 1861, un travail intitulé "*Recherches sur l'auteur des épitaphes de Montaigne*" pour lequel une médaille d'or lui a été décernée lors de la séance du 6 février 1862.

Or, dès 1837, le docteur Jean-François Payen envisage une édition des "*Essais*" dans laquelle seraient comparées les diverses publications depuis le vivant du philosophe, en y incluant les événements majeurs de la vie de ce dernier. Rappelons les éditions parues : du vivant de Montaigne, 1580, 1582, 1587, 1588, cette dernière dite "*Edition de Bordeaux*" ; après la mort de Montaigne : de 1595 à 1635 (12 éditions de Mlle de Gournay). En 1802, parut l'édition d'André Naigeon inspirée de celle de 1595 et Gustave Brunet, le Docteur Payen y avaient remarqué "*des insuffisances et de graves défauts*"

Reinhold Dezeimeris avait émis l'opinion suivante : "*... l'édition Naigeon avec son orthographe de fantaisie et beaucoup d'autres défauts est, à cet égard, tout à fait insuffisante*".

Le temps s'enfuit et le docteur, sans doute dépassé par l'ampleur de la tâche ou victime de son indécision, ne peut aboutir. Il sollicite Jules Delpit et Gustave Brunet qui ont publié des textes sur les "*Essais*" ; occupés par ailleurs, les deux hommes ne peuvent donner suite. C'est ainsi qu'en 1862, le docteur s'adresse à Reinhold Dezeimeris.

Celui-ci présente en 1866 à son aîné, une étude commencée en 1862 intitulée "*Essais de Michel de Montaigne. Edition nouvelle corrigée sur les manuscrits et les plus anciennes impressions ; enrichie des variantes des principaux textes et annotés - Spécimen des textes proposés au docteur J.F. Payen*". (Ce projet fit l'objet d'une édition par l'imprimerie Gounouilhou, 11 rue Guiraud à Bordeaux, en juin 1866).

La passion et l'ardeur du jeune savant ne peut s'accommoder des hésitations du docteur. Or, ce dernier meurt en 1870.

Les projets de Reinhold Dezeimeris est donc restés en sommeil pendant près de quatre ans.

Celui-ci se remet au travail. Comme on le sait déjà, il trouve en son ami Henri Barckhausen un précieux collaborateur. Pendant trois ans, les deux investigateurs étudient les textes, les comparent les uns aux autres, les dissèquent, classent, justifient, annotent...

La "Société des bibliophiles de Guyenne" assure l'édition. En 1873, les libraires bordelais proposent deux volumes in.8° qui constituent la première des grandes publications livresques de la Société (le tome I paraît en 1871 ; le tome II paraît en 1873).

La précision suivante, qui figure dans le bulletin de la "Société des bibliophiles de Guyenne- 1^{er} trimestre 1931 - Notes historiques". (ces dernières ont pour auteur Henri Lambercy) nous semble d'une grande importance au sujet de cette édition :

"L'annonce de cette publication (il s'agit de "Mélanges", première édition de la Société) était suivie de la note ci-après : La Société des bibliophiles est, dès à présent, en possession de plusieurs travaux terminés; mais elle juge convenable de publier avant tout un ouvrage d'un intérêt hors ligne, et que l'on peut se procurer que bien difficilement tant il est rare et cher : le livre de Montaigne tel qu'il parut pour la première fois à Bordeaux, chez l'imprimeur Simon Millanges, en 1580, c'est à dire sous une forme qui diffère à beaucoup d'égards de celle qu'il reçut ensuite. MM. Henri Barckhausen et Reinhold Dezeimeris, chargés de cette publication, ont, aux dernières séances, communiqué à la Société les premières épreuves et exposé le plan suivi par eux. Au moyen de certains signes typographiques fort simples, les éditeurs ont rendu extrêmement facile la comparaison de ce premier texte avec le texte vulgaire, et ils ont fourni de plus les additions et variantes des éditions de 1582 et 1587. Cette édition nouvelle, placée à côté du texte vulgaire, permettra ainsi au lecteur de suivre les progrès et les modifications de la pensée du moraliste depuis sa première manifestation, et elle servira puissamment, croyons-nous, à faire mieux connaître l'homme et l'écrivain"

Presque dans le même temps - quelle activité intellectuelle ! Reinhold Dezeimeris présente à la séance du 19 juin de l'Académie, une communication et une dissertation sur une comédie intitulée "Querolus", attribuée à Accius Plautus, dont l'auteur véritable semble être Axius Paulus, un ami d'Ausone. Sa démonstration, hautement savante, s'appuie sur la forme littéraire et sur des faits relatifs à Paulus lui-même dont voici l'essentiel : la pièce est dédiée à Rutilus ami de Paulus ; la pièce contient des indications d'ordre historique favorables à Paulus; enfin, une erreur touche le nom même de l'auteur véritable, Accios ou Axius Paulus, auteur gaulois peu connu hors de son pays, dont le nom devint, sous la plume des copistes étrangers, Accius Plautus (Plaute, le plus connu des comiques du monde romain aux III^e et II^e siècles). Le texte sera édité en 1881 par l'imprimerie Gounouilhou.

Son activité à l'Académie de Bordeaux ne se dément pas, en 1874 notamment, pendant le premier trimestre.

A la séance du 8 janvier, il donne lecture d'un mémoire intitulé "Note sur l'Ebromagus de Saint Paulin". Il s'agit de ruines gallo-romaines découvertes par M. Faugère-Dubourg à Baptiste, commune de Moncrabeau (Lot et Garonne).

Au cours d'une docte démonstration, Reinhold Dezeimeris arrive à la conclusion suivante : les ruines de Baptiste à Moncrabeau ne sont autres que l'Ebromagus de Saint Paulin, le domaine de celui-ci. Avec humilité, essayons de suivre le savant. En appliquant les règles de la formation française des noms des anciens lieux et partant du fait que les lieux élevés (comme Moncrabeau) de l'époque gallo-romaine étaient désignés par le mot Mons, Reinhold Dezeimeris admet que Moncrabeau pouvait s'appeler dès le IV^e ou le V^e siècles Mons-Ebromagus. Dans le temps, l'usage changea Mons-Ebromagus en Montebrou. Ce nom a dû "subir un des accidents phonétiques les plus irrésistibles des dialectes de ces pays-ci, ... le déplacement de l'r ". D'où

Montrebon ou Montraboun et "*par suite de la confusion constante du t et du c, Moncrebon ou Moncraboun*"

A la fin de son exposé, le savant émet le vœu que l'Etat achète et conserve le site. Le vœu est adopté par l'Académie et transmis au ministère de l'Instruction publique.

Dans la séance du 7 mai, c'est une intervention décisive de sa part pour faire accorder une médaille d'or à M. Gassies, créateur et directeur du musée de Bordeaux où mille pièces sont exposées.

C'est encore, dans la séance du 21 mai, un rapport sur un manuscrit intitulé "*Biographie du duc de Caumont Laforce par M. Gragon Lacoste*" qui reçoit une médaille d'or.

Au cours de l'année 1874, Philippe Tamisey de Larroque publie les œuvres du poète gascon du XVI^e siècle Jean Rus, contemporain de Clément Marot.

Reinhold Dezeimeris se procure un exemplaire de l'édition et, quelques temps après, adresse à l'éditeur une lettre datée du 5 décembre dans laquelle il critique, dans un texte de six pages, les emprunts, la technique, les imitations et la prosodie du poète. Il a cette phrase sévère : "*Rus a préféré se griser de mots, avec de fades litanies du blason,*" et cette évaluation "*langue déliée*", mais "*le souffle vigoureux fait défaut*".

On ne connaît pas la réaction de l'éditeur des œuvres de Jean Rus aux appréciations de son correspondant qui a pris, en cette circonstance, la plume de censeur en poésie.

Depuis le 24 mai 1873, Mac-Mahon, soutenu par une chambre conservatrice, est président de la République.

A Loupiac, aux élections du 28 novembre 1874, Reinhold Dezeimeris est élu conseiller municipal au premier tour, sous l'étiquette "*républicain*", par cent cinquante quatre voix sur deux cent soixante-six votants.

Or, depuis un temps qu'on ne peut déterminer, il travaille, d'un point de vue philologique et critique, sur un texte relatif à trois poètes d'époques bien différentes : Mathurin Régnier, André Chénier, Ausone. La lecture a lieu au cours de trois séances différentes : le 25 novembre, les 9 et 30 décembre 1875. Les membres de l'Académie apprécient fortement le commentaire sur Mathurin Régnier. "*...aperçus nouveaux, ingénieux et fins, écoutés avec un vif intérêt*" ; aux sujets d'André Chénier, les académiciens remarquent les nombreuses références à des auteurs grecs, surtout, et latins, ainsi qu'à des auteurs contemporains ; concernant Ausone, la docte assemblée note une infinité de remarques sur le texte, un grand nombre d'interprétations savantes de locutions et des abondants redressements justifiés sur des fautes de reproduction et d'impression. Le manuscrit fait l'objet d'une édition en 1880 - nouvelle série - par l'imprimerie Gounouilhou à Bordeaux.

Ce travail de longue haleine est éblouissant. Il montre l'érudition de l'auteur, ses remarquables facilités d'analyste et d'exégète, son expression facile, claire, séductrice qui en fait un des meilleurs façonneurs de la langue française au siècle dernier.

D'ailleurs, ses confrères, qui ne s'y sont pas trompés, l'élisent vice-président de l'Académie pour 1875 et 1876.

La "*Société des bibliophiles de Guyenne*" publie en 1875 les poésies de Martin Despois, poète bordelais, sorte de savant d'origine plébéienne qui s'éleva à la condition d'avocat avant d'être promu au Parlement de Guyenne. L'ouvrage se compose d'une notice de vingt neuf pages que complètent cinquante deux renvois, d'un avertissement, de poésies en deux parties : françaises et grecques et latines.

Dans la notice, Reinhold Dezeimeris présente Martin Despois comme un poète médiocre, dont un des meilleurs amis fut Trichet, bibliophile bordelais du XVII^e siècle ; sa conclusion sur l'homme est la suivante : "... *la valeur secondaire des poésies ne m'a pas fait oublier les mérites sérieux du savant*".

Des élections générales ont lieu en France au mois de mai 1876. La consultation est favorable au parti républicain et une période incertaine et pleine d'embûches s'instaure dans le pays.

Reinhold Dezeimeris est élu conseiller municipal de Loupiac et nommé maire le 12 mai, mais il est obligé de démissionner le 1^{er} juillet. Le 8 octobre, il est réélu maire par six voix contre trois. Les soubresauts de la politique parisienne se font sentir jusqu'à Loupiac.

Les oppositions entre Mac-Mahon et la chambre républicaine sont de plus en plus nombreuses. Le 16 mai 1877, le président renvoie le ministre Jules Simon ; Gambetta prononce sa fameuse déclaration: "*Mac-Mahon doit se soumettre ou se démettre*". La chambre est dissoute et les élections d'octobre sont favorables aux républicains.

A Loupiac, un nouveau conseil municipal est créé par arrêté préfectoral du 18 juillet. Reinhold Dezeimeris n'en fait pas partie. Aux élections cantonales d'octobre, il est élu conseiller général du canton de Cadillac par mille cinq cent soixante-quatorze voix contre mille quatre cent soixante-quatorze voix au maire de Cadillac, "*Républicain*" contre "*Républicain modéré*". Une commission municipale est nommée à Loupiac ; il en est le président. Aux élections municipales du 6 janvier 1878 il est réélu conseiller municipal par cent soixante deux voix sur deux cent soixante-quinze votants et, en mars, un décret le réintègre dans ses fonctions de maire.

Dans le courant de l'année, il est nommé membre correspondant de l'Institut (décret du 27 décembre).

Il est réélu au conseil municipal de Loupiac le 9 janvier 1880.

Un décret du 25 avril 1881 l'élève à la dignité de Chevalier dans l'ordre de la Légion d'honneur.

L'helléniste Reinhold Dezeimeris donne sa pleine mesure dans un travail accompli dont le titre est le suivant : *Lettres grecques de Scaliger à Imbert publiées, traduites et annotées par R. Dezeimeris*

Ce travail est lu à l'Académie de Bordeaux en 1877 et fait l'objet d'une édition par l'imprimerie Gounouilhou.

La dédicace est la suivante "*A mes amis Henri Marion et Georges Morel. Souvenir affectueux. R.D.*"

Sans doute, en la circonstance, celui que nous prenons la liberté d'appeler notre ami, éprouve-t-il, pour cette traduction-annotation, la transe de l'érudit face à un texte grec inconnu du grand public dont il se prépare à faire une étude exaltante pour diffusion dans la population avertie.

Ces lettres de Scaliger à Imbert étaient enfouies dans la bibliothèque de l'Université de Leyde aux Pays-Bas.

Grâce à Léon Couture qui lui révèle, par une note, l'existence de ces documents, Reinhold Dezeimeris réussit à en obtenir la transcription.

Scaliger les écrivit en 1557 en réponse à des vers grecs élogieux que le jeune Imbert lui avait adressés. Les deux hommes habitaient, l'un Agen, l'autre Condom ; le premier avait

facilité les études littéraires du second dans l'Université parisienne. Les vers grecs d'Imbert devaient être placés en tête d'une oeuvre de Scaliger en passe d'être éditée à Paris.

L'avertissement (six pages), qui figure dans l'ouvrage de Reinhold Dezeimeris, nous apprend tout cela ; celui-ci nous fait part en outre de ses impressions relatives à la beauté de la prose grecque de Scaliger à une époque où les dictionnaires appropriés traitant de la phrase hellène faisaient défaut.

La première lettre compte une page et demi ; le texte initial et la traduction française se font face.

Scaliger remercie le jeune homme, exprime le peu de valeur de ses travaux, émet quelques considérations sur le savoir antique, expose ses principes, "*les prix de la lutte dans la recherche de la vertu et du savoir*" et termine par cette profession de foi "... *le travail, la réflexion, ennemis de l'insouciance sont les coryphées, les grands acteurs de toute vertu*".

La deuxième lettre compte quatre pages et demi.

C'est une sorte de semonce : "*quelle mouche t'a donc piqué, mon cher, pour te faire attifer une apologie en prenant à partie et châtiant vertement, comme s'il t'eut joué un mauvais tour, celui-là même qui, loin de penser à mal, s'appliquait à faire ton éloge ?*"

Les pages, où sont cités Hérodote et Platon, ne contiennent pas autre chose que cette réprimande ciselée et d'une haute envolée.

Les deux lettres illustrent la personnalité de l'illustre personnage que fut Scaliger (1484-1558).

La brochure contient encore une quarantaine de notes dans lesquelles sont présentées les interprétations du texte grec au milieu de précisions.

Comme toujours, dans ces notes, comme pour les renvois, transparait le soucis de Reinhold Dezeimeris d'être formel, exact, attaché à l'authenticité et à la sincérité.

Pendant l'année 1878, malgré ses multiples engagements, il trouve le temps, peut-être avec le soutien bienveillant de la "*Société des Bibliophiles de Guyenne*", d'étudier la vie de "*Pierre Trichet, un bibliophile bordelais du XVII^e siècle*"- c'est le titre de l'ouvrage dont il fait lecture à l'Académie, en séance publique le 12 décembre. L'opuscule de vingt pages, format 22,5 x 15, édité par l'imprimerie Gounouilhou à Bordeaux est dédié à son oncle E. Delaporte avec son souvenir affectueux. La bibliographie fait l'objet de cinquante trois renvois justificatifs parfois meublés de digressions savantes. A la lecture, on apprend que la bibliothèque de Bordeaux était originellement celle de l'Académie enrichie de legs, en particulier celui du premier bibliophile de Guyenne, Pierre Trichet.

Le texte se développe avec aisance, agrémenté des descriptions cocasses notamment celle du personnage aux approches de la soixantaine, d'anecdotes dont une cruelle pour ce dernier que Reinhold Dezeimeris ne peut à peine excuser que par la passion du bonhomme pour la bibliographie ; on y trouve aussi les relations de deux amis que furent Trichet et le père Marsenne (1568-1648), philosophe et savant français fixé à Paris au Palais Royal, admirateur de Descartes ; dans ces relations fut impliqué Jean Rey (1583-1645), chimiste et médecin, né au Bugue en Dordogne, ainsi que Brun, apothicaire, demeurant à Bergerac. L'anecdote concernant Jean Rey et Brun mérite d'être contée. Dans ses expériences, Brun avait constaté que "*le plomb et l'étain augmentent de poids quand on les calcine*". Il écrivit sa découverte à Jean Rey. Celui-ci, à partir des révélations, composa un ouvrage "*Essays dans lequel est démontrée, avant Lavoisier, la pesanteur de l'air*". Trichet, qui partait pour Paris, reçut le livre des mains de Brun ; il le montra au père Marsenne qui s'enthousiasma ; or, dans l'appartement du père se réunissaient des savants ; l'un d'eux, Minime, vulgarisait dans l'Europe scientifique tous les faits susceptibles d'apporter un plus à la connaissance. L'anecdote se termine par la remarque

suivante : "*Et ce furent Descartes, Torricelli et Pascal qui firent, vers 1644-1648, la démonstration de la pesanteur de l'air*".

Le résumé qui précède, du reste bien incomplet, relatif à l'ouvrage "*Pierre Trichet, un bibliophile bordelais du XVII^e siècle*", n'est que le pâle reflet du texte de Reinhold Dezeimeris, si fin, si harmonieux, avec des trouvailles dans sa structure et son aspect sémantique, des rapports avec les rédactions apparemment étrangères à la biographie, des péripéties de l'Histoire, des relations touchant la vie intellectuelle.

L'ouvrage démontre, à l'évidence, les qualités de l'esprit scientifique de son auteur, la subtilité de son raisonnement, l'exquise expression de sa plume bien dans l'apparence raffinée de sa personne et la bonté que tous ceux qui l'ont connu se plaisaient à mettre en évidence et à louer.

Au conseil général de la Gironde, il avait été évoqué, au cours des années 70, la construction d'un chemin de fer de Libourne à Langon. Deux tracés avaient été discutés, l'un par la vallée de l'Engranne, l'autre par Targon, la vallée de l'Euille et Cadillac. Reinhold Dezeimeris était intervenu plusieurs fois en faveur du deuxième projet.

En 1880, il adresse un mémoire à ce sujet au ministre des Travaux publics. Il défend le tracé par la vallée de l'Euille et Cadillac contre le tracé par l'Engranne. Ce mémoire est complémentaire de deux autres mémoires produits antérieurement.

Après avoir évoqué "*les inconvénients du tracé par l'Engranne*" et "*les avantages du tracé par Cadillac*" - ces derniers, aussi bien développés soient-ils, apparaissent parfois quelque peu légers, en toute impartialité - il conclut par un argument de poids : les relevés du nombre d'habitants des communes qui seraient traversées par l'une et l'autre voie : 13 988 par Cadillac, 7 261 par l'Engranne.

Le texte a fait l'objet d'une brochure imprimée par la librairie Gounouilhou à Bordeaux en 1880.

En 1882, paraît le mémoire des opposants vantant les mérites du tracé par l'Engranne ; il avait été édité par l'imprimerie librairie Vigouroux à La Réole. A l'époque, ainsi que semble l'affirmer ce mémoire, la ligne par Cadillac avait la faveur du conseil général. Le document reprend point par point les arguments de Reinhold Dezeimeris et il s'ensuit une critique assez acerbe. La partialité est, à certains moments, aussi évidente que dans le mémoire précédent.

Certaines personnes âgées de l'Entre-deux-Mers peuvent se souvenir des longs pieux en rouge et blanc qui signalaient le projet par la vallée de l'Engranne.

Nous savons aujourd'hui que ni l'une ni l'autre voie ne fut réalisée ; l'étude du chemin de fer de Bordeaux-Cadillac était déjà engagée et la ligne fut mise en service en 1897.

La "*Commission des monuments historiques de la Gironde*" suit particulièrement l'état de l'abbaye de La Sauve.

Au début de 1883, Reinhold Dezeimeris, membre correspondant de cet organisme officiel depuis 1864, est désigné par rechercher dans la région les vestiges du monument religieux.

Le 4 avril, il produit un rapport qui énumère en particulier ses découvertes :

- des chapiteaux le long des routes (sans précision du nombre) ;
- quatre chapiteaux à Mailleau (La Sauve) engagés dans la maçonnerie des murs d'une grange ;
- trois pierres sculptées, également à Mailleau, deux encastrées, une utilisée comme banc ;
- un chapiteau dans une bergerie, sur le sol, encore à Mailleau ;

- trois pierres sculptées engagées dans le mur d'une maison à Collineau (La Sauve) ;
- cinq chapiteaux à Moulin-à-vent, un sur le sol, quatre encastrés dans un mur ;
- trois chapiteaux encastrés dans un mur à Giraud (La Sauve) ;
- soixante et une pierres d'entablement couronnant un mur de clôture à Montion ;
- une pierre sculptée servant d'auge à cochon à Montion ;
- dix neuf chapiteaux à La Sauve même, dont dix sept sur le sol et deux encastrés
- une colonne sculptée et cannelée soutenant un hangar à La Sauve ;
- une pierre sculptée, sur le sol, représentant un aigle, à Créon ;
- plusieurs pierres sculptées, sur le sol, à Capian.

Les frais de récupération avaient été estimés à trois cent six francs or.

Ce relevé est une indication sur l'état de délabrement dans lequel se trouvait l'abbaye de La Sauve au siècle dernier et sur l'indigence des populations par rapport à l'esthétique et au passé.

De nos jours, l'abbaye de La Sauve est réhabilitée et c'est l'honneur de Reinhold Dezeimeris d'avoir modestement contribué, au début du sauvetage, à cette rénovation.

Dans le texte qui précède nous avons évoqué exclusivement le savant-érudit que ses oeuvres ont distingué dans la société intellectuelle bordelaise et, dans une bien moindre mesure, l'homme politique.

A ce moment de notre récit, Reinhold Dezeimeris approche de la cinquantaine. Dans les premières années de la décennie quatre-vingt, il a fait éditer plusieurs de ses productions littéraires que nous allons présenter dans les pages qui suivent.

Mais déjà, une menace imprévue et terrible que dame Nature a déclenchée dans le Midi de la France dès 1875, va porter ses ravages dans le Sud-Ouest, alliée à d'autres calamités, et menacer la région d'une immense ruine : le phylloxéra. La lutte contre cette menace fait l'objet du chapitre suivant.

L'érudit loupiais a confié la gestion de son domaine à un régisseur ; le chai qui abrite les centaines de barriques de plusieurs récoltes, est sous la direction d'un maître de chai. Il supervise, il contrôle chaque fois qu'il regagne sa demeure, aidé par sa mère dont la vigilance est constante. Motivé par la présence du terrible insecte qui anéantit lentement le vignoble, il s'implique dans la lutte à tel point qu'il devient tout à fait le paysan-viticulteur qu'il n'était pas encore, sans rien sacrifier de ses études et de ses recherches.

Mais place à l'érudit.

C'est une lettre à son collègue de Fouquières, de l'Académie de Bordeaux, qu'il fait éditer en 1879 par l'imprimerie Gounouilhou sous le titre : *Remarques sur les poésies d'André Chénier - Lettre à M. L. Becq de Fouquières, Par Reinhold Dezeimeris, Correspondant de l'Institut.*

M. L. Becq de Fouquières prépare une édition définitive (il a donc fait paraître des éditions antérieures) sur André Chénier "*que les lettres attendent avec impatience*". Reinhold Dezeimeris offre à son correspondant quelques remarques et corrections qu'il a puisées dans la deuxième édition. Il a cette phrase charmante : "*Je sais qu'il y a pour moi peu de chances de rencontrer ce qui vous a échappé ; mais, dussè-je vous offrir ce que vous avez déjà, je suis certain de trouver chez vous un accueil favorable*".

Il conforte ses notations dont il a fait lecture à l'Académie de Bordeaux les 25 novembre, 9 et 30 décembre 1875 sous le titre : "*Remarques et corrections sur divers auteurs : Mathurin Régnier, André Chénier, Ausone*". (le livret sera édité à Bordeaux en 1880 par l'imprimerie Gounouilhou). Il les complète en mettant particulièrement l'accent sur les emprunts

d'André Chénier à des auteurs grecs : Théodore Prodome, Longus, Stobée, Héliodore, Euripide, Théocrite.

L'année suivante paraît à Bordeaux un petit ouvrage intitulé "*Recherches sur les origines de Sulpice Sévère par Reinhold Dezeimeris, correspondant de l'Institut*". L'édition provient de l'imprimerie Cadoret.

C'est un livret de cinquante pages que parachèvent cent quatre-vingt-trois renvois.

Sulpice Sévère était un gallo-romain aquitain, écrivain chrétien, qui publia "*Vie de Saint Martin*" et "*Chronique*", et dont une partie de sa famille habitait Bordeaux.

Reinhold Dezeimeris s'appuie sur des fragments de pierre incrustée dont les inscriptions lui ont permis de déterminer qu'un personnage, portant le nom d'une des plus anciennes familles romaines, Aulus Sulpicius Paternus, vivait à Bordeaux à la fin du II^e siècle ou au début du III^e siècle. Son domaine, nommé Primuliac, appartient plus tard à Sulpice Sévère.

C'est une démonstration savante faite de déductions, de recoupements, de rapprochements, de comparaisons, dans une suite étourdissante, dont la conclusion est la suivante : Sulpice Sévère tenait à des familles romaines rapprochées, illustres et très anciennes, de Vérone, Plaisance et Milan.

Le 21 décembre 1882, notre académicien bordelais fait lecture à l'Académie d'un texte intitulé "*A propos d'un manuscrit d'Ausone. Lettre à Henri Barckhausen, professeur à la Faculté de droit, adjoint au maire de Bordeaux*". Cette lettre fera l'objet d'une édition par l'imprimerie Gounouilhou l'année suivante.

Il s'agit essentiellement du rappel à son ami Barckhausen de l'histoire des poésies d'Ausone depuis la première édition en 1472, très incomplète et incorrecte, suivie par deux découvertes : celle de quelques manuscrits partiels et très altérés, celle du manuscrit de l'Ile-Barbe et les tribulations de celui-ci avec, enfin, l'édition de Vinet à Bordeaux en 1551 et, à peu près en même temps, celle de Joseph Juste Scaliger, chez Gryphe à Lyon.

Dans le post-scriptum, Reinhold Dezeimeris indique détenir un Ausone de l'édition d'Alde sur laquelle un "*possesseur érudit*" a, de loin en loin, inscrit des collations du manuscrit de Leyde et quelques restitutions par conjecture. Il fait état de toutes ces opérations.

Une fois de plus, le talent de Reinhold Dezeimeris s'épanouit dans un livret de quatre-vingt quinze pages consacré à Virgile et Ausone : "*Corrections et remarques sur le texte de divers auteurs, Virgile et Ausone. Par Reinhold Dezeimeris Correspondant de l'Institut*"

En la circonstance, c'est le latiniste qui donne sa pleine mesure.

Lecture en est faite à l'Académie de Bordeaux en 1883.

La partie consacrée à Virgile s'étend sur cinquante pages agrémentées de soixante-cinq renvois dont certains occupent une demi page, parfois plus.

Dès les premières lignes, on apprend que Reinhold Dezeimeris est à Loupiac, quelque temps "*avant que la guerre éclate*" (les hostilités commencent le 19 juillet 1870). Il fait exécuter des travaux agricoles et il se délasse "*le soir à lire les Géorgiques dans l'édition de M.E. Benoist*". La guerre interrompt son délassement ; il ne reprend la lecture que douze ans plus tard.

Ses remarques contiennent d'abord un long exposé sur la conservation des oeuvres de Virgile que l'empereur Calligula avait tenté de faire disparaître avec celles de Tite-Live. Mais les oeuvres sauvées ont donné lieu à bien des variantes, des interventions, des confusions de mots, des ponctuations fantaisistes, auxquelles il faut ajouter les altérations des copistes.

Les corrections occupent ensuite une trentaine de pages. Reinhold Dezeimeris est servi par une érudition fabuleuse qui montre à quel point son étude est fouillée. Une somme prodigieuse de travail ! Sans que jamais on ne sente une lassitude. Il semble fort à l'aise et

déroule ses arguments avec une facilité déconcertante qui s'appuie sur la diversité extraordinaire de ses sources. On sent le savant qui se meut avec facilité au milieu de textes latins dont il connaît parfaitement les auteurs.

Les chapitres II et III concernent Ausone.

Le chapitre II est le complément de la lettre adressée en 1882 à son ami Henri Barckhausen critiquant la première édition de 1472 des oeuvres d'Ausone, très incomplète et très incorrecte.

Reinhold Dezeimeris rappelle les tribulations du fameux manuscrit de l'Ile-Barbe qui aboutirent en 1580, à Bordeaux, à l'édition de Vinet et à celle de Joseph Scaliger à Lyon. (Le manuscrit de l'Ile-Barbe est conservé dans la bibliothèque de l'Université de Leyde aux Pays-Bas ; il se compose de quarante feuillets de parchemin dont trente-cinq sont consacrés aux poésies d'Ausone ; chaque page est divisée en deux colonnes et mesure vingt-quatre centimètres de haut sur vingt centimètres de large).

Le chapitre III présente les observations sur l'Ausone de M.C. Schenki, professeur à l'université de Vienne. Beau livre, mais l'édition est seulement critique et ne fait pas intervenir l'exégèse dans l'établissement du texte.

Et puis, Reinhold Dezeimeris porte son examen sur la Villula de Saint-Romain à Loupiac, en particulier sur une phrase dont la fin est incompréhensible, corrigée pourtant par Joseph Scaliger que tout le monde a suivi parce que le correcteur s'appelait Scaliger.

Il revient sur sa conjecture relative à Saint-Romain, herediolum d'Ausone, ainsi qu'il l'avait affirmé.

Il dit posséder, sans doute dans le parc du château à Loupiac, *"un grand tronçon de colonne en marbre bleu portant de deux côtés, une entaille longitudinale où devait s'engager en mortaise une balustrade (pluteus). C'est probablement le reste d'un péristyle intérieur ?* La pièce provient vraisemblablement de Saint-Romain. La colonne en marbre bleu lui semble être un *"argument significatif en faveur de l'identification de la Villula avec les ruines romaines de cette commune"*.

Bien qu'il n'ait pas fait d'étude complémentaire sur le site de Loupiac depuis 1868, il n'a donc pas abandonné sa conviction : l'herediolum d'Ausone est bien à Saint-Romain.

La suite est une démonstration savante bien dans la ligne de celles que nous avons déjà connues concernant les fautes du lettré qui avait constitué la collection définitive des ouvrages d'Ausone.

Ce chapitre se compose de quinze pages complétées par vingt-six renvois parfois très longs. L'édition du livret fut exécutée à Bordeaux en 1883.

* * *

CHAPITRE VI

LE COMICE AGRICOLE ET VITICOLE DE CADILLAC

Les calamités qui menaçaient le vignoble dans la deuxième moitié du XIX^e siècle étaient d'abord les maladies de la vigne, particulièrement le mildiou, le black-rot et l'oïdium.

La campagne contre l'oïdium ne fut véritablement entreprise qu'à partir de 1850 ; cette année là, une épouvantable attaque ruina la récolte ; la lutte dura plus de sept ans. Après bien des tâtonnements, on sut enfin utiliser l'antidote approprié : le soufre. La prospérité revint entre 1860 et 1870. Reinhold Dezeimeris a évoqué ces offensives de la maladie. Le printemps apportait ses promesses, les pampres se développaient normalement, la vigne fleurissait, les jeunes mannes annonçaient une belle vendange ; mais, dès juillet, l'oïdium sévissait dans toute son horreur, les baies se desséchaient et "*là où on avait récolté deux cents barriques, il en arrivait sept ou huit et pas excellentes*".

La lutte contre le mildiou et le black-rot ne donna des résultats probants qu'après 1885 grâce à la bouillie bordelaise mise au point par les professeurs Millardet et Gayon de la faculté de Bordeaux.

L'attaque du phylloxéra se manifeste dès 1874-1875 dans le Midi. Le fléau le plus terrible est aux portes du vignoble français.

Dès 1875, les vignes girondines sont atteintes. Cela commence insidieusement. Les viticulteurs constatent en premier lieu la dégénérescence de quelques ceps et ne s'inquiètent pas. Habituellement, au cours d'une année, un certain nombre d'arbustes, sans doute de constitution faible, montrent des signes de dépérissement et crèvent au bout de quelques semaines ou de quelques mois. L'ignorance dans laquelle ces hommes se trouvent, face à ce puceron qu'ils ne connaissent même pas, est un des facteurs de leur calme. Et cela dure quelques années.

Mais les ceps meurent de plus en plus nombreux. Des nouvelles arrivent du Midi où les ravages sont immenses. Alors, on s'inquiète. Mais la lutte prend un caractère individuel. On essaye des thérapeutiques nées de l'imagination, un peu au petit bonheur la chance, sans étude préalable mettant en balance toutes les données. On tente, on se risque en des expériences hasardeuses et, comme s'il s'agissait d'un trésor, on garde pour soi, avec un soin extrême, l'expérimentation qui, chaque fois, aboutit à un fiasco.

Mais on observe que le phylloxéra a quelque difficulté à se développer dans les sols humides. Alors, on tente l'inondation des palus. Mais il n'est pas possible d'assurer une submersion permanente qui ne peut protéger qu'une infime partie du vignoble en laissant les pentes sans remède.

Le viticulteur déplore, se lamente, suppose sa ruine prochaine en constatant son impuissance. On discute le dimanche, à la sortie de la messe, au café, mais les idées sont courtes et personne ne pense à faire une synthèse de toutes les opinions émises. Une sorte de stérilité s'est emparée des esprits.

Et, comme si le poids de la catastrophe n'est pas assez lourd, une attaque de mildiou se déclenche en 1882. Cette année là, on ne récolte que le vingtième des années précédentes, un vin au goût équivoque, à la senteur mauvaise, à la couleur louche et qui "casse" facilement.

Au cours du temps écoulé, les coteaux changent d'aspect. Ceux qui avaient connu la fortune des pampres offrant leurs grappes dorées à l'abri des larges feuilles, ne présentent plus, aussi loin que peut porter le regard en amont et en aval, que de larges trouées où la terre apparaît nue dans sa couleur d'un gris morne, que de vastes îlots insalubres marqués par la solitude et la désolation. *"Les coteaux étaient devenus chauves"*. Ce riche pays, où la nature généreuse avait donné aux hommes le meilleur d'elle-même, est devenu subitement un pays sans âme et sans avenir au sein duquel l'absence du petit peuple ailé rend la solitude encore plus poignante. Reinhold Dezeimeris a fait ressortir l'absence consternante du *"monde aérien qui avait émigré et c'est à peine si, de loin en loin, on voyait encore une bergeronnette préoccupée à suivre dans le sillon le bouvier, autrefois son ami, mais duquel, maintenant, dans son isolement craintif, elle semblait se méfier"*. A l'automne, les immenses vols de grives ne s'abattent plus sur les vignes où elles se disputaient les grappes vermeilles qui les saoulaient de leur jus. Même les insectes ont fui qui bourdonnaient à l'abri des feuilles en pompant aux grains gonflés le nectar de la terre.

On peut penser que le monde vivant à fui, sauf les hommes attachés à la glèbe, incapables d'un effort, emportés par le désastre, victimes de la fatalité.

Un immense silence pèse sur le pays, surtout au moment de la récolte au cours de laquelle on n'entend plus les chants et les rires d'une jeunesse qui n'a plus de lendemain. Il n'y a plus aussi, dans chaque commune de la région, ces fêtes des vendanges, lointaines parentés avec les bacchantes romaines ou les dionysies grecques, doublées dans toutes les familles de viticulteurs, de la gaillarde gerbaude qu'on appelait aussi le pampaillet.

On arrache partout. Les ceps morts, les "vignottes", s'entassent derrière les cuiviers, en de grands tas qui témoignent du ravage.

Et puis, emporté par la routine, presque machinalement, on replante la vigne française. Le puceron insatiable attaque bientôt le jeune cep qui ne résiste pas mieux que son prédécesseur.

La vallée de la Garonne, où se sont rassemblées tant de beautés et tant d'harmonie dans une admirable unité, n'est plus qu'un visage grêlé, marqué de larges rides et de trous noirs comme des restes de pustules. On dirait qu'une sorte de décomposition inconnue a corrompu la glèbe.

Dans cette épreuve d'une cruauté inouïe, comment les hommes arrivent-ils à survivre ? Dans nos régions de monoculture, les revenus ne peuvent venir que de la vigne. A l'époque, le régime de répartition des sols est le régime de la petite propriété ; leurs possédants ne disposent que de petites réserves pécuniaires.

C'est ainsi que maints viticulteurs essaient la culture maraîchère, surtout dans les palus. Mais c'est un pis-aller pour lequel ces personnes, spécialistes de la vigne et du vin, agissent en bétotiens.

Et le fléau continue à sévir.

Et puis une nouvelle arrive : des viticulteurs du Midi ont essayé l'hybridation de plants français et de plants américains, ces derniers étant réputés réfractaires au phylloxéra.

Cette pratique est l'aboutissement des travaux d'un pharmacien de Ganges près de Montpellier, Jules Emile Planchon qui, le premier, identifie l'insecte. Ses recherches effectuées dans le domaine viticole de l'Hérault et dans celui de la Gironde, l'amènent ensuite en Amérique d'où il rapporte les fameux riparias qui vont sauver la viticulture française.

Certains paysans cadillacais s'exercent alors à cette nouvelle pratique avec plus ou moins de succès. Le procédé bouscule l'usage et fait l'objet d'une sorte de scepticisme, voire de méfiance. On voit d'un mauvais œil ce qu'on considère comme une expérience diabolique dans

laquelle on craint que n'entre une bonne part de sorcellerie. Peu nombreux sont ceux qui tentent l'hybridation. Les sceptiques la considèrent d'un œil ironique.

Reinhold Dezeimeris est de ces précurseurs. Son esprit curieux, novateur, ouvert à toute originalité et à toute découverte, l'incite à cette tentative audacieuse. La réussite le convainc : là est la voie salvatrice.

Il y a, à cette époque, dans le canton, deux autres hommes déterminés en faveur de cette nouvelle méthode : le docteur Guilbert, médecin chef de l'hôpital psychiatrique, et le maire de Cadillac, Albert Bonnefoux. Si l'on en croit Cazeaux-Cazalet qui fut secrétaire général du Comice, le docteur est le plus déterminé :

"Le docteur Guilbert... a été le véritable créateur de notre oeuvre. L'autorité et le concours d'hommes tels que MM. Dezeimeris et Bonnefoux lui ont été nécessaires, mais rien ne pouvait, au début, remplacer l'action de notre premier secrétaire général".

Ces trois personnalités, bravant les lourdeurs de la tradition, fondent le "Comice Agricole et Viticole du canton de Cadillac"

Les comptes rendus relatifs aux réunions préliminaires ont été perdus, mais on peut fixer la création du Comice au début de l'année 1884. Le "Bulletin n°1 du Comice Agricole et Viticole du Canton de Cadillac", daté du mois de septembre 1884, rapporte le texte d'une conférence faite au Comice de Cadillac le 24 avril 1884 par A. Millardet, professeur à la faculté des sciences de Bordeaux. Dans un rapport sur la campagne de greffage en 1886, le Docteur Guilbert écrit ceci : "Monsieur Millardet a bien voulu inaugurer l'existence de notre institution par une conférence ..." En l'absence d'autres informations, nous adopterons cette date du 24 avril 1884 pour déterminer la fondation du Comice.

Reinhold Dezeimeris a évoqué les débuts de cette association d'hommes de la terre :

".... je ne puis, sans émotion vive, me rappeler la vaillance des premiers combattants. Ils étaient d'abord six ou sept ; bientôt nous étions douze : nous greffions, et déjà le feu sacré s'emparait de nous. Chaque jour voyait naître un instrument nouveau pour faciliter le greffage. A Sainte-Croix-Du-Mont l'honneur d'avoir fourni les premiers combattants dont l'exemple et le dévouement furent si efficaces ! Loupiac, Omet, Gabarnac, Cadillac ne se firent point prier longtemps ; et alors commença une lutte merveilleuse, dont le souvenir est vraiment chose plus attachante et plus saine, je l'atteste, que le mirage des périodes séduisantes du passé et de leur agréable farniente".

Ces lignes sont extraites de l'opuscule "La reconstitution du vignoble dans le canton de Cadillac. Rapports adressés à MM. Les membres du jury des classes 36, 38, et 60 de l'exposition universelle de 1900 sur les travaux du Comice de 1884 à 1900".

Les statuts n'ont pu être retrouvés. Toutefois, on en sait assez pour avoir une physionomie à peu près exacte de l'organisation intérieure.

Il y a trois catégories de membres :

- Les membres honoraires,
- les membres correspondants,
- les membres titulaires.

Les membres correspondants et titulaires paient une cotisation annuelle de cinq francs (en 1900). Le titre de membre honoraire est donné aux personnes qui ont rendu des services importants au Comice.

Le Comice est géré par un conseil d'administration dont le bureau comprend un président, un secrétaire général, un trésorier. Ces charges sont assurées en cas d'empêchement par un vice-président, par un adjoint au secrétaire général et au trésorier.

Deux grandes commissions sont constituées : une commission pour la culture, un commission économique.

Ces commissions se réunissent chaque mois avec des ordres du jour constitués par les observations récentes, les comptes rendus relatifs aux expériences tentées, la reconstitution du vignoble, les procédés de greffage, etc. Ces commissions élaborent un rapport qui est diffusé aux viticulteurs membres du Comice par le canal d'un bulletin, après avoir été soumis aux membres du bureau.

Le Comice crée, très vite, le "*Bulletin du Comice agricole et viticole du canton de Cadillac*", d'abord mensuel, puis bimestriel à partir de décembre 1884, puis à nouveau mensuel à partir du 1^{er} janvier 1887, diffusé d'abord gratuitement aux membres. On y lit en outre des avis de concours, d'expositions, des communications pratiques, des indications sur les labourages, des traitements ...

Ce bulletin paraît jusqu'à décembre 1892 ; la notoriété du Comice étant établie, il est remplacé par le "*Journal du Comice*", de janvier 1893 à fin 1898, qui présente, en supplément, des précisions sur le greffage résultant d'expériences, des informations sur la taille, des annonces sur la lutte des maladies cryptogamiques, des chroniques, des causeries, des revues de la presse agricole, etc. "*La tribune agricole du sud-ouest*", hebdomadaire, dirigée par Charles Chaumet relaye le journal de janvier 1899 à 1904 ; le "*Journal du Comice*" revient à partir de 1904.

Le "Bulletin n°2" donne la composition du bureau :

Présidents d'honneur :	M. le préfet de la Gironde, M. Cazauvieilh, député, M. Dezeimeris, conseiller général,
Président :	M. Bonnefoux, maire de Cadillac,
vice-présidents :	MM. Corne, Vinsot père,
Secrétaire général :	M. le docteur Guilbert,
Secrétaire :	M. Cazeaux-Cazalet,
Trésorier :	M. Dubourg,
Vice-trésorier :	M. Ducourneau.

Ce bulletin contient également le règlement du concours de greffage. On peut y lire aussi un texte de Reinhold Dezeimeris intitulé :

"Réponse aux questions posées par la commission d'enquête parlementaire concernant la situation des ouvriers agricoles et l'état présent de l'agriculture en France".

Le texte fait l'objet d'une édition par l'imprimerie Vve Cadoret à Bordeaux ; un exemplaire est offert à l'Académie de Bordeaux avec ces mots sur la couverture : "*Pour l'Académie de Bordeaux. Hommage de l'auteur R.D.*"

(Il faut noter qu'en cette année 1884, le phylloxéra est à peine vaincu).

Le document ministériel contient 196 questions groupées par qualités présentant une certaine unité.

Les argumentations de Reinhold Dezeimeris sont formulées dans un style châtié mais ferme.

Ainsi, concernant l'éducation professionnelle et l'instruction données dans les fermes écoles ou les écoles d'agriculture, il pense que les notions dispensées sont surtout applicables aux grands domaines *"ce qui n'a rien de commun avec l'immense majorité des besoins des exploitations rurales en France"*. Au sujet des écoles primaires, il écrit que les programmes *"surchargés de notions peu utilisées en fait dans la pratique de la vie des gens, sont absolument insuffisants et médiocrement conçus dans leur brièveté"*.

Touchant l'outillage, il a cette remarque dont la vérité est toujours actuelle de nos jours : le mot machine *"a le tort grave de faire naître...une illusion qui, en masquant des vérités douloureuses, fait sans cesse renvoyer au lendemain une étude plus approfondie des difficultés vraies"*.

Sur les causes de l'état de crise de l'agriculture, il dit ceci : *"la méconnaissance profonde des conditions où peut se faire la culture en France"* est aggravée par les *"mesures économiques désastreuses que cette méconnaissance a fait prendre"*.

Sa conclusion est la suivante :

"création d'un enseignement sérieux de l'agriculture dans les écoles primaires locales ...transformation profonde du régime économique qui place l'agriculture française sur un lit de Procuste", plaider pour la création des chambres départementales d'Agriculture dont l'autorité viendrait *"de la notoriété des hommes qui doivent les composer"* et qui jouiraient, *"à l'égal des chambres de commerce, d'une initiative permanente et nantie d'une pareille autorité"*.

Cette réponse, ainsi que le précise le docteur Guilbert dans le *"Journal du Comice"* de janvier-février 1887, a fait grand bruit dans les sphères gouvernementales à l'époque.

Tous les ans, au début de l'automne, est organisée la fête du Comice. Cette manifestation donne lieu à un concours entre viticulteurs et à une exposition agricole et viticole sous la halle et aux abords de celle-ci.

La première exposition du 12 octobre 1884 rassemble soixante-quatorze exposants ; trente d'entre-eux présentent des greffons français bouturés sur des cépages américains, des échantillons de raisins et des vins. Les quarante autres exposent des livres et des collections d'instruments de greffage, des machines pour l'emploi d'insecticide, des outillages divers, des engrais... L'ensemble des objets ainsi montrés se compose de cent dix-sept lots faisant un total de quatre cent dix articles. L'exposition des ouverte au public à 12 heures 30.

Le premier concours concerne les greffages, les produits de la terre, et les instruments mécaniques. Trois jurys sont constitués dont les membres ont été nommés par les exposants eux-mêmes, réunis dès huit heures.

La remise des récompenses a lieu à partir de 12 heures 30, les personnalités et le jury étant rassemblés sur une estrade dans une travée de la halle.

Un banquet de deux cents couverts suit la cérémonie, agrémenté des discours prononcés par : M. Schnerb, préfet de la Gironde. M. Cazauvieilh, député, Reinhold Dezeimeris, conseiller général.

Parmi les personnalités on distingue Pierre Laffitte, enfant de Béguey, professeur au Collège de France et A. Millardet, professeur à la faculté des sciences de Bordeaux.

La société de musique prête son concours.

Le soir, un bal réunit la jeunesse sous la halle.

* * *

CHAPITRE VII

LES FETES DU COMICE

Dans le chapitre précédent, nous avons évoqué la formation du Comice et la première fête de celui-ci le 12 octobre 1884. Nous y revenons dans ce chapitre pour préciser les circonstances de cette dernière.

Comme on le sait déjà, cette première fête se compose essentiellement d'une exposition et d'un concours agricole que suit un banquet.

Le jury du concours se réunit dès huit heures pour examiner les œuvres des candidats, établir le palmarès qui ne peut être présenté au public qu'à partir de douze heures trente. La remise des récompenses est précédée d'un très long discours du président Bonnefoux, d'un rapport interminable sur la visite des propriétés par la commission constituée à cet effet.

Toutes ces péripéties obligent l'ouverture du banquet au moins après quatorze heures. Trois personnalités prennent la parole au cours du repas : MM. Schnerb, préfet de la Gironde, Cazauvieilh, député, Dezeimeris, conseiller général. Les deux premiers discours ont une durée globale d'une quarantaine de minutes sans doute plus. Reinhold Dezeimeris doit alors tenir compte de l'heure tardive. C'est la raison pour laquelle son allocution est brève, contrairement à son habituelle prolixité.

La fête du douze octobre, l'initiale dans ce genre, constitue donc une sorte de banc d'essai avec l'inconvénient majeur de n'avoir réservé que la matinée pour les délibérations du jury et la remise des prix. Les organisateurs des fêtes futures tiendront compte des gênes enregistrées ; désormais, cette fête de la terre et de ses fruits s'étendra sur la journée et la distribution des récompenses aura lieu dans la cour de l'école des garçons, rue de la Tour.

Voici le discours de Reinhold Dezeimeris, président d'honneur du Comice :

Messieurs,

Je bois à la prospérité de l'agriculture française, à cette prospérité par la République !

La France, sous un autre gouvernement, s'est vue, du jour au lendemain, soumise à un régime économique qui devait être désastreux pour la production du sol national. Comme couronnement de cette folie, des guerres insensées, dont la dernière, hélas ! a eu pour théâtre notre patrie elle-même, ont engouffré les ressources acquises, accablé de charges l'avenir.

C'est en cette situation que la République a trouvé le pays et assumé la tâche de diriger ses affaires. La tâche est lourde ; mais, à y réussir, la gloire sera impérissable.

La période inévitable des luttes politiques, celle même des raffinements constitutionnels doivent être closes désormais. Ce qui est en question aujourd'hui, ce n'est pas la forme du gouvernement, c'est la sanction de celui qui existe par les services qu'il doit rendre, et qu'il saura rendre ; car il ne serait pas digne, sans cela, de diriger les destinées de cette généreuse nation qui s'est vue, à d'autres époques, en des conjonctures plus graves encore.

Au sortir de ce tragique seizième siècle, dont la seconde moitié s'était consumée dans les guerres religieuses, les guerres civiles et les massacres, alors qu'Henri IV était définitivement établi sur le trône de France, un grand citoyen, dont le nom devrait être vénéré dans chaque de maison, Olivier de Serres, rappelait au roi, en un langage plein d'indépendance et de franchise, qu'après tant d'épineuses difficultés surmontées, il fallait porter sur l'agriculture toute sa sollicitude, attendu que là seulement était le moyen de faire prospérer son royaume et de s'assurer la fidélité, la gratitude de tous. Et Olivier de Serres offrait à Henri VI et à Sully, son ministre, un admirable livre contenant les préceptes de l'art de cultiver le sol.

Henri IV, Sully écoutèrent le sage agriculteur et, en peu d'années, la France dévastée reprit l'aspect de la prospérité, et le Trésor public se remplit ; et l'aisance, répandue de toutes parts, consacra justement et à jamais la popularité exceptionnelle de ce règne.

Il faut que la République fasse comme a fait Henri IV. La France n'attend pas moins d'elle.

Et, de même qu'Olivier de Serres, nous pouvons dire, dans nos comices, que l'heure est arrivée de s'occuper presque exclusivement de cette oeuvre urgente du relèvement matériel du pays.

Nos sénateurs, nos députés sont encore parmi nous : qu'en rentrant à Paris, ils disent au Sénat, à la Chambre, que l'immense majorité de la nation s'attend à voir nos parlements aborder, sans tarder davantage, les questions intérieures touchant à la production nationale. Là sont les vraies révisions à étudier, celles que le pays est véritablement impatient de voir accomplir, parce que chaque nouveau délai l'affecte à la fois dans son aisance et dans son patriotisme.

La fortune de la France, c'est dans le sol même de la France qu'il faut la rechercher. C'est là qu'on la rencontrera ; et chacun y trouvera avantage sans que personne soit sacrifié.

On a dit que la République serait la République des paysans. Le mot est plein de bienveillance pour nous, qui sommes les paysans ; mais, en vérité, nous ne demandons rien d'aussi exclusif, et il nous suffit que la République soit celle de tout le monde. Or, elle sera telle, grâce à un effort résolu en faveur de l'agriculture, qui est la nourrice de tous, et qui, comme une mère dévouée, rend au centuple ce qu'on fait pour elle.

J'ai commencé en appelant de mes voeux cette prospérité interne, origine de tout bien être et de toute grandeur ; et si, pour rappeler comment elle se conquiert, j'ai parlé d'un ministre de jadis qui rendit d'inappréciables services à la patrie, je veux finir, comme c'est justice, en portant la santé d'un ministre d'aujourd'hui, animé, lui aussi, d'intentions parfaites. Je bois à M. Méline qui, à force de vouloir le bien, réussira à le produire, et aura pour aides, en cette patriotique mission, tous les cultivateurs, tous les bons citoyens de la France.

Manifestement ce discours semble tronqué. Reinhold Dezeimeris l'a prononcé en laissant de côté, discrètement, un certain nombre de pages, peut être les premières. En général, on lève son verre alors que la fin de l'allocution est proche, et le texte que nous venons de lire ressemble plus à une conclusion qu'à un exposé complet, bien dans le caractère de l'auteur.

Dans la lutte contre le phylloxéra, notre ami s'est engagé à fond, comme pour chacune de ses entreprises. Les expériences qu'il a tentées dans sa propriété sont nombreuses et variées :

greffage, taille, entretien du vignoble, labourage, et fumure... On trouve dans un numéro du *"Bulletin du Comice"*, cette information : le domaine de Reinhold Dezeimeris *"présente dans des conditions bien modestes, palus, mi-côteaux, coteaux, les spécimens les plus satisfaisants de vignes françaises greffées sur américaines"*.

Cette diversité de situations l'encourage dans ses essais variés dont les résultats seront diffusés dans la région. C'est lui qui a donné l'exemple, avec succès, d'une pièce d'un hectare de sauvignon et de sémillon greffés sur riparia, en coteau argilo-calcaire.

Au conseil général, il est membre du comité de vigilance contre le phylloxéra. Au cours de la dernière séance, dont la publication paraît dans l'exemplaire n° 6 du 7 septembre 1884 de la *"Feuille de dimanche"* diffusée par la préfecture, il fait une communication sur la greffe d'août et de septembre. L'essai a été tenté par un propriétaire d'Omet, M. Ballan. Reinhold Dezeimeris décrit en détail cette expérience osée sur les riparias avec des greffons de malvoisie, de sémillon, de chasselas et de divers cépages rouges. Le texte, abscons pour un béotien, contient les précisions les plus claires pour le viticulteur ; il est fort apprécié par les membres du comité de vigilance contre le phylloxéra, à tel point qu'une *"instruction sur la greffe d'été"* est publiée par le Comice en 1885 *"grâce au concours financier du conseil général de la Gironde qui en a fait faire une distribution administrative"*.

La deuxième fête du Comice a lieu le 10 octobre 1885. Les organisateurs ont éradiqué les handicaps de l'année précédente ; la distribution des prix a lieu dans la cour de l'école des garçons, l'après-midi, ce qui laisse du temps pour le banquet.

Dans le discours qu'il prononce, Reinhold Dezeimeris s'exprime en présence du nouveau préfet, M. de Selves.

Nous ne saurions reproduire la dizaine de pages dans lesquelles l'orateur déploie tout son talent, tantôt réaliste, tantôt rationnel, tantôt pénétrant, tantôt perspicace, tout cela avec des passages d'une grande tendresse et d'une grande poétique.

La grande affaire du temps est le greffage. Cette méthode révolutionnaire dans la guerre contre le phylloxéra est contestée par un groupe assez important de sceptiques malgré les succès affichés par les convaincus. C'est cette lutte exaltante que Reinhold Dezeimeris évoque tout d'abord avec des expressions pleines d'espoir, presque de certitude :

"Le dévouement de chacun y a, pour ainsi dire, improvisé l'expérience de tous".

"Vos séances, mes chers confrères, vos séances où l'on ne parle que pour dire quelque chose (ce qui, même de nos jours est une rareté) ont été de la sorte pleine d'enseignement pour ceux qui y prenaient part".

"Le véritable outil, celui qui fait des miracles et qu'il faudrait développer, c'est une tête pensante alliée à un bras vigoureux. C'est l'habitude précoce de regarder la nature, non pas seulement dans les livres qui la décrivent méthodiquement, mais aussi et surtout dans sa rayonnante réalité qu'on n'oublie plus quand on l'a vue de près".

"L'outil, encore, c'est cet espoir du lendemain dont a parlé Virgile et qu'il ne faut pas détruire par une mauvaise législation économique".

Reinhold Dezeimeris ne pouvait ne pas parler de sa grande idée : la création des chambres départementales d'Agriculture, *"puissant en ce corps électoral de premier degré (les comités cantonaux consultatifs) le personnel d'élite, le personnel compétent appelé à éclairer*

constamment les pouvoirs publics sur les besoins véritables de la culture française : voilà ce dont, par son exemple, notre Comice a démontré sa puissante efficacité".

La France "veut qu'une protection éclairée de la production nationale soit la première, la plus sérieuse sollicitude de ses représentants"

(Précisons que les chambres départementales d'Agriculture seront créées par les lois du 25 octobre 1919 et 3 janvier 1924).

Sa péroraison, axée tout entière sur l'agriculture, s'achève par l'évocation de *"l'un des plus grands penseurs de l'Antiquité, Cicéron, et vous permettez à un ami des lettres anciennes de rappeler, pour finir, ses belles paroles : "De tout ce qui peut être pris en vue d'un accroissement de richesses, disait-il, rien au monde n'est meilleur, plus fécond, plus humain, plus digne d'un homme libre que l'agriculture". Il disait cela en latin, il y a dix neuf siècles, mais cela est juste en français, et aujourd'hui comme alors ; il faudra toujours y revenir, dans tout Etat où l'on aura le souci de la valeur morale des citoyens et de la prospérité matérielle de la nation !"*

Le texte de ce discours a été édité en 1886 chez les imprimeurs Féret et Fils et Vve Cadoret, puis diffusé dans la population.

On le sait, de tout temps le poids des coutumes et de la routine, qu'un nombre modeste de pionniers dépasse, est présent et bien pesant dans la population, et particulièrement chez beaucoup de viticulteurs de cette époque ; il faudra encore plusieurs années de pratiques concrètes, d'arguments soutenus par des exemples positifs pour que l'unanimité se fasse autour des méthodes nouvelles.

Au cours de l'année écoulée, Reinhold Dezeimeris a été nommé conservateur de la bibliothèque municipale de Bordeaux.

A cette époque, la situation de la France est stabilisée sur le plan international. La guerre du Tonkin, commencée en 1883, se termine en 1885 (traité de Tien-Tsin). Madagascar est placée sous protectorat français. Dans une atmosphère nationale améliorée, Pasteur donne au monde le vaccin contre la rage. La loi sur la laïcisation du personnel enseignant des écoles primaires publiques est votée par le Parlement.

Reinhold Dezeimeris s'active dans son vignoble. Il est même devenu un maître-greffeur montrant par là que ses mains, habituées à tenir la plume ou à feuilleter des ouvrages rares et précieux, peuvent aussi tenir les outils de la terre comme un vigneron chevronné.

Si l'on avait quelque doute, c'est à ce moment là que le savant-érudit, l'humaniste, le philologue, est complètement devenu un homme de la glèbe, même s'il n'est pas né au milieu des vignes des bords de la Garonne, et qu'il est considéré, par ses concitoyens, comme un Loupiacais authentique. L'anecdote suivante, qui figure dans la brochure *"La reconstitution des vignobles dans le canton de Cadillac"*, en est l'illustration.

"Certain matin, un viticulteur que je connais bien, sortait de chez lui dans son costume journalier dont il n'avait songé à remarquer le caractère étrange. Un vieux pardessus roussi était jeté sur ses épaules, attaché, en haut, par un lien en raphia dont une floche soutenait le bec-de-corbin d'un parapluie avarié ; à gauche, sur le flanc, un sac de toile contenant des serpettes, des sécateurs et des greffons ; à droite un sac pareil, plein d'étiquettes, de fil de fer et de liens de greffage ; chapeau de feutre décoloré, en éteignoir, prévoyant la pluie ; pantalons mouillés de boue aux genoux ; éclaboussures partout, et sabots éculés, traînants. Il sortait de sa

demeure qu'on appelle le château dans le pays et s'en allait greffer en plaine. A cent pas de chez lui, un mendiant le croise, pas trop mal mis celui-là, et qui, le prenant pour un confrère en détresse, l'arrête et lui dit d'un ton gouailleur et parisien : "Dites, est-ce qu'on donne dans cette baraque ? - On m'a donné, allez-y voir ! répondit ce vigneron.

Or, ce vigneron, qui a eu maintes fois l'occasion de présider des cérémonies réputées solennelles, n'a gardé d'aucune, je vous l'assure, des impressions plus sereines que de cet incident, presque grotesque, mais arrivé en période héroïque de combat".

La dispersion des dossiers relatifs à la vie du Comice de Cadillac n'a pas permis de retrouver le Bulletin rapportant les solennités de la fête automnale de 1886.

Toutefois, concernant celle de 1887, les liasses consultées ont livré le discours de Reinhold Dezeimeris

Cette année là, délaissant Cadillac, le conseil d'administration a choisi Langoiran, deuxième localité du canton, pour servir de cadre aux festivités. Les exposés de notre lettré sont fouillés, ornés de perles linguistiques qui ne peuvent être celles que d'un styliste, harmonieux même sur des sujets graves, structurés magistralement et toujours avec quelques coins lyriques qui sont des enchantements. Une fois encore, nous ne reproduirons pas en entier ce texte raffiné qui débute par un hommage ému au sénateur Issartier récemment décédé, ancien député de la circonscription et président d'honneur du Comice.

"Notre reconnaissance se manifeste aujourd'hui en un respectueux souvenir, et elle se continuera d'une façon durable, puisque la cause que nous ne cesserons pas de soutenir porte désormais, inscrit sur le drapeau, le nom d'Issartier".

Et Reinhold Dezeimeris en arrive au Comice avec cette phrase : *"Laissez-moi rappeler aujourd'hui ce qu'il est devenu, ce qu'il a fait et ce qu'il voudrait que l'on fit."*

Il retrace l'héroïque passé qui aurait pu voir le Comice de Cadillac *"envahir les cantons voisins et devenir même Comice d'arrondissement"*.

"Nous sommes des vigneron et, tenant à l'honneur de n'être que cela, les rives de ce canton de Langoiran à Sainte-Croix-du-Mont nous ont semblé un terrain suffisant pour susciter l'entraînement viticole dont cette contrée a si grand besoin".

Le renom dont jouit le Comice dans le monde viticole a été obtenu *"tout en limitant notre objet, en ne faisant que notre besogne spéciale"*.

Dans les Georgiques, Virgile montre *"combien il est nécessaire d'adapter le labeur agricole aux spécialités du terrain et du climat"*.

Et *"quelles voies va-t-on suivre pour reconstituer le vignoble ?"*

"Produire un vin quelconque, pourvu qu'il arrivât vite et abondamment ? ou "sauvegarder une réputation qui peut au contraire être renouvelée et agrandie.?".."

"Nos vieux vigneron ... sont prêts ... a maintenir le rang de la patrie dans les combats plus désirables de la paix..."

Mais le poids de l'Etat doit intervenir et, une fois encore, Reinhold Dezeimeris suggère la création des *"chambres départementales d'agriculture"* et de la loi, déjà engagée au Parlement, et l'exemption de l'impôt pendant cinq ans pour les parties de vignobles reconstitués.

"Ce n'est pas seulement de se défendre qu'il s'agit maintenant, c'est surtout de renaître et de durer".

La carte de la France viticole publiée par l'administration, sur l'envahissement du phylloxéra, montre à quel point celui-ci est grave et désespérant. Mais une autre carte pourrait montrer l'envahissement de la résurrection à laquelle "*ce peuple patient et laborieux*" a participé de toutes ses forces. Les mesures législatives sont indispensables pour retenir ce renouveau.

Le discours se termine par un hommage chaleureux au professeur A. Millardet, propagateur de la bonne parole pour la culture et le greffage des plans américains.

Aux fêtes suivantes du Comice du canton de Cadillac, au milieu de personnalités au renom régional et parfois national, on trouve Reinhold Dezeimeris jusqu'à ce que ses forces ne permettent plus que sa voix vienne apporter aux vigneronns la chaleur de sa passion pour l'agriculture et l'éternelle jeunesse de sa détermination.

A ces fêtes participait généralement Pierre Laffitte, enfant de Béguey et professeur au Collège de France.

Le 25 septembre 1892, une haute personnalité du pays était présente dans la salle des fêtes de l'hôtel de ville de Cadillac : Anatole France. A l'issue du banquet, celui-ci prononça une allocution trop courte au gré des participants dont voici un bref extrait :

"Je suis heureux de la partager (la bienveillance) avec mes excellents confrères de la presse girondine, dont je suis l'obscur interprète, mais pourquoi aussi ont-ils choisi pour leur orateur un Parisien ? je suis heureux de leur être associé dans la belle allocution (celle de M. Dezeimeris) que vous venez d'entendre. Je suis fier d'y être uni à votre illustre compatriote, Monsieur Pierre Laffitte, qui est entré au Collège de France par une porte faite à sa taille et comme un vainqueur par la brèche ouverte dans des murailles conquises."

Anatole France avait nommé un jour Reinhold Dezeimeris "*le fin et délicat, le plus élégant des philologues*", et Sainte-Beuve avait été ébloui par ses recherches talentueuses sur Montaigne.

Au cours des temps - quelques années - le renom du canton de Cadillac franchit les frontières nationales. On vient de partout, de l'Europe entière, s'empêtrer dans la grasse terre argilo-calcaire des coteaux, et Reinhold Dezeimeris reçoit dans son vignoble des centaines et des centaines de visiteurs parmi lesquels on distingue des ministres, des plénipotentiaires, et même des dames.

Alliant le manuel et l'intellectuel, Reinhold Dezeimeris présente à ses collègues de l'Académie de Bordeaux, le 15 avril 1886, accompagné de commentaires précis, un échantillon de sarments provenant de cépages girondins greffés sur riparia américain.

Dans le courant de l'année 1887, il publie "*De la reconstitution des vignes en Gironde*" édité par l'imprimerie Cadoret.

La même année, le 23 juillet, à l'Académie de Bordeaux, il fait lecture d'une communication : "*D'une cause de dépérissement de la vigne et des moyens d'y remédier*" dans laquelle il démontre l'importance de la taille. L'information qu'il expose est le résultat de ses nombreuses expériences et de ses non moins nombreux essais dans ses vignes. La taille à la serpette détermine un biseau sur le sarment à couper, sans détériorer le corps de celui-ci ; par contre, le sécateur qui coupe perpendiculairement au sarment, écrase celui-ci de sa lame non tranchante et le dommage subi par la plante est important. A l'appui de ses dires, il évoque le

cas d'une treille jamais fumée, jamais travaillée au pied, qui donne beaucoup de raisins ; la treille *"n'a jamais aucune blessure à subir sur sa tige, pas davantage sur ses cordons, car la taille s'y opère sur des coursons émanant horizontalement du cordon, mais ne l'affectant point par ses propres malaises. Le pied, tige et bras, grossit chaque année sans qu'aucun trouble direct vienne embarrasser ce canal à sève grossissant et toujours disposé à produire davantage"*.

Sa conclusion est double :

- évitons les mutilations directes annuelles sur la membrure maîtresse des ceps de nos vignobles,
- se munir de sécateurs bien aiguisés écrasant le moins possible le bois à couper et ne pas tailler trop tôt dans la saison.

Précisons qu'un Loupiacais dont les descendants habitent Loupiac, Victor Jaffard, charpentier, l'avait aidé dans ses recherches sur pied en pratiquant des coupes à la scie égoïne.

On le constate aisément même dans ses interventions à l'Académie ; l'érudit a fait place au paysan, et ce comportement dure jusqu'en 1900, avec une seule exception au début de 1887, dans laquelle réapparaît l'helléniste, une citation d'Hésiode dans le Bulletin du Comice de janvier février :

"Le force de l'exemple"

"Un poète grec, Hésiode qui vivait vers le IX^e siècle avant Jesus Christ - a dit dans un poème sur l'agriculture (travaux et jours vers- 24-21)

"Quand un homme appauvri et découragé de travail voit son semblable s'enrichir à défoncer le sol, à planter sans relâche et à bien administrer sa maison, le voisin ne tarde pas à rivaliser avec un voisin qui court à l'abondance. Voila l'émulation qui est utile à tout le monde."

Cela est vrai aujourd'hui comme cela était vrai il y a trois mille ans.

Observation attentive, bon sens pratique, indomptable activité sont le vrai, le seul outillage qu'on puisse recommander à l'agriculture comme susceptible de produire des miracles."

Ajoutons qu'Hésiode est un de ses auteurs grecs favoris.

* * *

CHAPITRE VIII

LE VITICULTEUR

Tout au long des années de combat contre le phylloxéra et pour la reconstitution du vignoble, Reinhold Dezeimeris se donne entièrement à la nouvelle tâche qu'il s'est imposée : contribuer à sauver la viticulture. Il agit dans ce sens au sein du conseil général de la Gironde et sa présence aux séances de l'Académie de Bordeaux est à peu près nulle en 1888. Toutefois, le 27 avril, il préside la délégation qui reçoit le président de la République, Carnot, venu inaugurer la faculté de médecine et de pharmacie. On le trouve, en fin d'année, à la réunion du 27 novembre au cours de laquelle il présente un rapport élogieux à propos d'un mémoire concourant pour un prix de la fondation de la Grange et intitulé : "*Lou qué hey cé qué pot n'es pas à blayma*" (celui qui fait ce qu'il peut n'est pas à blâmer).

Un décret du 12 juillet l'a nommé officier d'Académie.

Au cours de l'été 1888, le ministre de l'agriculture, Viette, visite les vignobles reconstitués du Midi et de la Gironde "*pour étudier sur place les diverses questions de la reconstitution et les besoins de la viticulture*".

Le 7 août, au matin, le ministre débarque du train à Cérons où l'attendent le préfet de la Gironde, de nombreux élus parmi lesquels Reinhold Dezeimeris et une délégation du Comice de Cadillac avec le président Bonnefoux à sa tête.

Le ministre se rend à Loupiac où il désire examiner les vignobles reconstitués de M. Dezeimeris : "*Vignes greffées de divers âges plantées soit en coteaux argilo-calcaire, soit en plaine et en terrain d'alluvions ... cépages des grands vins blancs ... des vins rouges supérieurs*". Il a admiré la puissance vraiment extraordinaire de la végétation et une production de raisins "*supérieure à la production traditionnelle*". La pratique de la greffe dite de Cadillac, ainsi que l'a constaté M. Viette, améliore la qualité de la récolte. La dégustation permet au ministre d'apprécier la saveur des vins produits selon le nouveau mode de greffage.

Au cours de l'entretien avec son hôte, ce dernier ne manque pas d'exposer à son interlocuteur les besoins généraux de la viticulture.

M. Bonnefoux reçoit M. Viette à déjeuner. Reinhold Dezeimeris prononce une courte allocution :

"Messieurs,

Ce que nous avons bien souvent souhaité et sollicité, la visite d'un ministre de l'agriculture, M. Viette vient de l'accorder à notre région. Nous entendant de loin affirmer la possibilité d'une reconstitution rapide des vignobles français, il a voulu voir ce que nous avons fait ; il l'a vu, et ce n'est pas, ce semble, une témérité de croire que ce qu'il a pu constater a confirmé la véracité de nos affirmations, justifié l'optimisme de nos espérances.

Nous avons confiance dans l'avenir.

Je bois à la renaissance viticole de la France, dans la République, à la santé de M. le président Carnot, ce petit fils de l'organisateur de la Victoire, qui veut être et qui sera l'organisateur de la prospérité de son pays ; je bois à M. Viette, ministre qui, par le soin qu'il prend de connaître par lui même les intérêts de la France agricole, a montré l'ardent désir qui l'anime de rendre à notre patrie la seule force qui soit durable, celle qui vient de la production nationale par le labeur des champs.

Qu'il persévère dans cette voie féconde. Il trouvera ici de braves gens, heureux d'applaudir à ses patriotiques efforts et tout prêts à les seconder.

A la santé de M. Viette, et à son maintien prolongé au ministère de l'agriculture."

Dans ce court exposé, malgré ce qu'il peut avoir de conventionnel dans le commun des mots devant un représentant de l'Etat, on ressent la profonde satisfaction de Reinhold Dezeimeris d'avoir pu montrer, à un ministre de la République, le résultat incontestable et enthousiasmant des efforts d'une équipe pour une œuvre exaltante : la résurrection du vignoble.

Le boulangisme bouleverse l'opinion du pays depuis 1885. Le général Boulanger, chef du parti révisionniste et national, est élu triomphalement le 27 janvier 1891 dans plusieurs départements et notamment à Paris où il obtient 245000 voix. Il hésite à marcher sur l'Elysée. Les républicains se ressaisissent ; le général est inculpé de complot contre l'Etat ; le 19 avril, il s'enfuit en Belgique ; le 17 août il est condamné par défaut à la détention perpétuelle.

Reinhold Dezeimeris n'a laissé aucun texte concernant le boulangisme. Mais il était membre d'une assemblée départementale républicaine et l'on peut être convaincu de ses opinions. D'ailleurs, pour preuve, aux élections cantonales du 28 juillet 1889 il est réélu sous l'étiquette "républicain" par 1696 voix contre 1582 voix à Numa Médeville.

Egalement, il n'y a aucun document écrit de Reinhold Dezeimeris au sujet du scandale de Panama qui se révèle dès 1899 par la mise en liquidation de la société du canal et qui éclate véritablement en révélant la corruption d'un certain nombre de parlementaires.

Dans le Bulletin du Comice de mai-juin 1889 paraît un long texte relatif à la viticulture que Reinhold Dezeimeris a lu à la séance du conseil général de la Gironde le 19 avril. C'est un plaidoyer à l'issue duquel il propose quatre vœux que l'assemblée adopte et transmet au pouvoir en cause :

- 1° création de chambres départementales d'Agriculture ;
- 2° exemption de l'impôt foncier pendant cinq ans applicable aux vignobles reconstitués à l'aide de cépages résistants et de greffages ;
- 3° application des subventions de l'Etat à la reconstitution des vignobles et la modification de la loi de 1879 ;
- 4° rejet du projet de loi sur les syndicats obligatoires de défense par les insecticides.

On voit par là le souci de Reinhold Dezeimeris d'agir collectivement en faveur de la viticulture à peine convalescente de la bataille contre le phylloxéra, face à une administration peu ou mal renseignée par les comités chargés de l'instruire et peu aptes à évaluer la situation des viticulteurs.

Le 3 janvier 1889, Reinhold Dezeimeris communique à l'Académie de Bordeaux un second mémoire relatif au sujet suivant : "*D'une cause de dépérissement de la vigne et des*

moyens d'y porter remède". Les premier mémoire avait été présenté à l'Académie le 23 juillet 1887, et il y aura même une troisième édition.

Une fois encore, ce deuxième mémoire est le résultat de ses expérimentations et de ses observations.

En 1887, il préconisait, au cours de la taille, de couper le sarment au ras de la tige ou du cot en tranchant au milieu du nœud de ce sarment et au dessus du point où l'on aurait fait la taille.

La crainte qu'il avait venait des rejets dont l'élimination occasionnait des blessures multiples.

Or, il a eu, en procédant ainsi, moins de rejets que d'habitude.

En coupant ras, il a observé la chose suivant : Plus les tâches de tissus étaient épaisses plus ces entailles d'ablations s'étendaient en superficie ; il en résultait un désordre dans la circulation de la sève : "*la vigne pleurait*", ce qui n'est pas sans conséquence pour la récolte.

A l'appui de ses affirmations il montre des croquis de ceps taillés dont le comportement confirme ses dires.

Voici sa conclusion :

"La taille proposée ... consiste à ne jamais couper un sarment quelconque ras du rameau duquel il émane ; mais à trancher dans le noeud de ce sarment situé au dessus du point où l'on aurait pratiqué la taille.

Cette taille laisse subsister ces tronçons pendant deux ans de façon à permettre à la vigne de constituer sa canalisation de sève autour de la base du tronçon, avant de trancher celui-ci."

Le résultat est le suivant : augmentation considérable de vigueur et de fructification, accélération de la maturité du bois et des fruits, recouvrement progressif et relativement rapide des blessures anciennes et nouvelles.

Le mémoire a donné lieu à une édition par la maison Féret et Fils ; chaque exemplaire coûtait deux francs.

Trois commentaires de Reinhold Dezeimeris suivent :

Le premier intitulé "*Taille de la vigne. Note*", lu à l'Académie de Bordeaux le jeudi 6 février 1890 ; le deuxième intitulé "*Taille de la vigne, méthode Dezeimeris, conséquences et déductions*" ; le troisième intitulé "*Taille Dezeimeris, conséquences et déductions*". Ces trois commentaires paraissent dans le Bulletin du Comice de juillet 1890. Ils sont complétés par un texte écrit le 24 novembre 1890 et paru chez Féret et Fils : "*La taille Dezeimeris*"

Le premier évoque, ainsi que le dit l'auteur, les "*très nombreuses conférences que j'ai faites sur la taille*" à l'issue desquelles "*il a eu l'occasion de tirer de ses remarques, sous toutes réserves, une conclusion que des amis bienveillants estimaient juste*" et qui ne figurent pas dans le deuxième mémoire "*D'une cause de dépérissement de la vigne et des moyens d'y porter remède*" (l'expression "*très nombreuses conférences*" révèle que notre ami s'est produit dans les communes du canton de Cadillac, et sans doute au delà, où il a vulgarisé auprès des viticulteurs le résultat de ses expériences).

Il explique son raisonnement sur le système racinaire : dans son ascension, la sève arrêtée ou ralentie "*par les étranglements des blessures de taille*", s'accumulent vraisemblablement dans l'appareil racinaire pour "*y constituer une réplétion malade... et suspendre ou entraver le fonctionnement des organes d'absorption*". "*D'autre part, le courant*

descendant de sève élaborée doit être arrêtée à son tour par les mêmes étranglements, les racines ne reçoivent leur nourriture fortifiante et plastique qu'après de notables retards".

Le phylloxéra a ainsi une proie facile sur la plante.

"*L'examen scientifique dira si cette déduction est exacte*". Le titre du deuxième commentaire est tout à fait révélateur : "*Conséquences et déductions*". Voici celles-ci brièvement résumées :

- emploi d'un enduit liquide passé rapidement au pinceau sur toutes les coupes pour supprimer la coulure ;
- ne pas couper les branches des plants enracinés, appelées bardons, au ras du pied ;
- conserver le tronçon du porte greffe pendant deux ans dans la greffe de Cadillac (greffe en biais, sans couper la tête du porte greffe) ;
- ébourgeonner le tronçon.

Le troisième commentaire fait état d'une nouvelle expérience - en 1887 - consistant à imposer un provin à des ceps de bouschet (cépage français). Lors de la suppression de ces rangs de bouschet, en 1890, "*l'arrachage a montré ces provins garnis d'une énorme masse de racines. Le phylloxéra y était installé en foule*", mais "*l'ensemble du système racinaire présentait un aspect de constitution robuste, un état de fonctionnement puissant*".

Reinhold Dezeimeris explique cet aspect inattendu par le fait "*qu'aucune blessure de taille n'avait été infligée aux provins depuis leur mise en terre et qu'ils étaient encore alimentés par la souche*". Le courant de la sève n'avait pas été gêné et ralenti.

Le texte du 24 novembre 1890 est la copie d'une lettre adressée au rédacteur d'un journal régional dont le titre n'est pas précisé. Bien que Reinhold Dezeimeris ait reçu des centaines et des centaines de lettres "*demandant des détails d'exécution pratique*" et bien que sa brochure, dans sa troisième édition, expose par le menu la théorie de sa méthode avec croquis à l'appui, il s'adresse de lui-même au rédacteur du quotidien et lui précise ce qu'est la taille en question. La lettre s'étend sur sept pages, précise, claire, complète. Les imprimeurs Féret et Fils la publient.

Un événement bibliographique d'une extrême importance se produit à Bordeaux au début de 1889 : la publication des Inédits de Montesquieu.

C'est au château de La Brède, à l'occasion de la célébration du deuxième centenaire de la naissance du grand écrivain bordelais, le 18 janvier, que la famille de ce dernier décide cette publication et en confie la charge à la "*Société des bibliophiles de Guyenne*" ; le baron de Montesquieu est lui-même membre de celle-ci et, sans doute, son influence est-elle prépondérante auprès de ses frères pour choisir l'éditeur de si précieux manuscrits.

La société charge de l'exécution une commission présidée par le baron Charles de Montesquieu assisté des personnalités suivantes : MM. Henri Barckhausen, Reinhold Dezeimeris, Raymond Céleste.

Ainsi ces écrits, qui ont pu être sauvés à l'époque de la Révolution par la présence d'esprit du petit fils Charles-Louis de Secondat, sont mis progressivement à la disposition du public cultivé bordelais à partir de 1891 et complètent heureusement, grâce à la "*Société des bibliophiles de Guyenne*", l'oeuvre de ce prince des Lettres.

Le président Albert Bonnefoux, malade, ne participe pas à la fête du Comice de Cadillac le 27 septembre 1890. Reinhold Dezeimeris est présent et son discours, ciselé, reprend avec délicatesse un peu de l'historique de la société viticole et, avec fierté, les résultats tangibles de la lutte entreprise. Il exalte la détermination des hommes de bonne foi et dit sa profonde conviction en "*l'union de tous dans la défense, dans la protection des intérêts agricoles, les plus précieux intérêts de la patrie*".

Albert Bonnefoux décède le 12 décembre 1890 à Cadillac. Ses obsèques, en présence des personnalités du département et d'une foule considérable, ont lieu le 16 décembre.

Nous reproduisons le discours de Reinhold Dezeimeris.

"Je viens, au nom de ce canton, apporter un affectueux adieu et rendre un respectueux hommage à Albert Bonnefoux. Les sentiments que j'éprouve en voyant s'écrouler une amitié de quarante ans pourraient me couper la parole ; mais celui qui nous quitte aujourd'hui a donné les plus admirables exemples de volonté, et je tâcherai de surmonter ma peine, de ne pas faiblir en parlant de lui.

Il y a peu de jours, alors que le mal lui interdisait tout déplacement, une question grave pour Cadillac s'agitait à Paris et menaçait de se résoudre d'une façon malheureuse. Sur ma demande, un fonctionnaire distingué vint chez M. Bonnefoux, que je ne voulais pas laisser en dehors d'affaires de si grande importance, et je plaidai la bonne cause, pensant parler en notre nom commun. Lorsque j'eus terminé, il reprit la question par des côtés plus particulièrement municipaux, avec la précision, la tranquillité d'un homme dégagé de toute anxiété ; et lorsqu'il eut tout dit, au moment où nous allions le quitter, il ajouta : "maintenant, je vais mourir !"

Il disait vrai, hélas ! mais, même dans cet acte de stoïcisme intime, il venait de rendre un dernier service à Cadillac et au canton : notre député et notre préfet, émus par cette grandeur du mourant, ont en songeant à lui, reproduit cette éloquence suprême et reconquis peut-être une bonne part de ce qu'on voulait nous ravir tout à fait. A notre ami surtout on devra le succès, si tant est qu'il devienne définitif.

Cette fin, c'est l'image même de la vie de Bonnefoux. Il fut l'homme du dévouement jusqu'au dernier instant ; et s'il sut l'être par la fermeté, quand la fermeté était nécessaire, il le fut surtout par les qualités essentielles des hommes publics : le patriotisme, la modération et la bonté.

Sa délicatesse généreuse a donné à cette ville un renom exceptionnel de cordialité hospitalière, comme son tact contribua dès l'origine à faire prospérer des assemblées telles que ce Comice dont l'éclat au dehors a eu pour point de départ les précieuses qualités de son président.

Ennemi de l'impatience et de la brusquerie, Bonnefoux était de ceux qui veulent que la République se rende inébranlable par les services rendus par elle, et il s'appliquait à en faire germer une moisson féconde.

Dévoué serviteur de la France, ton souvenir nous restera, pour nous rendre meilleurs et nous montrer la voie de la sagesse...

Mais que parlé-je de souvenir ? je suis de ceux qui croient que tout ne finit pas au cercueil, et j'entrevois déjà l'influence de cette âme droite et tendre planant, pour les sauvegarder, sur les destinées de ses chers enfants, sur les destinées de ce pays qu'elle a tant aimé et si bien servi.

Adieu, affectueux ami ; adieu, inappréciable collaborateur ! la perte que nous faisons en toi ne nous laisse ressentir aujourd'hui que la plus sombre tristesse ; mais tes précieuses qualités vont apparaître désormais de plus haut, comme des modèles à imiter, et, en ceux là mêmes qui te suivront, tu continueras encore à bien mériter de notre patrie bien-aimée.

Honneur à toi ! "

Un des derniers textes de Reinhold Dezeimeris sur l'agriculture est un discours prononcé devant le conseil général de la Gironde, le 17 avril 1891, sans doute l'ultime, sur le thème : "*Le régime de l'agriculture française*".

Ce discours est diffusé dans le monde viticole sous la forme d'un opuscule de six pages. Sur l'original déposé à la bibliothèque de Bordeaux, figurent ces mots écrits de la main de l'auteur : "*à mon ami Paul Bonnefon Souvenir affectueux R.D.*".

A l'époque, le produit annuel de l'agriculture dépasse treize milliards. C'est la source la plus considérable de la richesse française, et le pays est arrivé à conquérir son indépendance à "*l'endroit des rapports avec l'étranger*".

Reinhold Dezeimeris demande d'accorder une sollicitude particulière envers la viticulture qui vient d'être fortement éprouvée, alors qu'il lui semble que cette requête ne soit pas prise en compte. L'agriculture est considérée comme un prohibitionniste, un affameur du peuple.

Et l'orateur s'enflamme : mais d'où viennent le blé, la viande, le lait, le vin ? Et l'on "*compte sur les produits de l'étranger pour assurer à bon marché la vie de la nation*", alors que, si la production française fléchit, ce bon marché augmente ! mais on sacrifie l'agriculture si le paysan vend à vil prix et retrouve ses produits pour le consommateur à des prix outranciers (constatons en passant que ces problèmes sont les mêmes de nos jours).

Quant à la prospérité du commerce , cette prospérité se fait au détriment de l'agriculture ; l'un tue l'autre, "*tandis que ce qui est désirable, c'est que chacun vive par l'autre*".

Après le décès d'Albert Bonnefoux, Reinhold Dezeimeris accepte de présider le Comice. Cette nouvelle fonction, à laquelle il a consenti pour continuer l'oeuvre de son ami défunt, lui permet de résider plus souvent dans son domaine. D'ailleurs, depuis 1884, il assiste de moins en moins aux séances de l'Académie alors qu'il ne manque aucune session du conseil général. En 1892, il est absent à toutes les réunions de la société savante, même à celle du 24 novembre, publique et solennelle, à l'occasion du troisième centenaire de la mort de Montaigne. Il demeure président du Comice jusqu'en 1893 ; cette année là Cazeaux-Cazalet est nommé à cette fonction.

La fête du Comice du 25 septembre revêt un éclat jamais atteint ; à ces réjouissances participent Anatole France et Pierre Laffitte. Nous avons déjà évoqué cette journée.

Dans le courant de l'année 1894, l'Académie de Bordeaux est secouée par un conflit intérieur.

A l'issue de l'admission de l'abbé Pailhès le 10 mai, MM. Paul Dupuy, de Megret, Marionneau, Azam, Rayet, Minier, et Reinhold Dezeimeris démissionnent. Les lettres sont lues à la séance du 24 mai.

Le 7 juin MM. de Treverret, président, Froment, membre du conseil d'administration rendent compte de leur démarche auprès des démissionnaires : ces derniers persistent. Le 21 juin, l'abbé Pailhès offre sa démission ; cinq voix l'acceptent, cinq voix la repoussent, dont celle du président. L'affaire est renvoyée à la session suivante, le 28 juin ; la démission de l'abbé est alors acceptée, mais le président de Treverret et le vice-président Rayet n'ont pas participé au vote ; ces deux personnalités démissionnent suivies par MM. Le Vicomte de Pelleport, Anatole Loquin, Lespiaut, Samazeuilh, Céleste, Gayon, Pitres, Julian et Millardet.

Les remous agitent l'assemblée jusqu'au début de 1895. La situation s'éclaircit et l'abbé Pailhès est considéré comme démissionnaire.

Reinhold Dezeimeris est nommé président du conseil général de la Gironde le 20 août 1894 ; il n'était pas candidat mais, spontanément, ses collègues le portent à la direction de l'assemblée départementale ; il renonce à cet honneur et demande un nouveau vote ; l'amicale pression de ses amis le conduit à accepter.

Voici son discours de réception tel qu'il figure dans les actes du conseil général de la Gironde, session d'août.

"Messieurs et chers Collègues,

Je ne m'attendais pas à occuper aujourd'hui ce fauteuil ; et j'ai fait mon possible pour qu'un autre y fut appelé. La charge m'épouvantait, elle le fait encore, à cause de son importance et à cause de ma faiblesse.

Pour que votre amitié ait voulu fermer les yeux sur cette dernière et sur un désir de repos que je n'ai pas caché, il faut qu'une raison sérieuse vous ait guidés. Je crois l'apercevoir dans des considérations spéciales, absolument étrangères aux personnes mais se rapportant à des principes qui sont ceux de la majorité d'entre vous.

Il vous a paru, sans doute, que de grands événements et un très grand malheur donnaient à notre nation de clairs avertissements, et que ses destinées ne devant jamais être subordonnées des improvisations aventureuses, il fallait, dans ses assemblées, viser moins l'élan impatient que les habitudes de réserve et de modération.

Si vous avez cru reconnaître celles-ci chez un homme accoutumé à observer et à suivre les lentes évolutions de la nature, vous ne vous êtes pas trompés.

Un des dangereux défauts de notre temps me paraît être l'impatience. On semble croire que les actes de la vie d'un peuple peuvent être accélérés comme ceux de la vie d'un individu, et l'on voudrait marquer chaque jour par une décision nouvelle. Mais les jours d'une grande nation n'étant pas comptés, ses actions ne doivent avoir rien de précipité et d'éphémère ; elles doivent être dictées par le sentiment réfléchi de son génie intime, de sa grandeur dans le passé, à laquelle il faut, avec la maturité nécessaire ajouter progressivement ce qui peut assurer une grandeur future plus développée encore et, quand il s'agit de la France, une grandeur toujours plus humaine.

Un homme d'une valeur morale et d'une valeur intellectuelle dignes de notre pays a personnifié, de nos jours, cette âme généreuse, dévouée, douce et vaillante de notre patrie, et, lorsqu'il est tombé, victime de sa confiance, toutes les nations se sont inclinées avec respect et ont partagé le deuil cruel de la France.

Témoignage solennel et éloquent ! c'est au prix de la sagesse, reconnue de toutes parts, de celui qui était à la tête du gouvernement de la République que notre cher pays a reconquis un place incomparable dans le monde. Cette sagesse sera, elle est déjà continuée par l'éminent de M. Carnot. Mais jamais - et sous un régime démocratique moins encore que sous une monarchie - la valeur d'un seul ou de quelques uns n'a suffi à constituer la grandeur de l'Etat. Il faut qu'à tous les degrés, et dans toutes nos assemblées, le même sentiment de prudence, la même volonté d'ordre, la même sollicitude désintéressée créent l'unité féconde de la force nationale.

Vos travaux, Messieurs et bien chers collègues, vos travaux sont de ceux qui peuvent le plus directement contribuer à cette élévation constante de la prospérité morale et de la prospérité matérielle du pays ; et, sans prétention de les diriger, réussir, dans la mesure de mes forces à en assurer l'accomplissement sincère sera

mon effort, effort attentif et impartial qui ne pourra cependant devenir efficace qu'avec le concours de la bienveillance de chacun de vous, sur laquelle je me permets de compter et de dont je vous remercie d'avance."

L'année 1894 est celle qui voit le début de l'affaire Dreyfus et l'assassinat du président Carnot le 20 juin.

Le discours de réception de Reinhold Dezeimeris évoque discrètement ces deux imprévus de notre histoire dans les mots : "*de grands événements*" et "*un très grand malheur*" mais, dans la suite de son allocution il revient plus complètement sur la disparition du président de la République.

Dans les actes du conseil général de la Gironde, on ne trouve pas de comptes rendus faisant état de discussions sur l'Affaire, mise à part l'allusion réservée du président et une proposition, au cours de la séance du 22 août 1898 du conseiller général Camelle "*demandant au conseil général de donner à Monsieur le préfet mission d'adresser des félicitations au général Cavaignac au sujet des mesures qu'il vient de prendre en ce qui concerne le colonel Henry*". Mais l'assemblée ne peut donner suite à la proposition, le règlement ne le permet pas.

Aux élections cantonales du 28 juillet 1895, Reinhold Dezeimeris est réélu sans concurrent par 1792 voix sur 1920 votants.

Pendant encore quatre ans il se consacre à ses fonctions de président du conseil général de la Gironde et à la défense de la viticulture. Son implication est telle qu'aucune brochure savante de sa main n'est éditée pendant ces années.

Un décret du 10 juin 1896 l'élève à la dignité d'officier de la Légion d'Honneur.

Cette même année, aux élections municipales de Loupiac, il est battu par le docteur Adrien Cazaux. Il ne sera plus jamais candidat.

En 1898, il est nommé Officier de l'Instruction Publique.

Et surviennent, l'année suivante, les manœuvres perfides au conseil général de la Gironde à l'issue desquelles il démissionne de sa charge de président. Les péripéties dramatiques de cette renonciation font l'objet du chapitre IX.

* * *

CHAPITRE IX

LA DEMISSION DE PRESIDENT DU CONSEIL GENERAL

Les pages qui suivent sont entièrement consacrées aux deux derniers jours de la présidence de Reinhold Dezeimeris au conseil général au cours desquels va se mettre en place une manœuvre déloyale qui aboutira à la démission du président.

Nous rappelons les faits suivants :

- la première élection de Reinhold Dezeimeris au conseil général de la Gironde a lieu en octobre 1877 dans le canton de Cadillac ; il est réélu sans interruption jusqu'en 1899 ;
- en 1894 il est porté à la présidence du conseil et assure ces fonctions jusqu'à sa démission en 1899 ;
- entre 1877 et 1899, il assure différentes charges :
 - membre de la commission administrative de 1878 à 1879,
 - membre de la commission des finances de 1881 à 1882,
 - membre de la commission des routes de 1879 à 1881,
 - vice-président de la commission des routes de 1883 à 1886,
 - secrétaire de la commission des routes de 1887 à 1899.

Au cours des cinq années de sa présidence, il est réélu à ce poste suprême. Les conseillers, dans leur presque totalité, ont une estime particulièrement grande pour l'érudit qui dirige les débats avec une distinction et une patience remarquables. Jamais Reinhold Dezeimeris ne se départit de son calme et de son tact ; et pourtant, les débats sont parfois houleux. La fermeté tranquille dont il fait preuve évite ainsi des incidents. Les élus qui constituent l'assemblée départementale constituent une micro-société à majorité paysanne dans laquelle se retrouvent beaucoup des types qui constituent une grande communauté ; comme dans cette dernière, des frictions se produisent entre les conseillers de sensibilité différente, surtout à cette époque où la troisième République est à peine majeure.

Reinhold Dezeimeris canalise les excès avec un tact souriant mais avec une autorité apaisante.

Et l'on se demande quelle est la raison qui détermine quelques conseillers à mettre en place un piège sournois destiné à faire tomber leur président. On ne voit que la jalousie déterminée par le dépit. Cadillac, chef lieu de canton dont le conseiller général est président de la chambre départementale, possède déjà une école primaire supérieure d'agriculture. La perspective de la mise en place d'une école nationale de viticulture et d'œnologie dans la bastide, et qui plus est dans le prestigieux château du duc d'Epéron, doit exciter bien des envies. Dans l'esprit de certains de ses collègues, le président favorise manifestement trop son canton. C'est intolérable ! La dessus vient peut-être se greffer un motif politique.

Le prétexte est donc le projet de création de cette école nationale de viticulture et d'œnologie dans le château de Cadillac, précédemment évoqué.

Ce projet a fait l'objet d'un vœu présenté le 5 septembre 1893 au conseil général de la Gironde par MM. Surchamp, Poitou, Fabre, Delboy, Boiteau, Lanoire, Thounens et Domez pour une telle école dans le département. Remarquons que Reinhold Dezeimeris ne figure pas dans la liste des signataires.

Le vœu est transmis par le préfet à l'administration supérieure.

La réponse du ministère est datée du 21 novembre 1893 et ne sera lue à l'assemblée départementale qu'à la session d'avril 1894, la session d'automne étant close. Voici la texte de la lettre :

Monsieur le Préfet,

"Vous m'avez transmis un vœu du conseil général de la Gironde tendant à la création d'une école nationale de viticulture dans ce département.

J'ai l'honneur de vous faire connaître que je suis disposé à étudier les moyens à donner satisfaction à ce vœu. Mais comme sa réalisation nécessitera des dépenses importantes dont l'Etat ne pourra prendre en charge qu'une partie, je vous prie de me faire connaître, avant toutes choses, quelle sera la coopération du département, tant aux frais d'acquisition du domaine qu'aux dépenses de constructions, d'ameublement et d'aménagement des locaux projetée.

Recevez etc.

le ministre de l'Agriculture

Signé : VIGER.

La commission d'agriculture du conseil général demande au préfet de recueillir tous les renseignements sur l'importance de la participation du département. Ce qui est fait et transmis au ministre.

Le ministre répond le 16 avril 1895.

Mais entre temps s'est produite une fâcheuse méprise dont l'importance ne se fera sentir que quatre ans plus tard. Qui commet cette erreur ? les services de la préfecture ? les services du ministère ? La réponse du ministre était libellée de telle sorte qu'il s'agissait d'une école nationale d'agriculture ; elle prévoyait pour le département une dépense de 500000 à 600000 francs pour l'achat d'une ferme et, pour l'Etat, une dépense annuelle de 200000 francs pour le fonctionnement.

L'importance de la somme dépassait les possibilités financières du département ; le projet fut ajourné le 25 avril 1895.

Une erreur de mot, "agriculture" à la place de "viticulture" avait ruiné la réalisation du vœu. Première conséquence de la bévue.

Or, le château de Cadillac, qui avait servi de prison pour femmes, puis de pénitencier pour jeunes-filles, venait d'être évacué. C'était une possession de l'Etat. Cette situation nouvelle n'avait pas échappé à Reinhold Dezeimeris : le château pourrait bien servir pour une école nationale de viticulture et d'œnologie après des aménagements intérieurs, en évitant la dépense d'achat d'un immeuble ou la construction de celui-ci.

Fin septembre 1895, Reinhold Dezeimeris fait communication, aux commissions réunies du conseil général, de cette contexture. Il reçoit un encouragement pour une étude approfondie.

Devant les mêmes commissions, en août 1896, il fait une nouvelle information après avoir obtenu l'avis d'inspecteurs généraux de l'agriculture. Doit-il continuer ? la réponse est

affirmative. Il s'implique alors complètement dans l'étude du projet et, début 1898, un inspecteur de l'enseignement agricole est sur le point d'être désigné par le ministre de l'agriculture.

Or, à la session d'avril 1898 du conseil général, plusieurs conseillers émettent le vœu d'un renouvellement du projet pour une école nationale d'agriculture. Deuxième conséquence de la bévue initiale.

Reinhold Dezeimeris s'interdit alors toute communication de son mandat officieux.

A la dernière session d'avril 1898, le conseil général le délègue officiellement pour l'étude de la création, à Cadillac, d'une école nationale de viticulture et d'œnologie, tandis que la commission départementale est chargée d'étudier, avec le préfet, l'autre hypothèse, celle d'une école nationale d'agriculture sur un point indéterminé de la Gironde. Personne n'avait en mémoire que ce dernier projet avait été abandonné trois ans auparavant, le 28 avril 1895, à cause de l'importance trop élevée des dépenses à supporter par le département, 500000 à 600000 francs.

La mission de Reinhold Dezeimeris est donc certifiée depuis le 25 avril 1898 et il apporte le dossier des études préparatoires qu'il a faites.

Tous les éléments d'un mauvais coup sont là. Ce sont des mots dans leur insignifiance individuelle. On ne les discerne pas encore, et encore moins Reinhold Dezeimeris dans son honnêteté foncière. Des esprits indéliçats vont les utiliser pour une sombre manœuvre.

Pour recevoir l'Inspecteur général que le ministère de l'Agriculture désignera, il faut lui présenter un programme, des plans, des croquis, des devis...

Servi par ses vastes facultés de travail, Reinhold Dezeimeris se met à l'œuvre. Les écoles d'agriculture de Montpellier et de Grignon, l'Institut agronomique lui fournissent des analogies essentielles. De hauts fonctionnaires le renseignent sur des points particuliers. En quelques mois, il établit un schéma.

L'établissement aurait un caractère d'enseignement spécial de première classe ; ce serait une école d'application comptant cinquante à soixante élèves par promotion, en internat et externat, deux promotions d'abord, puis trois, avec un maximum de cent vingt élèves ; le département supporterait les frais d'installation, l'Etat ceux de fonctionnement ; le domaine rural pour l'enseignement pratique serait acheté par le département.

Les études comprendraient quatorze cours, huit concernant la viticulture, six concernant l'instruction générale ; six professeurs et huit répétiteurs assureraient l'enseignement.

La dépense à la charge de l'Etat s'élèverait entre 90000 et 100000 francs par an.

La dépense à la charge du département concernant l'aménagement du château, l'achat du domaine et l'agencement de celui-ci atteindraient la somme de 312000 francs.

Ces sommes ont été évaluées par l'architecte du département M. Valleton , auquel Reinhold Dezeimeris a fait appel.

Quand M. Trouard-Riolle, inspecteur général de l'enseignement agricole, se présente à Cadillac, il prend connaissance du dossier et visite les lieux. Son compte rendu est extrêmement favorable. En voici la conclusion :

"Cette école deviendrait très vite l'école de tous ceux qui se consacrent à l'administration des grands vignobles et des grands chais. Elle pourrait devenir une école d'application et rendrait certainement de grands services."

Au rapport de Reinhold Dezeimeris, dont on vient de connaître l'essentiel, sont annexées les pièces suivantes :

- les appréciations de l'inspecteur général de l'enseignement agricole ;
- une lettre datée du 4 juin 1868 du ministre des Beaux-Arts au ministre de l'Intérieur relative à la conservation du château ;
- un extrait des délibérations de la chambre de Commerce de Bordeaux, séance du 6 septembre 1898, émettant le voeu que l'école nationale de viticulture et d'oenologie prévue à Cadillac soit réalisée le plus rapidement possible ;
- le détail des devis ;
- les plans des aménagements du château (sous-sol, rez-de-chaussée, premier étage, deuxième étage) et du domaine.

Le devis concernant les aménagements du domaine s'élève à 52076 francs. Le devis concernant le mobilier du château et celui du domaine s'élève à 50400 francs (40000 + 10400). Avec le prix d'achat du domaine - 100000 francs - la dépense totale pour le département s'élèverait à : $109880 + 52076 + 50400 + 100000 = 312356$ francs.

Ce rapport est soumis en premier lieu aux commissions réunies en septembre 1898 qui décident que son auteur le porterait lui-même devant le conseil général.

Reinhold Dezeimeris tombe malade le dernier jour de la session d'automne et ne peut venir en séance présenter lui-même son dossier. Le conseil général décide alors de faire imprimer celui-ci et de le distribuer à chacun des conseiller généraux. Le texte vient en séance le 18 avril 1899 ; il est décidé que son examen aura lieu le lendemain 19 avril. Le 19 avril, le débat est ouvert à 15 heures sous la présidence de M. Goujon, Reinhold Dezeimeris étant rapporteur.

Celui-ci indique en premier lieu que des faits nouveaux sont apparus depuis septembre 1898 :

- sa lettre du 14 mars 1899 au ministre de l'Agriculture dans laquelle il expose les avantages d'une Ecole nationale de viticulture et d'oenologie à Cadillac ;
- la réponse du ministre Viger, d'avril 1899, favorable au projet mais précisant que le vote des crédits appartient au Parlement ;
- le voeu de la station philomatique de Bordeaux, du 27 mars 1899, en faveur de la création de l'école de Cadillac ;
- le voeu de la faculté des sciences de Bordeaux allant dans le même sens que précédemment.

Reinhold Dezeimeris expose des arguments complémentaires en faveur de sa thèse et donne lecture de la décision des commissions réunies favorables à un emprunt de 312000 francs.

M. Durat, conseiller général du canton de Créon, domicilié à Quinsac, intervient en évoquant la propriété à acheter dont le rapporteur n'a pas parlé.

Reinhold Dezeimeris répond qu'il n'a pas d'autres renseignements à donner ; les informations concernant le domaine figurent dans le rapport, pages 17 et 18, avec les plans en annexe.

M. de Luetkens, conseiller général du canton de Saint Laurent domicilié à Saint-Laurent, veut bien accepter le principe de la création de l'école et il loue le dévouement du rapporteur dans sa mission. Il rappelle que l'assemblée a décidé le 25 avril 1898, "*parallèlement aux démarches de notre dévoué président*", que M. le préfet devait se charger d'examiner les propositions de création d'une école nationale d'agriculture, dans le département. L'amendement dans ce sens était signé de MM. Bertin, conseiller général du 2^e canton de Bordeaux, domicilié

à Bordeaux, Coustou, conseiller général du canton de Pujols, domicilié à Gensac, Couturier, conseiller général au 4^e canton de Bordeaux, domicilié à Bordeaux.

Il y a donc deux projets d'école nationale : une de viticulture à Cadillac, une d'agriculture dans le département.

On ne distingue pas encore l'amorce d'une manœuvre contre le projet de Reinhold Dezeimeris et il est possible que les conseillers généraux hostiles à celui-ci n'aient pas, à ce moment précis, la vision d'une quelconque machination.

M. de Luetkens reproche au préfet de n'avoir à peu près rien fait pour l'école départementale ; il signale qu'aucune recherche n'a en effet été entreprise dans le département pour "*acheter un domaine approprié en dehors de celui de Cadillac*". Il s'étend sur les inconvénients que présente la proposition de Reinhold Dezeimeris et signale d'autres domaines à vendre, moins chers que le domaine envisagé ; il demande le renvoi de l'examen au mois d'août.

Une nouvelle fois, le rapporteur justifie le choix de Cadillac, les économies réalisables par rapport à une école neuve - 300000 francs au moins - et rappelle l'appréciation de l'inspecteur général de l'enseignement agricole.

Après l'intervention de M. Alibert, conseiller général du canton de Lesparre, domicilié à Queyrac, qui met l'accent sur la fragilité d'un ministre de l'Agriculture bienveillant qu'un nouveau peut remplacer, moins favorable, voire hostile, M. Lahens, conseiller général du canton de Saint-Vivien, domicilié à Saint-Laurent, prend la parole pour dire qu'il est en faveur de Cadillac, mais qu'il s'inquiète des sommes à engager.

M. Durat se dit en faveur, dans la Gironde, de la création d'une école de viticulture et parle d'un amendement qu'il va déposer. Il s'inquiète de l'importance des dépenses - 312000 francs dont 109000 francs pour réparations du château - et reproche l'absence de recherches pour un autre lieu que Cadillac. Il confirme sa position "*de créer une école nationale de viticulture dans la Gironde*", sans grever le budget départemental.

Nous avons bien lu : M. Durat a parlé, par deux fois, du projet de créer une école de viticulture dans la Gironde et évoqué un autre lieu que Cadillac.

M. Tardy, conseiller général du canton de Blaye, domicilié à Blaye, se mêle au débat et s'inquiète de l'importance des sommes qui entrent en jeu, les 200000 francs de fonctionnement supportés par l'Etat et, particulièrement, les 17000 francs nécessaires pour gager l'emprunt de 312000 francs, et ne voit que le mois d'août prochain pour statuer en connaissance de cause ; à ce moment là, on saura réellement si les "*économies réalisées sur tous les chapitres du budget*" ont permis de trouver les 17000 francs.

Reinhold Dezeimeris répond d'abord à M. Durat :

- si l'école cessait d'exister, le domaine resterait propriété du département ;
- la somme de 109000 francs ne concerne pas les réparations à faire au château mais son aménagement intérieur ; le château est un monument historique classé dont l'entretien incombe au ministère des Beaux-Arts.

Il répond ensuite à M. Tardy : la somme de 200000 francs de fonctionnement à la charge de l'Etat était d'abord fixée à 100000 francs ; c'est le ministre qui l'a doublée, ce qui lui a paru correspondre à ce qu'il était normal, aux yeux de celui-ci, de faire en Gironde.

M. Durat coupe le rapporteur et prétend que la somme de 109000 francs pour les aménagements intérieurs du château ne sera pas suffisante et se demande si le ministre des Beaux-Arts de demain tiendra les promesses du ministre d'aujourd'hui. Il soutient ensuite que les 200000 francs de fonctionnement supportés par l'Etat seront pris sur le département sinon les communes.

M. Eymond, conseiller général du canton de Carbon-Blanc, domicilié à Saint-Loubès, membre des commissions réunies, après avoir dit l'utilité d'une école nationale de viticulture et d'oenologie en Gironde, traite de la question financière : nécessité de l'emprunt de 312000 francs, ce qui implique une annuité, intérêts et amortissement, de 17000 francs ; cette somme pourrait être trouvée au chapitre XII du budget, titre "encouragements à l'agriculture" ; or dans le chapitre XII figurent les rubriques munies de crédits : champs de démonstration, chambres consultatives d'agriculture, service de dépense contre le phylloxéra, entretien des pépinières, encouragement à la reconstruction du vignoble à l'aide de plants américains, subventions au comité départemental de l'exposition de 1900 ; la récapitulation de ces crédits donne une somme de 19 750 francs, à laquelle on peut ajouter ceux des titres "entretien des élèves dans les écoles nationales d'agriculture, enseignement agricole cantonal, frais de tournée du professeur départemental". Le total ferait 26250 francs.

M Lahens, conseiller général du canton de Saint-Vivien, domicilié à Saint-Laurent, intervient à ce moment, dit la nécessité de ne pas imposer de nouveaux sacrifices et propose une résolution ou amendement ainsi conçue :

"Le conseil général de la Gironde vote le principe d'une école nationale de viticulture dans le département, mais à la condition expresse que l'emprunt qui devra être fait pour l'établissement de cette école soit gagé sur les seules ressources ordinaires du budget et sans qu'il soit besoin de recourir au vote de ressources extraordinaires".

Signé : Lahens, Durat, Boutaricq

Le mauvais coup est en place.

On a surtout parlé, dans cette journée du 19 avril 1899, des sommes à engager et principalement des 17000 francs servant à gager l'emprunt de 312000 francs ; on a discuté longuement sur les chapitres qui suivront l'amputation des économies à réaliser. Tous les conseillers généraux ont la tête pleine de chiffres, leur président en exercice comme les autres. Et c'est à ce moment là qu'arrive la proposition de la résolution précédente.

La décision des commissions réunies prévoyait le projet d'une école nationale de viticulture et d'oenologie à Cadillac et déléguait officiellement Reinhold Dezeimeris pour effectuer l'étude.

Mais celui-ci ne voit pas - le plus intelligent des hommes peut avoir une cécité temporaire - que la résolution porte le mot "*département*". Obnubilé par les chiffres dont sa tête est pleine, il voit seulement que la proposition n'est pas différente de la décision prise par les commissions réunies - mais à un mot près - la plupart des conseillers généraux sont dans son cas, et c'est pour cela qu'il demande le retrait de l'amendement. Il relit les conclusions de son rapport.

M. Tardy revient sur l'amendement qui lui semble plus avantageux que les conclusions du rapport puisque M. Lahens demande le prélèvement de 17000 francs, non pas sur un seul chapitre, mais sur l'ensemble du budget.

Une fois de plus, ces 17000 francs, décidément bien utiles pour les adversaires masqués de Cadillac, sont rappelés pour contribuer à l'épaisseur du brouillard qui dissimule la machination.

La perfidie apparaît alors en pleine lumière quand on sait l'aboutissement.

Reinhold Dezeimeris maintient ses conclusions.

M. Durat demande formellement que l'amendement soit mis aux voix et ajoute hypocritement : *je ne vois pas pourquoi M. Dezeimeris n'accepte pas notre amendement puisque c'est la même chose.*

Ce dernier accepte.

Après lecture de l'amendement Lahens, Durat, Boutaricq, et du rapport, l'amendement est adopté.

Personne parmi les conseillers généraux, ne s'est aperçu de la fourberie. Chacun a voté de bonne foi, sauf les comploteurs.

Et l'on peut se demander si, plus tard, dans le silence de son appartement de la rue Vital-Carles, Reinhold Dezeimeris n'a pas découvert l'outrage fait à sa personne. C'est une supposition qu'éclaira peut-être le débat du lendemain, à la session de 15 heures présidée par M. Goujon.

La séance du 20 avril 1899 est ouverte à 15 heures 30. L'ordre du jour prévoit en premier lieu la suite du débat sur l'école nationale d'agriculture et d'oenologie.

M. Mothes, conseiller général du canton de Grignols, domicilié à Bazas, revient sur le procès-verbal de la veille, dont la lecture vient d'être faite, qui n'indique pas, dans l'amendement voté ce jour-là, le nom de la ville de Cadillac comme devant être le siège de la future école ; il pense "*qu'il est de toute nécessité de ne pas indiquer, ainsi qu'on l'a fait dans le procès-verbal, que l'école devra être fondée à Cadillac*".

Reinhold Dezeimeris sait vraiment à ce moment là de quelle duplicité il a été victime. Il adopte une position d'attente.

Après des considérations financières qui étayent son point de vue, M. Mothes insiste sur la nécessité d'organiser un concours dans le département entre toutes les villes qui seraient désireuses de posséder une école nationale.

Le président de séance fait remarquer que le débat d'hier a surtout porté sur les ressources nécessaires "*à faire face au paiement annuel de 17000 francs qui n'étaient autre chose que l'amortissement de l'emprunt prévu pour l'appropriation et la mise en état du château de Cadillac en vue de l'installation de l'école, que ces 17000 francs fussent pris sur les ressources ordinaires alors que les commissions réunies proposaient de les prendre sur le chapitre XII. J'ai formellement, je le déclare, et cela a été tout à fait l'expression de ma pensée, fait cette remarque que la seule différence qui existât portait exclusivement sur ce point*".

Le président de séance, en manifestant ainsi sa bonne foi, a-t-il flairé le piège ?

M. Durat se lève, lit l'amendement voté la veille et dit : *Eh ! bien, je demande à l'honorable président si, oui ou non, il a lu cet amendement avant de le mettre aux voix et si c'est bien cet amendement qui a été voté par le conseil général de la Gironde.*

Le président : *"J'en ai fait publiquement la lecture. Je vous répète, qu'à deux reprises différentes, j'ai dit : il est bien entendu que la seule différence qui existe entre ces conclusions et l'amendement est l'affectation de telle ou telle ressource à l'exécution du projet discuté".*

M. Durat rappelle l'amendement de MM. Bertin, Coustou et Couturier, déposé au mois d'avril 1898 et voté.

"Les conseillers généraux soussignés demandent le renvoi de l'affaire au mois d'août et la continuation à M. Dezeimeris de la mission officielle déjà donnée par les commissions réunies en ce qui concerne l'étude d'une école nationale de viticulture et d'oenologie à Cadillac, et que mission soit donnée à M. le préfet et la commission départementale d'examiner les propositions de création d'une école nationale d'agriculture dans le département de la Gironde".

Voici donc l'école nationale d'agriculture revenue dans le débat, ce qui ne contribue pas à clarifier celui-ci en introduisant le trouble dans l'esprit des conseillers.

Remarquons que Reinhold Dezeimeris n'est pas encore intervenu. Il observe cette sorte de corrida qui se déroule sous ses yeux et il sait bien qui la conduit.

M. Durat continue et a cette phrase équivoque :

"..... l'honorable président M. Dezeimeris nous a bien donné, lui, un rapport très favorable, très étudié, tout en faveur de Cadillac ; mais M. le préfet de la Gironde et la commission départementale ne nous ont à peu près rien donné."

Il semble nécessaire, à ce moment du débat, de produire le texte exact qui figure dans le compte-rendu de la séance du 20 avril 1899 :

Tous ceux que j'incrimine en ce moment sont coupables. Il est bien certain que le conseil général, d'après l'amendement de M. Bertin, attendait des propositions, non pas seulement de notre honorable président, mais du préfet et de la commission départementale, c'est-à-dire un véritable concours, comme le disait notre honorable collègue M. Mothes. Le conseil général aurait voulu que l'on donnât une plus grande publicité à cette affaire, de manière à pouvoir établir l'école nationale là où elle serait le mieux placée, mais aussi où elle coûterait le moins cher au département. Il est incontestable que, s'il n'y a eu qu'une proposition, celle paraît bien difficile à déterminer. Mais, admettez qu'une proposition soit faite d'une propriété avec vastes dépendances, avec un très grand domaine, pour 50000 francs. Le conseil général aurait voté bon gré mal gré l'école à Cadillac. Vous obligeriez ainsi le département à dépenser 300000 francs à Cadillac, lorsqu'il pourrait faire pour 50000 francs ailleurs. Je n'y comprends plus rien (Bruit) Je ne veux pas abuser de la patience du conseil général. Je demande simplement la rectification du procès-verbal, c'est à dire que l'amendement que j'ai eu l'honneur de faire avec mes collègues soit inséré textuellement dans le procès-verbal, et qu'il ne soit pas dit que l'école d'agriculture sera établie à Cadillac, mais dans le département, comme le porte l'amendement.

M. le préfet :

Voulez-vous me permettre, en ce qui me concerne de vous rappeler le texte de l'amendement de M. Bertin ?... Il y a une confusion ; on a donné à la commission départementale mandat d'examiner de concert avec moi la proposition d'une école nationale d'agriculture ; mais, en même temps, on a maintenu à M. Dezeimeris la mission officielle, déjà donnée par les commissions réunies, de poursuivre l'étude du projet de création d'une école nationale de viticulture et d'œnologie à Cadillac. Il y avait ainsi deux mandats nettement précisés ; M. Dezeimeris vous a naturellement entretenus du seul qui lui ait été confié.

M. Durat.- Il ne faudrait pas jouer sur les mots !

M. Dezeimeris, rapporteur :

Vous avez tous vu, hier, avec quelle persistance j'ai soutenu et avec quelle anxiété j'ai fini par renoncer à soutenir les propositions des commissions réunies qui m'avaient nommé leur rapporteur. Je sentais que quelque chose d'extraordinaire se préparait et, à ce moment-là, pour me déterminer, un de mes collègues, de ce côté-ci (l'orateur désigne la gauche du centre de l'assemblée), peut-être M. Durat, me dit : "pourquoi n'abandonnez-vous pas vos conclusions pour accepter celles de l'amendement". Un autre de mes collègues, de ce côté-là (l'orateur désigne le centre de l'assemblée), peut-être M. Tardy, me dit : "Mais les propositions de l'amendement sont plus favorables à la thèse de M. Dezeimeris que celles qu'il soutient lui-même". D'un autre côté, après le vote, je suis venu ostensiblement au milieu de la salle, et là, m'adressant à M. le président, je lui ai dit à haute voix : "Monsieur le président, il est bien entendu, n'est-ce-pas, que les conclusions qu'on vient de voter comprennent, outre les spécialisations particulières aux moyens financiers, l'ensemble des conclusions générales et spécifications du rapport ?" Eh bien, qu'est-ce-que je vois arriver ce matin ? Des propositions tendant à mettre tout cela à néant. Je me demande - et je ne puis ne pas me demander - s'il n'y a pas eu effort pour m'induire en erreur. Incontestablement, au moment du vote de l'amendement, j'ai cru que la proposition était modifiée quant aux moyens financiers. Mais je n'ai pu croire qu'elle fût modifiée quant aux conclusions générales ; car, si je l'avais cru, je ne les aurais pas abandonnées. Et M. le préfet, et M. le président, et tous ceux qui m'entouraient, animés de sentiments identiques à celui du président, m'ont dit : "Abandonnez vos conclusions, l'amendement ne repose que sur un détail et l'ensemble est adopté". Si, au contraire de cela, Messieurs, je me souviens, et je ne puis ne pas me souvenir, que pendant trois sessions consécutives, les commissions réunies m'ont chargé formellement d'étudier et de faire avancer progressivement l'éventualité de l'établissement d'une école de viticulture et d'œnologie à Cadillac ; si je me rappelle, et je me le rappelle douloureusement, qu'on à l'année dernière, pendant un moment, essayé de mettre en doute que j'eusse été chargé de pareille mission, grâce à l'absence de procès-verbaux des séances de commissions réunies ; si je rapproche cela de ce qui se passe aujourd'hui, je ne puis pas n'être point profondément ému et ne pas apprécier que cela me touche, au moins dans les fonctions que j'ai l'honneur de remplir ici, d'une façon telle que je ne puis accepter situation pareille.

Monsieur le président, j'ai l'honneur de remettre entre vos mains (mouvements divers) ma démission de président du conseil général (sensations prolongées). Je reste encore ici comme conseiller général pour soutenir la suite de la discussion (vive agitation).

M. Courrègelongue, conseiller général du canton de Bazas, domicilié à Bazas, intervient et affirme que tous ceux qui ont voté l'amendement entendaient voter pour que l'école fut installée à Cadillac ; il fait ressortir le danger de remettre tout en cause.

M. Durat revient à la charge, parle encore d'un concours dans le département *"et qu'il ne soit pas dit qu'une école de viticulture et d'oenologie sera créée à Cadillac mais dans le département"*

M. Dezeimeris prend alors la parole :

Il me semble que ce n'est pas le lieu de discuter à nouveau une question qui a été tranchée hier. La discussion d'à présent ne doit porter simplement que sur la validité ou la non-validité du vote qui a eu lieu hier. Il y a deux choses qu'il est impossible de comprendre : je me suis avancé au milieu de l'assemblée, j'ai demandé formellement à haute et intelligible voix - cela a été certainement inscrit à la sténographie - si le sens de ce qui venait d'être voté était bien celui que je lui attribuais. Il était temps encore d'entrer dans des explications nouvelles. Or, à ce moment là, c'est un témoignage d'assentiment qui a été donné. Comment se fait-il que ceux qui avaient une pensée différente n'aient pas alors choisi ce moment pour exprimer la pensée qu'ils expriment aujourd'hui, alors que je leur posais la question ? Permettez-moi de trouver ces choses tout à fait ... extraordinaires et justificatives de la détermination que je viens de prendre.

M. Mothes, conseiller général du canton de Grignols, domicilié à Bazas, regrette que M. Dezeimeris ait jeté sa personnalité dans le débat et lui demande de retirer sa démission.

M. Bertin, conseiller général du 2^e canton de Bordeaux, domicilié à Bordeaux, fait part de sa surprise fâcheuse : il avait cru comprendre que l'amendement ne visait pas le lieu mais visait seulement le gage de l'emprunt.

M. le président - *Il ne peut y avoir d'autre point en discussion*

M. Dezeimeris :

L'honorable M. Mothes disait tout à l'heure qu'il était surpris de voir M. Dezeimeris jeter sa personnalité dans la question de l'école de Cadillac. Il se méprenait absolument. Je ne discute pas, à l'heure qu'il est, la question de Cadillac ni d'ailleurs. Je discute ceci : est-il vrai que quelque chose ait été fait hier qui devait m'induire en erreur ? est-il vrai que le président m'ait dit : "le conseil lève vos scrupules, quant à l'abandon par vous des conclusions des commissions réunies" ? A la suite de cette observation j'ai en effet accepté l'amendement. Croyez-vous vraiment que l'idée ait pu me venir d'abandonner tout ce que, depuis quatre ans, j'avais été chargé de faire car, telle eût été la situation, si j'avais pu croire que les conséquences étaient celles que l'on veut tirer aujourd'hui du vote d'hier ? A coup sûr, j'ai été trompé. Il ne faut pas croire que ma personnalité est jetée dans le débat pour telle ou telle conclusion ; je ne la jette pas dans le débat et, sans hésitation, qu'à cause d'un procédé que je ne saurais pas accepter de cette assemblée à l'égard de son président.

M. le président confirme sa bonne foi dans la discussion du 19 avril.

M. Dezeimeris :

Il faut couper court à cette discussion. Je voudrais que le passage de la sténographie qui concerne la question que j'ai posée à ce sujet au président soit relue. J'ai demandé formellement devant le conseil si la question qui venait d'être votée portait bien l'acceptation de tout le reste de mon rapport, et l'assentiment a été donné. A l'heure qu'il est, ce qui s'agirait de faire, c'est de revenir purement et simplement sur le vote de cette assemblée.

M. Durat sent-il à ce moment que l'assemblée est sur le point de suivre Reinhold Dezeimeris et de revenir sur le vote du 19 avril ?

M. Durat pour manifestement faire dériver le débat, soulève un aspect de la discussion : il demande au président si véritablement il a lu l'amendement Lahens.

- *L'avez-vous lu, oui ou non ?*

Réponse affirmative du président.

M. Durat - *"Alors, comment se fait-il que MM. Bertin et Dezeimeris ne l'ont pas entendue ?*

M. le président *"mais personne ne conteste que l'amendement ait été lu. MM Bertin et Dezeimeris l'ont parfaitement entendu."*

M. Durat *"Pourquoi alors -a-t-on mis Cadillac au lieu de "dans le département" ?*

La dérive du débat est accentuée après cette dernière affirmation de M. Durat et l'assemblée ne pourra revenir sur le vote du 19 avril, ce qui semblait presque acquis après la déclaration précédente de Reinhold Dezeimeris.

Le président : *"Il y a probablement malentendu. Il ne s'agit pas le moins du monde du procès-verbal officiel. Vous parlez du procès-verbal qui est communiqué à la presse..."*

"..... en ce qui concerne le procès-verbal, il y a deux textes, mais il n'y en a qu'un officiel, celui qui est la reproduction du compte-rendu sténographique. L'autre... en est simplement le résumé."

M. Dezeimeris demande vainement la lecture du texte sténographique de l'observation qu'il a faite le 19 avril.

M. Durat insiste sur le remplacement dans le procès-verbal lu en séance (qui n'est pas le sténographique) du mot *Cadillac* par les mots *dans le département*.

M. Dezeimeris juge que le débat ne peut plus résoudre un problème miné dès la première séance, et qu'il n'est plus possible de se battre pour Cadillac. Il quitte l'hémicycle.

Une interminable discussion suit - dix-sept pages imprimées d'un format 24x18 - qui aboutit au vote d'un amendement de M. Lahens pour le *"principe de la création d'une école nationale de viticulture et d'oenologie dans le département..."*

Le lendemain, à 15 heures 30, toujours sous la présidence de M. Goujon, la discussion reprend sur le même sujet. Reinhold Dezeimeris est absent.

Il s'agit de savoir si, véritablement, la motion Lahens adoptée hier signifie que le conseil général a repoussé l'établissement de l'école nationale de Cadillac.

La séance, très longue, est remplie par la controverse *"Cadillac - dans le département"* et s'achève par le vote, 25 voix pour 16 voix contre, d'une motion présentée par M. Boutaricq dont la conclusion est la suivante :

1° de persister dans la décision du 19 avril,

2° de prier M. le préfet de faire instruire les offres dont il est ou sera saisi et de lui soumettre (au conseil général) à la prochaine session un dossier complet afin qu'il puisse être statué en connaissance de cause.

Il n'y aura jamais d'école nationale de viticulture et d'oenologie à Cadillac.

Le récit qu'on vient de lire, puisé au volume contenant les procès-verbaux des délibérations du conseil général de la Gironde, session d'avril 1899, est le résumé des débats qui se sont déroulés au siège de l'assemblée départementale 19 et 20 avril.

Le projet d'installer une école nationale de viticulture et d'œnologie dans le château de Cadillac était à l'ordre du jour.

On a vu la confusion qui s'est installée dès le début des démarches auprès du ministère de l'Agriculture.

On a vu comment un groupe d'élus a utilisé cette confusion pour faire capoter l'entreprise.

Manifestement, ce groupe d'élus se composait initialement de trois personnes, MM. Lahens, Durat, Boutaricq, auxquels se sont joints, sans savoir peut-être les buts de ce trio, du moins au début de l'examen du projet, MM. Tardy, Mothes, éventuellement d'autres. C'est M. Durat qui a mené la charge.

A la confusion des mots se sont ajoutés les problèmes financiers qui ont camouflé, dans les dernières passes d'armes, le traquenard imaginé.

On a vu l'ardeur parfois excessive des interventions hostiles à Cadillac, la violence des mots qu'un texte ne peut rendre parfaitement d'une mêlée oratoire, surtout après la démission, quand le conseil général était sur le point de revenir sur le vote du 19 avril.

On a vu la patience du président de séance et celle de Reinhold Dezeimeris.

Dans la dernière prise de parole de ce dernier, on a lu avec quelle mesure celui-ci a présenté son état d'âme et justifié sa décision alors qu'il était atteint au plus profond de lui-même. Jamais il ne s'est départi de sa courtoisie et de sa civilité. Il n'a cité aucun nom alors qu'il n'avait plus aucun doute à ce sujet. Il a ces mots d'une modération maîtrisée, alors qu'il sait qu'il a été trompé :

- Je me demande - et je ne puis ne pas me demander - s'il n'y a pas eu effort pour m'induire en erreur.

Et plus loin :

- Permettez-moi de trouver ces choses tout à fait ... extraordinaires.

Certainement, dans son esprit, il y avait un mot infiniment plus fort qu'extraordinaires.

Son honnêteté, son intégrité ont été bafouées. Sa blessure morale a dû être profonde, surtout pour un homme qui avait dirigé les séances du conseil général de la Gironde pendant plus de cinq ans avec un tact et une correction que ses collègues appréciaient.

Il ne sera plus candidat aux élections des conseillers généraux de la Gironde.

* * *

CHAPITRE X

DERNIERES GERBES

L'année 1899 est l'année noire pour Reinhold Dezeimeris. On a déjà lu les circonstances pitoyables qui l'ont amené à démissionner de ses fonctions de président du conseil général de la Gironde. Il n'a pas dit sa douleur intime, mais on peut être assuré que sa probité a été profondément atteinte.

Mais la souffrance la plus profonde, que l'on peut assimiler à un déchirement insoutenable, l'attend en décembre : sa mère meurt dans la deuxième quinzaine du mois, à l'âge de 88 ans.

On peut imaginer la soudaine solitude de ce fils, à la sensibilité à fleur de peau, dans ce grand château de Loupiac plein encore de la présence de celle qui le faisait vivre.

La vieille dame tomba malade dans l'appartement de son fils, rue Vital Carles à Bordeaux. Une petite cousine éloignée, Jeanne Frouin, l'entoura de ses soins. Elle fut vraisemblablement inhumée à Bordeaux, dans le cimetière de la Chartreuse, le caveau de Loupiac ne portant pas mention de sa dépouille.

On le sait, Mme Dezeimeris était un autre lui-même, une partie de son âme humaniste, le guide et le soutien du savant dont on peut mesurer la vulnérabilité à la délicatesse de son comportement vis à vis de sa mère que certains de ses confrères ont vantée avec des mots choisis.

La mort de Mme Dezeimeris est évoquée en ces termes à l'Académie de Bordeaux au cours de la séance du 4 janvier 1900 :

"M. le président fait part à l'Académie de la mort de Mme Dezeimeris, mère de notre collègue. Il rappelle l'intimité touchante qui existait entre la mère et ce fils dévoué et le déchirement de cette séparation et il exprime, au nom de la compagnie, les regrets que nous offrons à M. Dezeimeris".

La mère sait que son fils ne peut souffrir de façon durable l'isolement dans lequel il va se trouver. Elle lui fait promettre de se marier dans l'année proche. La future épouse est déjà connue : c'est la petite cousine, Jeanne Frouin, de trente ans cadette de son futur mari.

Le mariage, béni par le cardinal Lécot, a lieu dans la chapelle privée du prélat, rue Vital Carles où était l'évêché.

La jeune Mme Dezeimeris va prendre la place de la défunte et assurer le rôle que celle-ci tenait. Son époux aura une fin de vie paisible, entourée, soutenue, protégée; il aura ainsi tout loisir de reprendre plus paisiblement ses chères études au milieu de ses livres et de ses amis grecs et latins.

L'exposition universelle de Paris en 1900 est une manifestation imposante qui a lieu sur les rives de la Seine et qui nécessite la construction du Grand Palais, du Petit Palais et du pont Alexandre.

Le comice agricole et viticole du canton de Cadillac y participe et produit un ensemble de rapports adressés à MM. les membres des classes 36, 38 et 60 de l'exposition sur les travaux

du comice de 1884 à 1900, avec une carte de douze gravures d'après les photographies de M. Ulysse Vergeron.

Le dossier ainsi présenté était précédé d'une introduction "*Le canton de Cadillac viticole. Le passé, le présent, échappée sur l'avenir. de R. Dezeimeris*".

Le texte, d'une douzaine de pages, admirable, dans lequel s'exprime en filigrane l'amour de son auteur pour ce pays de Garonne, met en évidence les énormes transformations qui se sont produites dans le demi siècle de 1850 à 1900 et qui ont touché la langue - on ne parlait que gascon dans le canton - les moyens de communication avec le développement du chemin de fer - beaucoup de personnes n'étaient jamais allées à Bordeaux - les coutumes et la tradition complètement bouleversées malgré l'attachement viscéral du paysan aux pratiques venues du passé.

Dans un passage où l'on sent le poète qui se cache derrière l'érudit, Reinhold Dezeimeris parle d'hier dans ce pays "*à l'harmonie candide des diverses espèces*" en exprimant une sorte de nostalgie discrète "*du bien-être de l'atmosphère pure, du parfum de la campagne*". Tout n'était pas mauvais à cette époque, "*nos récoltes étaient assez abondantes, notre vin excellent, parfois on le vendait cher, et le bateau marchait tout seul, sans effort de l'équipage*"

L'helléniste apparaît derrière le paysan à l'évocation d'*Hésiode* "*le plus vieux des agriculteurs*" qui affirme dans son ouvrage "*Les travaux et les jours*" "*que la terre, sous l'âge d'or, offrait à l'homme, spontanément, ses fruits abondants*".

Mais l'oïdium allait apporter les premières désillusions dans ce monde de la vigne qui n'était pas préparé à la lutte contre le fléau. Douze à quinze ans de misère au bout desquelles les viticulteurs apprirent enfin à utiliser le soufre.

Et le phylloxéra pointait son nez ; les années successives amenaient peu à peu la ruine de la viticulture.

Reinhold Dezeimeris est d'une discrétion parfaite ; il ne parle jamais de lui et des deux autres membres fondateurs du comice, mais de "*la vaillance des premiers combattants*".

Il y a du pathétique dans son émotion au rappel de l'immense espoir qui s'était levé et de toute l'énergie déployée contre l'inférial insecte. Et, s'il se met en scène sans se nommer, c'est pour illustrer un aspect aimable et singulier de l'atmosphère dans ce pays de vigne. Nous avons encore en mémoire l'amusante aventure de ce paysan qui s'en allait greffer en plaine et qui rencontra un mendiant. Nous avons lu cela dans le chapitre VII.

Les dernières pages de l'introduction au dossier pour l'exposition de 1900 racontent le succès de la lutte de douze ans, et le ton lyrique contient un enthousiasme modéré face à "*cet exemple des résultats produits par une fraternité paisible et active, après tant de révolutions de la nature et des hommes*".

Et, mettant en évidence la valeur d'une collectivité telle qu'un comice, il conclut en appelant "*une institution tout à fait impersonnelle, parlant au nom du pays, au nom de l'Etat et, par la science et la pratique réunies, vulgarisant dès qu'elle est trouvée, avec infiniment plus de force que tous les comices, la notion de la vérité*".

Précisons que les rapports contenus dans le dossier étaient au nombre de quatre et qu'ils avaient été conçus et construits par de jeunes viticulteurs du canton de Cadillac.

Ces pages sont les dernières de Reinhold Dezeimeris relatives à la viticulture. Mais ses capacités intellectuelles nous réservent encore d'autres études que notre curiosité gourmande va découvrir.

Dans la "Revue philomatique de Bordeaux", n°1, de janvier 1900 parait un article intitulé "*Remarques en réponse au questionnaire de la commission d'enquête parlementaire sur les réformes de l'enseignement*". L'auteur est Reinhold Dezeimeris qui fait suivre son nom des titres suivants : Correspondant de l'Institut, ancien président du conseil général de la Gironde. C'est la première fois, et la seule, qu'il indique cette fonction passée.

Le texte est édité par l'imprimerie Gounouilhou en juin 1900 et Reinhold Dezeimeris a dû l'écrire dans le courant de l'année 1899, après sa démission.

Ses remarques ne traitent que le point suivant : "quels sont les motifs présumés de variations présentées par le nombre des élèves de l'enseignement public?"

Il y voit quatre causes :

- la défaveur dont jouit depuis quelques temps l'internat ;
- le "brouillard artistique" introduit dans la langue ;
- la préparation des professeurs dont la culture intellectuelle ne s'appuie pas sur une culture morale à l'exemple des grands maîtres que furent par exemple Victor Duruy, Alexis Pierron, Jacques Demogeot ;
- l'insuffisance de l'enseignement classique. Cette quatrième cause lui apparaît comme la plus importante.

L'enseignement classique a développé le génie français puisque, dans les études d'humanité, il a puisé la limpidité de la langue française et donné des hommes tels que Montaigne, Malherbe, Descartes, Corneille, Bossuet, Fénelon, Montesquieu, Voltaire, A.Chénier...

Et Reinhold Dezeimeris s'insurge contre le projet d'alléger l'enseignement du grec. Il ne faut pas abandonner les bases essentielles de notre idiome car "*c'est saper celui-ci dans ses fondements que de supprimer la connaissance des éléments de sa vie primordiale, la transfusion permanente du sang originel*".

Il évoque l'enseignement moderne qui "*ne fait pas des jeunes hommes plus capables d'une spécialité distinguée quelconque*".

Il est contre le rapport que l'on pourrait établir entre l'enseignement primaire supérieur et l'enseignement moderne ; le premier est surtout pratiqué dans les cantons ruraux et - il ne faut pas perdre de vue l'année : 1900 - le cours traitant de l'histoire ancienne, de l'histoire romaine, de l'histoire générale figurant dans les programmes, n'est pas mis en pratique dans les écoles primaires supérieures.

Il s'interroge : faut-il supprimer le baccalauréat ?

Sa conclusion est la suivante :

- Enseignement classique reconstitué avec, comme sanctions, Bac ès lettres, Bac ès sciences ;
- Enseignement spécial (classes de grammaires) débouchant sur un Bac spécial ;
- Enseignement primaire supérieur ouvrant sur un diplôme d'études primaires supérieures ;
- Etablissements d'écoles d'Etat : Agriculture, Viticulture et Oenologie, Arts et Métiers, Industrie, Commerce, Etudes coloniales.

Nous citons sa dernière phrase :

Il importe de ne pas adapter à des impressions de circonstance une législation précipitée dont les effets pourraient être gros de dangers pour la patrie même."

Reinhold Dezeimeris ne quitte plus sa retraite de Loupiac. Dans l'année 1900, il ne participe qu'à cinq séances de l'Académie de Bordeaux.

Une disparition va l'atteindre, celle de son ami Eugène Dupouy, ancien député, ancien sénateur, ancien conseiller général, ancien président du conseil général de la Gironde, décédé le 23 décembre 1900. Il assiste aux funérailles ; aucun discours n'y est prononcé selon le désir du défunt.

Il écrit alors, en un temps relativement court, un petit ouvrage intitulé "*Eugène Dupouy - 1825-1900. Esquisse biographique par Reinhold Dezeimeris, Correspondant de l'Institut.*"

Le texte de neuf pages est inséré dans la "revue philomatique de Bordeaux n°4 du 1^{er} avril 1901".

Au cours de la lecture, nous apprenons qu'Eugène Dupouy né à Bordeaux a fait d'excellentes études de 1842 à 1844, obtenant les prix d'honneur en rhétorique et en philosophie. Après des études de droit à Paris, il est reçu avocat mais ne peut passer le doctorat à cause des événements de 1848.

Il revient alors à Bordeaux et plaide au palais pendant quelques années. Une affection sérieuse aux yeux l'atteint ; il abandonne la robe et se métamorphose en vigneron. Il transforme son vignoble dans l'île du Nord en adoptant les anciennes méthodes. Il est membre de la société philomathique dans laquelle il revient souvent pour participer à des discussions familiales. L'état de ses yeux s'améliore. Surviennent les épisodes de la guerre de 1870-1871. Républicain convaincu, il est élu membre de l'assemblée nationale en 1873.

C'est un travailleur infatigable, simple et bon, courtois, indulgent ; il a la considération de ses collègues.

Dans les dernières pages du petit ouvrage de Reinhold Dezeimeris on lit ces lignes

Le sentiment qui touche nos âmes en voyant disparaître Dupouy, c'est qu'il faudrait, à chaque étape de la vie de notre pays, beaucoup de citoyens tels qu'il a été, beaucoup d'esprits aussi solidement trempés, aussi sérieusement éclairés par l'étude, aussi fidèles à la simplicité désintéressée.

Et plus loin :

... j'aime à me figurer, là-haut, dans l'inconnu, la noble phalange des vaillants, des sages qui, un à un, nous ont quittés, mais qui restent, je pense, dans une immortelle sollicitude, des inspireurs invisibles du pays, des appuis de ses destinées, et doivent être pour quelque chose dans cette protection suprême qui, au cours de chaque siècle, et dans les heures les plus difficiles, consolide, encourage et éclaire les cœurs français.

Au cours des années 1901, 1902, sa présence à l'Académie de Bordeaux, toujours aussi mince, indique que sa santé est préoccupante. Toutefois, en 1903, si l'on se fie au nombre de ses participations, un mieux paraît s'être manifesté.

A la séance du 3 juillet, il absent. L'Académie, unanime vote une adresse d'expression d'affection et d'estime envers Reinhold Dezeimeris pour son dévouement, son activité, son talent. Celui-ci est membre de la compagnie depuis 40 ans et son doyen. Sa réponse a été lue à l'assemblée du 30 juillet. La voici :

Loupiac, 27 juillet 1903

Monsieur le président, cher confrère et bien cher ami,

L'Académie de Bordeaux, par votre entremise, a bien voulu me faire parvenir l'expression d'une très affectueuse bienveillance à l'occasion du quarantenaire de mon élection, comme l'un des siens. J'en suis profondément touché et reconnaissant.

Cette cordialité qu'elle me témoigne aujourd'hui, elle me l'a témoigné en 1863 ; et je puis dire, en toute vérité, que ce fut l'espoir d'entrer dans ses rangs qui, quelques années auparavant, à l'heure où l'on choisit sa voie, m'incita à me consacrer à la culture des lettres. Ce que j'ai pu faire depuis - si modique que cela soit -, je le dois donc à l'influence de notre compagnie, et ma gratitude, tout en se portant à l'heure actuelle sur mes confrères présents, n'oublie pas ceux qui, pour

n'être plus là, restent présents à mon souvenir : modèles par le savoir aussi bien par le savoir que par le coeur.

On ne dira jamais assez de bien de ces vieilles sociétés qui, comme la nôtre, après avoir encouragé la jeunesse, deviennent, par leur valeur morale, un élément contagieux de dignité pour ceux qui leur appartiennent et, lors que la vieillesse arrive pour ceux-ci, leur sont encore un appui touchant.

L'Académie, mon cher président, a trouvé en vous un interprète exquis de ses sentiments, car vous avez puisé dans votre coeur d'ami des paroles qui sont allées directement au mien ; et il m'est particulièrement doux de retrouver dans cette vie intime, paisible et élevée de notre chère compagnie, celui dont, ailleurs, en plein tourbillon administratif, j'ai pu si souvent apprécier le haut savoir, l'esprit juste, l'activité utile et cette droite et haute sincérité, qualités qui deviennent des vertus à mesure qu'elles vont se raréfiant de part le monde.

Merci à l'Académie, mon cher président, merci à vous, mon cher ami.

Votre bien affectueux confrère et ami.

R. Dezeimeris.

On n'ose rien ajouter après la lecture de ces lignes frémissantes de ferveur et de reconnaissance.

Dans le courant de cette même année 1903 paraît à Bordeaux, chez l'imprimerie Cadoret un ouvrage de 17 pages intitulé "*Plan d'exécution d'une édition critique des Essais de Montaigne*". Le livret, déposé à la bibliothèque municipale de Bordeaux, porte cette formule manuscrite : "*A la mémoire de Ernest Bersot qui, en 1866 et 1873, s'intéressa grandement à mes recherches. R.D.*".

Cet opuscule est d'une importance extrême pour la connaissance de l'étude entreprise et du procédé définissant le moyen de présenter la compréhension exhaustive des "*Essais*".

Reinhold Dezeimeris revient sur son exposé de fin d'année 1866, à l'Académie de Bordeaux, sur les rôles respectifs de Pierre de Brach et de Mlle de Gournay dans l'élaboration de l'édition posthume de 1595, en précisant qu'en 1861 il n'avait eu alors en vue que les deux derniers états des "*Essais*", celui de 1588 et celui laissé par Montaigne en 1592. Il spécifie que l'édition de 1869-1873 par la société de Bibliophiles de Guyenne avait été construite avec l'édition de 1580 et les variantes de 1582 et 1587. Il passe ensuite en revue les publications suivantes par d'autres érudits : une établie avec l'édition de 1580 seule, une autre avec les textes de 1588 et 1595 mais séparés, une autre enfin, avec le texte de 1591, suivie d'un volume complémentaire reprenant des variantes et des principales réponses du manuscrit de Bordeaux.

Devant l'abondance des tirages imparfaits, une édition synoptique lui semble nécessaire.

Les pages suivantes de son œuvre sont le résultat de ses réflexions et d'une étude de dix ans sur deux ouvrages annotés de Montaigne, l'un du début de sa vie littéraire, l'autre de cinq ans avant sa mort ; on y remarque le mélange des additions devant lesquelles "*le lecteur arrive à connaître en bloc ... l'ensemble réuni de ce que l'auteur a pensé, mais sans pouvoir distinguer ce qu'il a pensé à telle ou telle époque et dans quelle mesure les années, les événements, les nouvelles lectures ont modifié après coup ses impressions antérieures*".

Alors, comment faire pour trouver le moyen matériel qui permettrait de marquer "*la date de naissance de chaque passage*", "*sans rien omettre de ce l'on possède*", "*et sans troubler l'ordre établi ?*"

Par ses annotations, Montaigne a perturbé ses quatre premiers ouvrages au cours du temps. Ainsi, "*certaines variations progressives de sa pensée ont pris l'apparence de*

contradictions subites," il a mêlé "ses idées dernières aux précédentes". C'est "cela même qu'il explique en ce passage de la 1^{ère} édition" .

"Ce fagotage est basti à diverses poses et intervalles ; ... je veux représenter le progrès de mes humeurs, et qu'on voye chaque pièce en sa naissance. Je voudrais avoir commencé plus tost, et prendrais plaisir à reconnoître le train de mes mutations".

Reinhold Dezeimeris affirme : "... il est possible de présenter simultanément toutes les variations de pensée et de style de cet écrivain merveilleux", avec des signes typographiques dans le texte, des dates en marge, et ce qu'il dit appeler "l'état-civil" de chaque passage.

Ainsi les lecteurs "verront Montaigne la plume à la main et mettant cette plume en lutte tenace avec l'idée".

En renvoi, il cite la phrase de Gustave Brunet "*nous assistons au travail de l'homme de génie aux prises avec sa pensée*".

Reinhold Dezeimeris passa alors à l'examen critique du texte.

Ce sont d'abord des précisions sur l'orthographe.

Dans l'exemplaire des "*Essais*" de 1588, Montaigne avait placé un avis manuscrit pour servir à l'édition qui parut avant sa mort signalant à l'imprimeur l'Angelier "*que l'on suive l'orthographe ancienne*".

Dans l'édition de 1580, l'imprimeur bordelais Millanges avait suivi l'orthographe dite ancienne, bien plus rapprochée de la nôtre que dans les éditions postérieures. Donc, pour les passages des "*Essais*" de 1580, pour les additions à l'édition de 1582, c'est l'orthographe de ces deux éditions qu'il faut rétablir. En conséquence, il faudra à l'avenir "*appliquer aux parties datant de 1588 l'orthographe de l'édition de 1580 ou celle des portions manuscrites*".

Quant à la ponctuation, Reinhold Dezeimeris assure que Montaigne l'a beaucoup corrigée dans l'exemplaire de 1588 et qu'il a dit qu'il ne faut pas en déduire une théorie :

"Ne te prends point à moy, lecteur, des fautes qui se coulent icy par la fantaisie ou inadvertance d'autrui", en précisant même plus loin qu'il est peu expert d'orthographe et de ponctuation.

Reinhold Dezeimeris ajoute, qu'à l'époque, on n'utilisait que la virgule (comma), le point et les deux points ; il n'y avait pas de point virgule qui aurait été d'une grande ressource pour Montaigne ; on ne trouve pas d'alinéas dans les chapitres. Les vérifications sont impossibles sans une longue recherche.

Les dernières feuilles de l'ouvrage sont consacrées à la présentation imaginée des pages. Chacune d'elles est divisée en trois étages :

- au sommet, le texte dans son état définitif ;
- au milieu, les variantes des éditions de 1586,1582,1588,1595, car "lorsqu'une addition ultérieure ou correction du manuscrit, a chassé du texte établi des rédactions primitives différentes, on a créé des suppressions" ;
- au dessous, les additions supprimées, les refontes fournies par l'exemplaire de Bordeaux.

L'explication devient savante quant à la date de naissance de chaque passage et aux combinaisons pour y parvenir avec un nombre important de moyens : caractères différents, signes à l'extérieur du texte, guillemets simples ou doubles, filets marginaux, lettre (A,B, C...)

"Ainsi apparaîtrait en complète clarté le " train des mutations" de Montaigne".

On a déjà vu au chapitre V, dans la note qui suit l'annonce, en 1870, de la publication prochaine de l'édition des "*Essais*" de Montaigne préparée par Reinhold Dezeimeris et Henri

Barckhausen, l'emploi de certains signes typographiques et la comparaison possible du texte nouveau avec le texte vulgaire. Il est bien certain que ce nouveau plan de 1903 est infiniment plus complet et bien plus précis que la note de 1870.

Nous avons bien conscience de l'insuffisance des explications relatives aux combinaisons typographiques préconisées par Reinhold Dezeimeris. Nous engageons le lecteur, que cette tentative d'une édition critique des "*Essais*" de Montaigne intéresse, de consulter le "Plan d'exécution" à la bibliothèque municipale de Bordeaux, cotes BR425, PA274047, AC10329.

La santé de Reinhold Dezeimeris semble s'améliorer en 1904. Il assiste à une dizaine de séances de l'Académie de Bordeaux, et il présente à celle du 28 avril un travail intitulé : "*Etude bibliographique et critique sur une version peu connue des Moralia de Plutarque*". Le texte est imprimé la même année par l'imprimerie Gounouilhou, un livret de 60 pages avec une dédicace gravée :

*"A la mémoire de mon vénéré maître Alexis Pierron,
traducteur de Plutarque, d'Eschyle, d'Aristote
éditeur d'Homère, etc.
Hommage reconnaissant". R.D.*

On se souvient sans doute qu'en 1867, Reinhold Dezeimeris avait publié une étude des remarques d'Estienne de la Boétie sur le même sujet.

Il y revient en 1904, mais en la circonstance, il s'agit de la traduction latine en 1573 des *Moralia* de Plutarque par Hermann Crusenius, éditeur allemand. Cet ouvrage est introuvable malgré ses recherches pendant 35 ans chez les libraires français, allemands, anglais, suisses, hollandais.

Un hasard inouï va le servir. A la vente des restes de la bibliothèque de la famille de Verthamon, rue Vital-Carles, à Bordeaux, le 2 décembre 1903, il repère fortuitement un volume intitulé : "*Plutarque interprétée (sic) par Hermann Crusero(sic)*" ; il le feuillette : pas de doute, il s'agit bien de l'introuvable Plutarque de Crusenius.

Il achète son trésor et l'étudie avec délices. L'expert qu'il est permet à son érudition de raconter d'abord les circonstances au cours desquelles ont eu lieu les traductions des oeuvres de l'historien grec et leur impression ; il précise ensuite les causes de la disparition de celles-ci.

Puis il raconte le cheminement du livre qu'il a acheté dans les familles qui l'ont possédé : A. Delasserre dont l'arrière petit-fils sera Montesquieu, Jean de Constantin, conseiller au parlement de Bordeaux, époux de la fille de Martial de Verthamon d'Amblay, propriétaire du château de Castéra près de Lesparre ; l'in-folio reste 225 ans dans la bibliothèque du château au gré des mariages ; c'est ainsi qu'il eut comme possesseurs Estienne de la Boétie, Thomas de Montaigne père de Michel, Jean de Saint-Martin auteur des épitaphes du tombeau de Montaigne...

L'ouvrage est un in-folio moyen, relié en basane verte de 35 cm sur 22 cm. Son écriture, dit Reinhold Dezeimeris, est en latin terne "*fidèle et consciencieux, mais dans une tonalité sans charme*".

Le latiniste procède à l'examen savant du texte et révèle la méthode de Hermann Crusenius empruntée à la traduction de *L'Amour* de Ferron et aux corrections et interprétations d'Estienne de la Boétie.

Dans cette année 1904 la loi de mars interdisant l'enseignement aux membres des congrégations est votée par le Parlement ; la rupture diplomatique est alors consommée en

juillet entre la France et le Vatican. De nombreux couvents, qui possèdent d'importantes collections de livres rares, quittent la France et ne peuvent emporter celles-ci.

Reinhold Dezeimeris propose aux bibliothèques de récupérer de précieux documents de telle façon que le pays évite de perdre *"aussi peu que se pourra des richesses bibliophiles qui vont être livrées à tous les éléments aveugles de la destruction"*.

C'est la conclusion de son ouvrage, et c'est la seule allusion de sa part à la politique anticléricale menée par les gouvernements Waldeck-Rousseau et Combes depuis 1901.

Si l'on observe ses fréquentations aux séances de l'Académie de Bordeaux, sa santé semble acceptable jusqu'en 1909.

En 1907, à la réunion du 7 mars, il peut donner lecture d'un petit texte de 24 pages que l'imprimerie Gounouilhou éditera dans l'année. Ce qu'il ne peut savoir, c'est que cette lecture est la dernière de ses œuvres qu'il fait entendre à la Compagnie, mise à part, le 30 avril 1908, une improvisation émue à la suite du décès de l'Académicien Ducaunnès-Duval.

Le petit texte a pour titre : *" Sur l'objectif réel du discours d'Estienne de la Boétie De la servitude volontaire. Remarques nouvelles"*.

Il s'agit, en l'occurrence, d'une étude du docteur Armengaud touchant l'oeuvre d'Estienne de la Boétie, *"De la servitude volontaire"*, dans laquelle le médecin essaie de démontrer que le roi Henri III est le modèle du tyran que le philosophe sarladais a décrit dans son ouvrage.

Or, La Boétie est mort neuf ans avant l'avènement de Henri III et, de ce fait, la conception du docteur Armengaud *"ferait planer des doutes les plus graves sur la sincérité de Montaigne quant à la nature des sentiments exprimés par lui, des actes accomplis par lui au point de vue politique et mettrait en question sa bonne foi et sa droiture"*, ce qui laisserait supposer que Montaigne aurait lui-même apporté des modifications profondes et fait de l'oeuvre de son ami un *"pamphlet politique adapté à des événements nouveaux"*.

Reinhold Dezeimeris n'a aucune difficulté à démontrer que La Boétie, pour dépeindre son despote, a pris comme archétype le roi Charles VI, en s'appuyant sur Michelet (Histoire de France- Tome IV - page 9), sur Henri Martin (Histoire de France - Tome V- page 394), sur Juvénal des Ursins (Histoire), sur Froissart (Chroniques), sur le moine de Saint-Denis, sur Guizot (Histoire de France -Tome II - page 209) sur Etienne Pasquier (Recherches), sur Pierre Pithon (Harangue de M. Aubray pour le tiers-état), et en citant la *"Complainte du pauvre commun et des pauvres laboureurs"* dont les conclusions sont voisines de celles du Discours.

Son ultime phrase est la suivante :

"Il devient évident que Montaigne ne peut avoir eu la pensée ni l'occasion de se livrer à l'exploitation détournée dont on a supposé qu'il aurait pu être capable à l'égard de son ami défunt ... et que lui et la Boétie doivent rester en possession pleine et entière de la sympathie respectueuse et admirative que la France et le monde leur prodiguent depuis plus de trois siècles".

Au cours des trois années suivantes, Reinhold Dezeimeris assiste à quelques séances de l'Académie de Bordeaux. Le poids des ans s'alourdit et l'indice de fatigue nous est donné par le fait qu'il se fait domicilier à Loupiac à partir de 1910 et qu'il abandonne la tâche, pourtant peu pénible, de membre du jury au concours littéraire.

Il n'assiste qu'à une séance de la Société savante en 1911, celle du 1^{er} juin, au cours de laquelle il présente verbalement des observations sur la manière de faire un bon vin blanc dans la Gironde au point de vue viticole et de la dégustation.

Et puis, nous savons que sa santé inspire des craintes dès la fin de l'année. Au cours de la séance du 9 novembre, le président Paul Gauthier *"fait des voeux pour le rétablissement de*

MM. Céleste et Dezeimeris que de longues et malheureusement très graves maladies retiennent loin de nous aujourd'hui".

M. Céleste décède quelques jours plus tard.

Pendant toute l'année 1912, le savant loupiacais ne quitte pas sa demeure. Sa faiblesse s'accroît au cours des mois. Il a la force de résister jusqu'au mois de juillet 1913. Il s'éteint le 28 du mois, dans l'après-midi.

L'Académie de Bordeaux est en vacances et l'annonce officielle de sa mort ne peut être faite qu'à la rentrée du 23 octobre. On lit, dans le volume d'actes de l'année, le texte qui reprend l'hommage du président :

".... le président s'étend sur les mérites de M. Reinhold Dezeimeris, correspondant de l'Institut et qui occupait depuis cinquante ans avec tant de distinction le fauteuil où il avait été élu en juin 1863, quand la mort le frappa le 28 juillet dernier, et prononce son éloge qui est sur toutes les lèvres, comme il dit les regrets qui sont dans tous les coeurs. Il s'excuse de n'avoir pu, à son grand regret, se joindre à MM. Gauthier et Baillet pour les exprimer au nom de l'Académie, sur la tombe de notre cher doyen et remercie M. Paul Gauthier grâce auquel la mémoire de M. Dezeimeris reçut l'éloquent hommage de notre douleur".

Le discours de M. Paul Gauthier est lu à la séance du 6 novembre. Le fauteuil est déclaré vacant le 5 février suivant, mais la réception du successeur n'a lieu que le 29 juin 1920 et M. D. Questier occupe la place qu'occupait Reinhold Dezeimeris.

Le temps qui passe érode peu à peu les souvenirs et les enferme souvent dans un clair-obscur mélancolique au sein duquel ne se manifestent plus que des éclairs vagues de mémoire.

Reinhold Dezeimeris a subi cet effacement progressif, cette sorte d'amnésie collective, aussi bien dans la société cultivée bordelaise que dans la société terrienne loupiacaise ou dans celle du canton de Cadillac.

Toutefois, certaines personnes, dans le monde savant de la métropole girondine et certaines aussi dans le pays des bords de Garonne, gardent encore le souvenir sans doute flou mais vivace de l'érudite dont le nom évoque encore une individualité exceptionnelle.

C'est ainsi qu'en 1965, à "l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux", l'académicien Maurice Rat, dans une communication intitulée "*quatre écrivains bordelais amateurs de beau langage*", fait revivre magnifiquement le philosophe-poète de Loupiac "*un des plus délicats et des plus savants humanistes du siècle dernier*", "*le fin et délicat ... le plus élégant des philologues*".

C'est également la raison du présent ouvrage.

* * *

CHAPITRE XI

SES OBSEQUES

Dans le courant du mois de juillet 1913, le bruit court dans Loupiac que Reinhold Dezeimeris est très malade. D'ailleurs, personne parmi les habitants n'a aperçu depuis longtemps sa silhouette familière dans le parc du château ou dans l'allée de platanes. Cette absence a intrigué mais n'a d'abord pas inquiété. Chacun sait qu'il se rend souvent à Bordeaux pour ses activités intellectuelles, encore qu'on ait constaté, dans le courant des premières années du siècle, l'importante diminution de ses absences.

Les habitués de la messe de dix heures ont remarqué, les dimanches 20 et 27 juillet, l'absence de Mme Dezeimeris qui jamais ne manque la cérémonie dominicale. La rumeur inquiétante s'est enflée. Chez le boulanger, chez l'épicier, le même sujet anime les conversations : l'état de santé de l'illustre concitoyen. Des informations fantaisistes circulent autour de ces pôles populaires et l'anxiété est dans tous les cœurs.

Le curé a invité ses paroissiens à dire des prières et ses prêches se terminent par une supplication à la puissance divine ; les enseignants instruisent les écoliers chaque matin sur l'état du patient ; les sœurs de la doctrine chrétienne ménagent, dans les horaires de leurs classes, des périodes au cours desquelles leurs élèves psalmodient des "*Notre Père*" et des "*Je vous salue Marie*" pour la guérison du malade.

Toute la population est tendue ; les proches voisins suivent les visites du médecin, et les serviteurs de la famille Dezeimeris, qui sortent dans le village du Clapa pour des achats, sont presque assaillis par des Loupiacais anxieux, avides de nouvelles.

Dès le début de la dernière semaine du mois, les échos prennent une tournure alarmante. Depuis la départementale, on distingue, à travers les arbres du parc, la silhouette du château qui semble entourée d'une tristesse imprécise tant ses pierres diffusent une sorte de halo gris, et l'on essaye de repérer la fenêtre aux volets entrouverts derrière lesquels l'illustre malade lutte contre la mort.

La nuit, dans la tiédeur de l'été, des groupes silencieux cheminent sur la grande route, les yeux tournés vers la demeure invisible, espérant une lueur dans l'obscur frondaison, comme si leur ferveur transmise par cette pauvre lumière pouvait être une panacée.

La fin du mois est proche et nulle information rassurante ne circule dans le pays. On remarque le cabriolet du médecin qui passe dans le village matin et soir. Les domestiques rapportent des nouvelles extrêmement pessimistes. L'angoisse est dans tous les cœurs.

Et puis, dans l'après midi du 28 juillet - c'est un lundi - la cloche de l'église sonne le glas ; la population a compris : Reinhold Dezeimeris est mort.

Plus tard, on apprend que le décès est survenu à une heure de l'après-midi. Un couvercle d'une tristesse infinie s'abat alors sur la petite commune. Un des meilleurs parmi les Loupiacais s'est effacé. Pour cette majorité de paysans à l'âme simple et sensible, ce départ est une douleur

profonde. Ils viennent de perdre le guide qui, au plus fort du désastre engendré par le phylloxéra, avait été un des pionniers de la lutte victorieuse.

Toute la journée du lendemain, c'est une suite ininterrompue de personnes qui se rendent au château, terriens et personnalités mêlés, pour un ultime hommage au grand disparu. On aperçoit en particulier le vieux curé Buche, âgé de quatre-vingt-seize ans, à l'heure où le jour recule sans que la nuit n'ose le remplacer, traverser les quelques maisons du lieu dit Rosier à toucher le parc, au bas de l'église, un peu plus tassé, un peu plus penché sur sa canne ; la veille au soir, accompagné de son vicaire Moulineau, il est allé porter au mourant l'ultime sacrement. Pour l'instant, de son allure hésitante et lente, il traverse le parc ; les feuillages jouent avec la lumière horizontale de la fin du jour dans laquelle s'exprime comme une grâce mêlée de regrets, les oiseaux chantent éperdument, les insectes bourdonnent, une vie intense bouillonne dans cet espace charmant où l'on distingue entre les troncs, ici un sarcophage, là-bas une statue latine en marbre blanc, plus loin un bas-relief antique... Les regards du prêtre enveloppent ces témoins du passé lointain que l'amour de Reinhold Dezeimeris pour les vestiges romains avait rassemblés à l'issue de ses fouilles, et il lui semble que vient à lui, de ces choses inertes, comme un soupir ; mais ce n'est que la brise qui joue dans les branches. L'odeur végétale, mélangée au parfum des fleurs qui ornent les massifs au milieu des pelouses, l'enveloppe et le grise un peu.

Mon Dieu ! que votre nature est belle ! pense-t-il. L'ami que vous m'avez ôté aimait cette vie si magnifique autour de moi. Vous m'aviez donné la joie d'apprécier cette âme si belle et, dans nos entretiens sur l'immortalité, j'appréciais fort ses remarques au fond desquelles transparaissait la pertinence de son esprit si fin que je sentais venir peu à peu à vous. Mon Dieu ! c'est une des dernières prières d'un vieux prêtre : accueillez-le ! Sa vie témoigne, ses dernières années sont pleines de la grâce des justes ! Accueillez-le !

Une larme perle aux paupières du nonagénaire dont la silhouette s'estompe peu à peu dans le clair-obscur du parc. Le glas retentit soudain au clocher proche ; il écoute le chant de mort et son cœur s'emplit de l'immense douleur humaine.

Pour ses familiers, à Bordeaux, à Loupiac, l'interrogation s'était posée quant à ce serviteur de la République, esprit jacobin et laïque, toujours tenu à l'écart de l'Eglise : inclinait-il vers l'athéisme, l'éclectisme, le rationalisme, le scepticisme, le positivisme, l'agnosticisme, la libre pensée ? Peut-on pencher vers le scepticisme ? la libre-pensée ? Sûrement s'est-il posé la question essentielle : Dieu existe-t-il ? Sans doute a-t-il trouvé la réponse puisque, dans le faire-part de sa mort et de ses obsèques, il est indiqué que la cérémonie aura lieu le jeudi 31 juillet, à dix heures, dans l'église Saint-Pierre de Loupiac. La première allusion à Dieu figure dans son discours à la fête du Comice, le 25 septembre 1887 à Langoiran. C'est sa dernière phrase : *"Mais nous portons sur notre barque une partie de la vérité, et puis Dieu protège les vaillants et les généreux puisque Dieu protège la France"*.

Jusqu'à cette journée du 28 juillet, il avait deux amis religieux : le curé Buche de Loupiac, déjà évoqué, et le curé Gallais de Guitres. Sans doute, avec ces deux prêtres, a-t-il parlé de l'au-delà et hautement philosophé sur la mort. Son intelligence si sensible, si ouverte, a-t-elle reçu le message divin ? Fut-il convaincu ? L'abbé Gallais dans son discours devant le caveau ouvert en est persuadé :

"Si, tout d'abord, cet esprit curieux et alerte, ami de la critique et de l'analyse ne devait pas plier aisément sous l'autorité immuable de nos dogmes ; s'il aimait la libre et capricieuse recherche dans tous les domaines de l'intelligence, cependant guidé par un goût sûr et éclairé, dirigé par un amour sincère de la vérité, il s'avancait depuis douze ans vers la pleine lumière"

Et plus loin :

"Pour cette âme, l'Eglise ne resta plus seulement une institution fertile en grands orateurs et en hommes d'Etat. Elle lui apparut comme la Société des âmes qui, régies par une autorité divine, se soumettant ensemble à l'ordre voulu par la Providence et travaillant de concert à faire revivre dès ce monde les sentiments et les vertus de Jésus-Christ afin de participer un jour éternellement à sa divinité".

Il faut associer à cette adhésion spirituelle l'épouse dont les sentiments religieux sont extrêmement forts. Celle qui a continué à entretenir autour de son mari l'atmosphère de calme, de quiétude, de sérénité et de tendresse que la mère s'était ingéniée à préserver, lui a certainement apporté, avec sa belle et touchante certitude, l'indispensable aide que sans doute attendait-il inconsciemment.

Dans la matinée du jeudi 31 juillet, une foule immense s'assemble dans le parc du château, silencieuse ; les regards se croisent ; les mains se serrent ; de vagues sourires forcés s'échangent ; de courtes conversations à voix basses s'établissent ; une même compassion unit tous ces hommes et toutes ces femmes.

Le corbillard attend déjà devant la porte d'entrée. Les fleurs s'amoncellent contre le mur, sur la pelouse, dans un landau déjà surchargé dont on se demande s'il pourra emporter toutes les offrandes.

Il est bientôt dix heures et l'on voit arriver dans le petit chemin de Rosier, précédés de la croix, le curé Buche, le curé Gallais, le vicaire Moulineau ; le premier s'appuie sur l'épaule d'un enfant de chœur ; les garçons vêtus de rouge suivent, la tête basse, le visage grave. Les prêtres pénètrent dans la demeure et ressortent quelques instants plus tard suivis des hommes qui portent le cercueil. Le cortège s'ébranle, suit une allée du parc dans l'ombre des arbres, longe les pelouses, les massifs fleuris, emprunte la grande allée bordée de hauts platanes et débouche en pleine lumière sur la départementale qu'il suit jusqu'au croisement dit "la Croix", atteint le bourg en passant par la place de la Vierge, arrive devant la mairie où il marque un temps d'arrêt et s'immobilise devant l'église Saint-Pierre. L'espace, autour de celle-ci, qu'occupait autrefois le cimetière primitif, est garni d'attelages, de véhicules divers, la simple voiture hippomobile haute sur ses roues des viticulteurs modestes côtoyant les cabriolets, les coupés, les tilburys des familles aisées.

Le temple saint ne peut contenir qu'une petite partie de la foule dont la très importante fraction restante remplit les alentours jusqu'au chemin qui monte vers Couloumet.

La famille est placée des deux côtés de la bière, les femmes à droite, les hommes à gauche, et l'on voit Mme Dezeimeris en grand deuil, entourée de ses proches, penchée sur le prie-Dieu à son nom. Les personnalités s'installent en arrière, sans distinction de sexe, le maire Adrien Cazaux entouré du conseil municipal au complet, les délégations des sociétés savantes régionales, les amis ; les Loupiacais se tiennent ensuite en masse compacte d'où les retardataires sont exclus. Les curés des communes voisines sont groupés dans le transept de droite, près de l'harmonium qu'entourent les choristes féminines. Le curé Buche, exténué, est assis dans le chœur aux côtés de l'abbé Gallais.

Les fumées d'encens s'exhalent des encensoirs que deux enfants de chœur balancent en cadence. Le parfum de la résine se mélange à celui des fleurs sous lesquelles disparaît le cercueil, et c'est un arôme inconnu et subtil qui remplit la nef, porté par de légers filets d'air.

Le vieil harmonium a retrouvé un air de jeunesse et chante sous les voûtes, avec les jeunes filles.

Le vicaire dit la messe ; ses habits sacerdotaux étincellent à la lumière des cierges à chacun de ses mouvements et font comme un nimbe autour de sa personne. Le chœur est un

ruissellement de lumière. On dirait que les fleurs tressaillent à l'intensité des chants liturgiques que les jeunes voix entonnent avec une émotion inhabituelle. Le vitrail de couleurs qui domine le tabernacle rutil, semble-t-il, et paraît animé d'une vie extatique. La liturgie se déroule avec lenteur et solennité. On voit des yeux mouillés, des regards pleins de détresse, des lèvres qui remuent discrètement animées par la prière.

Le portail de l'église est grand ouvert. Les personnes restées à l'extérieur sont tendues à l'écoute des péripéties de la cérémonie et tressaillent quand les chants s'enflent, imaginant le déroulement du culte. Ceux, parmi cette foule de paysans venus accompagner leur grand homme pour son dernier voyage, dont la place se situe dans l'axe de la nef, reçoivent en plein visage le flamboiement de l'intérieur auquel se mêle une immense émotion qui déborde du vaisseau de pierre.

Et vers la Garonne, sur les près mariés aux vignes et à quelques champs de blé, sur les saules bleus des deux rives, sur l'eau verte qui fuit vers Bordeaux, le soleil du plein été submerge ces choses de son éblouissement.

Le cortège s'étire, interminable, sur la route qui conduit au petit cimetière, au bas du coteau des Boupières, le long de la côte de Camarade, au milieu des vignes. Le portail du champ des morts est ouvert à deux battants. L'assistance occupe tout l'espace et déborde sur le chemin, sur le pré qui jouxte le mur du sud.

Le cercueil est descendu du corbillard et repose sur le sol, face au trou noir du caveau. Un silence absolu s'instaure.

Cinq personnalités prennent successivement la parole :

- l'abbé Gallais, que nous avons déjà évoqué ;
- Paul Gauthier au nom de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux ;
- M. Mathelot, conseiller général du canton de Cadillac au nom de l'Association républicaine cantonale ;
- M. Vinsot, au nom du Comice viticole et agricole du canton de Cadillac ;
- Chéry Gaussem, au nom de l'amitié.

M. Mathelot rappelle *"le républicain indéfectible qui représenta pendant plus de vingt deux ans, de 1877 à 1899, le canton de Cadillac à l'assemblée départementale"*, et son élection au poste suprême du conseil général. Il rappelle *"sa grande culture, sa haute distinction, son impartialité, sa courtoise fermeté"*, son action en faveur des intérêts agricoles et économiques du département, de la création des chambres électives départementales d'agriculture ; il évoque sa lettre de 1892 à Léon Bourgeois, ministre de l'instruction publique, pour la création à Cadillac d'une école primaire supérieure d'agriculture. Il rend l'hommage de l'Association républicaine démocratique cantonale à son président d'honneur auquel il adresse *"le dernier adieu"* avec *"la reconnaissance"* et les regrets de ses membres.

M. Vinsot parle de *"l'Agriculteur et des services que cet homme des champs rendit au pays"* : la fondation du Comice, son action, son engagement dans les travaux manuels de rénovation du vignoble, *"maniant lui-même le greffoir de façon experte"*, ses publications sur la taille de la vigne *"qui eurent un retentissement mondial et amenèrent dans la commune de Loupiac de véritables pèlerinages de viticulteurs"*. *"Les viticulteurs de ce pays"* garderont de Reinhold Dezeimeris, *"correspondant de l'Institut, un souvenir reconnaissant"*.

M. Chéry Gaussem, remémore la mère qu'un amour profond et partagé unissait à son fils, à tel point *"qu'ils semblaient n'avoir qu'une âme pour aimer et un cerveau pour penser"*. Il évoque l'homme de lettres, l'helléniste et latiniste qui *"promena son esprit dans les jardins d'Athènes et de Rome en compagnie des plus grands penseurs, des plus grands écrivains de*

l'antiquité". Il évoque le poète burdigalien Ausone qui captiva son ami, poète lui-même sensible à la beauté et à l'harmonie de la terre. Ses derniers mots sont les suivants :

"Ô vieil ami ! maintenant vous n'êtes plus, mais si votre dépouille mortelle doit tomber dans le néant, votre ombre bienfaisante planera sur nous pour nous inspirer la pratique de vos nobles vertus qui étaient l'apanage de votre grand coeur. Et vous, compagne de cet homme illustre, recevez l'expression de notre affectueuse sympathie et de nos plus vives condoléances"

Nous reproduisons intégralement le discours de M. Paul Gauthier au nom de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux. L'intelligence humaniste de Reinhold Dezeimeris s'est épanouie dans la grande cité girondine, au contact de personnalités éminentes, au sein des Sociétés savantes, et c'est sans doute l'hommage le plus significatif venu de la société intellectuelle bordelaise au sein de laquelle l'illustre disparu était un des fleurons. L'académie de Bordeaux avait perdu son doyen.

"En 1863, - il y a cinquante ans, - lorsque le jeune Reinhold Dezeimeris fut introduit à l'Académie de Bordeaux, il lut le discours d'usage qu'il avait écrit dans la langue de son maître, Michel de Montaigne. Dans ce discours, où l'humaniste apparut dès les premières lignes, il cita ce vers d'Euripide : "Il n'est point de prérogative comparable à celle d'avoir pour père un homme de bien et de savoir."

Ainsi, en entrant dans la maison de Montesquieu, un demi-siècle avant sa mort, celui que nous pleurons aujourd'hui venait de faire l'éloge de ses propres vertus. Il fut en effet lui-même, dans toute la force des termes, un homme de bien et de savoir.

Quelle charmante physionomie était la sienne ! Le front largement découvert, les yeux éclairés d'un sourire déjà plein de prévenance, la barbe, bien taillée, arrondissant sa pointe grisonnante au-dessous des joues colorées et lisses, il s'avançait à petit pas. Il semblait qu'il voulût s'effacer et qu'il s'efforçât de restreindre le plus possible la place qu'occupait sa forme matérielle, comme pour faire excuser toute celle que remplissait son être moral.

Il parlait d'une voix un peu lente, aux inflexions nuancées par un raffinement de politesse, et tout de suite les phrases s'allongeaient, s'épanouissaient sur ses lèvres, comme si encore son affabilité et sa courtoisie eussent cherché à suppléer par les périphrases à l'insuffisance des mots. Il était l'expression même de la vieille éducation française qui n'a pas au monde de rivale, surtout lorsqu'elle est greffée sur de l'intelligence et de la bonté.

L'élégante bienséance des manières était chez lui l'émanation d'une nature d'élite, ornée d'une intellectualité merveilleusement diverse et policée par le commerce des anciens. Cet humaniste avait une âme virgilienne. Le poète de Mantoue n'était pas capable de planer dans les hauteurs de la fantaisie épique de l'Enéide, il savait descendre et se poser dans les champs, au milieu des cultures qu'ont célébrées ses immortelles Géorgiques. Reinhold Dezeimeris, tour à tour, lui aussi, commentait Plutarque, Montaigne, Montesquieu, André Chénier, et cultivait la vigne dont les fruits font la richesse et la gloire de notre sol. On le voyait, un jour traduire Ausone et, le lendemain, organiser des Comices agricoles. Sa main était également experte à manier la plume et le sécateur, soit qu'il scrutât passionnément les vieux textes qu'il a tiré de l'oubli, soit qu'il se penchât avec amour sur les pampres qu'il a sauvés de la stérilité et peut-être de la mort.

Notre éminent collègue a occupé à Bordeaux une place considérable ; comme homme de bien, par sa contribution au relèvement de la viticulture et sa

collaboration aux affaires publiques dans le sein du conseil général, dont il fut le président, comme homme de savoir, par ses ouvrages et par la situation prépondérante qu'il avait à l'Académie de Bordeaux et à la tête des Sociétés savantes de notre ville. Il me suffira de citer la Société des Archives historiques de la Gironde, la Société des Bibliophiles de Guyenne, la Société Archéologique de Bordeaux, la Commission de publication des archives municipales, etc.

*Je n'ai ni le temps ni la compétence nécessaire pour mettre ici ses œuvres en lumière. Etudes, notices, remarques, traductions, mémoires, commentaires, elles garniraient sans peine les rayons d'une petite bibliothèque. Je veux seulement rappeler que notre regretté collègue fut en correspondance avec Sainte-Beuve ; je ne puis que signaler sa remarquable étude sur une version peu connue des *Moralia* de Plutarque, son édition monumentale des œuvres poétiques de Pierre de Brach, et sa fameuse découverte de la signature de Montaigne au bas d'un exemplaire des *Annales et Chroniques de France*, écrites au XV^e siècle par Nicole Gilles, d'après les grandes chroniques de saint Denis.*

*Montaigne ! ce fut la grande passion, le culte religieux de Dezeimeris, l'étoile de sa vie intellectuelle, dans l'orbe de laquelle La Boétie gravit parfois. C'est que l'auteur des *Essais*, l'un des pères de notre langue et des artisans de notre génie, était l'incarnation de la gloire provinciale. Or Dezeimeris était un homme du terroir ; imbu, à juste titre, des idées de décentralisation, il déplorait que la province ne fût pas apte à consacrer le talent et à forger les renommées et que toute la sève, tout le sang de la France reflût à Paris, église magnifique mais hors de laquelle il n'y a point de salut.*

Les éloges n'ajoutent rien au mérite de l'homme de bien et de savoir. Laissons celui-là dormir en paix et se survivre dans ses actes et dans ses œuvres. Pleurons-le, ne le plaignons pas. Sa vie a été bien remplie, son souvenir reste, son exemple demeure. Ne le plaignons pas : il aura eu cette rare fortune, lui, l'amant passionné des antiques muses, de vivre et de mourir sur sa terre de Loupiac, à l'endroit même où s'éleva la Villula d'Ausone, où a chanté et s'est brisée la dernière lyre latine, et peut-être, à cette heure dans le mystérieux au-delà vers lequel tendent les suprêmes espérances de ceux qui souhaitent leur conscience indissoluble et leurs affections éternelles, est-il face à face avec les maîtres qu'il a chéris, face à face avec Montaigne, le doux et immortel sceptique, qui ne lui dit plus "que sais-je ?" mais "je sais".

Alfred de Musset voulait reposer à l'ombre d'un saule. Nous, sur la tombe de Reinhold Dezeimeris, marions la vigne et le laurier ; l'une était chère à son cœur, l'autre méritait de couronner son front : leur feuillage sera léger à la terre où il va dormir.

Au nom de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux, qui gardera pieusement son souvenir, j'adresse à Reinhold Dezeimeris un suprême adieu. Que l'épouse que sa mort plonge dans le deuil, celle qui remplaça et continua auprès de lui l'affection de la plus attentive et de la plus affectionnée des mères, daigne agréer l'expression de nos profondes et respectueuses condoléances."

Les dernières paroles s'échangent ; la foule s'écoule lentement grave et compassée ; les landaus s'ébranlent et leurs roues crissent dans les cailloux ; le petit cimetière retrouve sa solitude et son silence.

Le grand soleil, à son zénith, flamboie. Sur les pentes, les vignes déploient leur opulence éclaboussée de lumière. Les oiseaux chantent à pleins gosiers, planent dans la chaleur de l'air où folâtrant de petites brises ; des chiens aboient ; le halètement d'un bateau à vapeur monte de la Garonne ; une rumeur vient des lointains ... La vie explose dans cette campagne girondine, irrésistible, impérieuse.

L'éloge funèbre de Reinhold Dezeimeris n'aura lieu à l'Académie de Bordeaux que le 20 décembre 1913, jour de séance publique au cours de laquelle le secrétaire général M. L. de Bordes de Fortage, s'exprimera en ces termes :

"Mes chers confrères,

Le rapport qu'il vous doit chaque année ménage à votre secrétaire général la satisfaction d'énumérer toutes nos joies, il lui impose aussi le pénible devoir de mentionner les deuils qui, trop souvent, hélas ! atteignent douloureusement la famille académique. Celui qui nous a frappés en 1913 fut particulièrement cruel. Dans les derniers du mois de juillet, s'éteignait en son domaine de Loupiac qui fut peut-être l'une des résidences de notre Ausone, et où un mal implacable l'avait contraint à se retirer, notre confrère Reinhold Dezeimeris. Il était un doyen aimé et respecté de notre compagnie à laquelle il appartenait depuis le 13 juin 1863. Je n'ai pas à vous rappeler, Messieurs, ce que fut l'académicien qui occupa, avec tant de bonne grâce et de distinction, le fauteuil où l'avait appelé une génération académique depuis longtemps disparue et dont il était parmi nous le dernier représentant, comme il restait la vivante image de ses maîtres de prédilection, les grands humanistes du XVI^e siècle. Les titres de ses nombreux travaux sont dans toutes les mémoires, il serait vraiment superflu de louer leur finesse et le charme de l'écrivain, ou de rappeler devant vous l'accueil courtois, le souriant visage du confrère et de l'ami. Dezeimeris fut le type accompli de l'homme de bien qui cultive les lettres. Il n'abandonnait un instant les livres chéris, les études qui firent le charme de sa vie, ses travaux d'helléniste et de philologue, que pour s'adonner, comme Olivier de Serres, un de ses auteurs préférés, aux travaux des champs, à la culture de son vignoble, qu'il disputait avec une énergie inlassable aux fléaux qui menaçaient de l'anéantir, ou pour remplir avec dévouement les charges publiques auxquelles l'appelait la confiance de ses concitoyens. Vous conserverez pieusement, messieurs, le souvenir de l'excellent et cher confrère que la mort a ravi à votre respectueuse affection et qui, par son exquise courtoisie comme par ses délicates communications, fit, si longtemps, le charme de nos séances."

L'Académie nationale des Sciences, Belles-lettres et Arts de Bordeaux honora encore à deux reprises le souvenir de Reinhold Dezeimeris.

Ce fut d'abord au cours de la séance publique du 29 juin 1920 ; ce jour-là fut reçu Daniel Guestier, président de la chambre de commerce de Bordeaux, au fauteuil, resté vacant pendant sept ans, de Reinhold Dezeimeris.

Voici l'hommage de Daniel Guestier :

"... Né à Paris en 1835, il reçut les leçons de l'helléniste Pierron et de l'historien Victor Duruy, qui exercèrent sur lui une influence salutaire et décisive. A vingt ans, après la mort de son père, il vint se fixer à Bordeaux, dont le charme sut le retenir. C'est ici qu'il vécut, auprès d'une mère, femme supérieure à tous égards, instruite et modeste, collaboratrice attentive, souvent consultée, toujours écoutée, pour laquelle il professait un culte passionné et qui méritait ce culte. La vie qu'il y mena fut celle du sage, toute de labeur et de dévouement. Dans sa verte vieillesse, il restait fidèle aux amours de sa jeunesse. Le passé l'attirait avec une force à

laquelle il n'essaya jamais de résister, non point ce passé mystérieux où le voyageur doit se frayer un chemin, mais un passé où la route d'est faite plus large du mouvement incessant de la vie et où donc rien ne semble devoir rester inconnu. Cependant, au fur et à mesure qu'on y pénètre, ce qui de loin paraissait lumineux est moins éclairé. La route même à ses recoins obscurs et, pour peu qu'on y prenne un de ces sentiers de traverse, si gais, si frais, si tentants, l'ombre s'épaissit et la nuit devient si noire que nous ne pouvons nous y risquer sans un guide sûr et aguerri.

M. Dezeimeris fut un de ces guides auquel nous devons une gratitude infinie.

Bien qu'il me soit encore possible de me promener d'un pas assez ferme au "Jardin des racines grecques", je n'aurai pas l'outrecuidance de suivre M. Dezeimeris dans ses fortes études sur Plutarque et j'aime mieux avouer tout de suite que je n'ai pas lu les lettres grecques de Scaliger, ni même les poésies grecques de Martin-Despois, dont les érudits lui doivent la publication.

...Vous confesserai-je que le Quérolus me reste assez mystérieux même après la subtile étude que lui a consacré le parfait érudit dont nous honorons la mémoire ?

....Sans m'attarder aux nombreuses études sur Ausone, j'aimerais à vous dire l'agrément délicat de celles consacrées à Virgile, l'ingéniosité des corrections fondées sur le bon sens que développe la vie agricole.

....Il faut, pour rendre justice à son esprit alerte et judicieux, avoir lu et savouré ses études si attachantes sur notre vieux Montaigne et sur notre grand Montesquieu, et peut-être sur Pierre de Brach qu'il nous a presque révélé...

Oui l'âme de M. Dezeimeris était restée ouverte à la poésie, et c'est pour cela qu'il a si bien compris un Régnier, un Chénier.

.... sans nul doute, le commerce quasi quotidien qu'il entretenait avec Montaigne, lui valut-il de conserver cette fraîcheur d'âme, cette naïveté, cette simplicité, sans lesquelles on ne goûte pas vraiment la poésie.

....M. Dezeimeris fut donc un homme d'action. Il le fut dès son jeune âge et il le resta jusqu'à la fin de sa vie.

...."On ne dira jamais assez de bien, déclare-t-il à Loupiac en 1903, de ces vieilles sociétés comme la nôtre, qui, après avoir encouragé la jeunesse, deviennent par leur valeur morale, un élément contagieux de dignité pour ceux qui lui appartiennent...."

Ce souci de dignité fut la règle de sa vie publique et privée. Il se révélait dans sa tenue correcte et élégante, aussi bien que dans le ton si courtois de ses discussions critiques : "Res miranda populo".

Est-il donc étonnant que M. Dezeimeris ait su pendant de si longues années diriger avec une autorité qu'il tenait de son caractère, de sa bienveillance et de son aménité, les délibérations de notre conseil général.

....Reinhold Dezeimeris vieillit ... au service de l'Académie, qui le conservera du 23 juillet 1863 au 28 juillet 1913.

C'est donc à peine si j'ose rendre un pieux hommage, dont je sens toute l'insuffisance, à l'homme de coeur que vous pleurez, car vous pourriez me dire comme Eschine : Ah ! sans doute, mais si vous l'aviez entendu ! "

Voici la réponse du président de Pelleport-Burète :

"Monsieur,

Vous venez d'esquisser en termes fort justes la physionomie de Reinhold Dezeimeris.

Ceux d'entre nous qui ont connu notre ancien confrère se rappellent son allure et sa silhouette ; un homme petit et resté mince, de bon monde avec une grâce un peu féminine, d'une physionomie fine et gracieuse, souriant volontiers ; on eut dit un philosophe du XVIII^e siècle, à la petite perruque, avec un léger nuage de poudre, revêtu d'un frac de couleur foncée de coupe discrète.

On prétendait, dans les milieux littéraires, qu'il était le plus élégant des philologues.

Je n'ose dire qu'il en était le plus aimable, un redoutable humoriste ayant avancé qu'il ne fallait jamais employer le superlatif en qualifiant les hommes, pour ne décourager personne.

M. Dezeimeris fut président de l'Académie au cours des années 1877-1878 Il fut nommé à ces fonctions le 2 août 1877, en remplacement de Mgr Bellot des Minières.

Dezeimeris avait eu pour premier livre de chevet Hésiode ; il l'avait délaissé pour Pierre de Brach, puis celui-ci l'avait conduit à La Boétie et finalement à Montaigne.

Le philologue et le philosophe se nourrissait de la lecture de ces auteurs dans sa retraite de Loupiac, sur l'emplacement de la Villa d'Ausone qu'il avait fixé et, dans la simplicité d'une existence consacrée aux lettres, à l'ombre d'une pieuse affection tutélaire, il s'adonnait aux soins de l'agriculture.

La faveur populaire vint l'arracher à cette vie de paix et de quiétude pour le nommer conseiller général, et il devint le président de l'assemblée départementale.

Dezeimeris rencontra un jour sur la route que la fortune bienveillante avait fleurie pour lui, des moeurs politiques qui offensèrent sa délicatesse, des procédés oratoires qui blessèrent sa courtoisie ; il se retira de la vie politique.

Sa mère, avant de mourir, lui avait demandé de prendre une compagne de ses derniers jours ; il se maria et une épouse pieuse veilla sur sa vieillesse et lui ferma les yeux.

Dezeimeris n'avait pas reçu d'éducation religieuse, mais il avait toujours été séduit du surnaturel qui l'attirait.

Celui qui avait été séduit par Montaigne termina sa vie comme lui ; il lut dans un autre livre plus grand et plus élevé que les chefs-d'oeuvre des hommes et, un jour, dit tout simplement : "Je sais".

J'ai connu M. Dezeimeris au déclin de sa vie, et j'ai tenu, Monsieur, en complétant par quelques traits le tableau que vous avez si bien tracé, à compléter l'hommage que l'Académie doit justement rendre à la mémoire de cet érudit qui l'a honorée."

Le deuxième hommage, sera formulé par Maurice Rat, académicien, à la séance de l'Académie de Bordeaux, le 12 octobre 1965.

* * *

CHAPITRE XII

SA BIBLIOTHEQUE

L'interrogation intéressante, qui ne peut faire l'objet que de propositions, est la suivante : A quel moment Reinhold Dezeimeris est-il saisi de la passion de la bibliophilie ? Nous allons essayer d'établir quelques probabilités sans pour cela prétendre à une vérité dont nous concevons de quelle fragilité elle serait porteuse.

Le jeune garçon est-il influencé par la position de son père bibliothécaire à la faculté de médecine de Paris, ce qui lui laisse toute latitude de contempler les rayons de la bibliothèque garnis de beaux ouvrages, de saisir ceux-ci, d'admirer les superbes reliures, le brillant des couvertures de cuir et de ressentir leur exquise douceur sous ses doigts sensibles ?

L'adolescent, qui fait ses humanités au lycée Saint-Louis boulevard Saint Michel à Paris sous la direction de maîtres éminents tels Victor Duruy et Alexis Pierron, développe-t-il ainsi, en manipulant et en consultant des ouvrages anciens de grande valeur, un goût naturel pour le livre ?

Ou bien, au contact de personnalités plus âgées que lui dans les sociétés savantes bordelaises, Jules Delpit, Gaston Brunet, Gustave Labat, déjà bibliophiles avertis, le jeune homme est-il alors saisi de cette sorte de tendresse irrésistible, d'émotion esthétique pour les trésors des éditions anciennes sur la piste desquelles son habileté et son flair lui font découvrir des raretés magnifiques ?

Faut-il pencher vers la première supposition ? Faut-il pencher pour une des autres ? Ou tout simplement faut-il entrevoir l'osmose de ces argumentations auxquelles d'autres, inconnues, se sont jointes pour ouvrir cette âme portée vers le beau à cette passion délicate ?

La raison d'une telle fervente attitude est finalement secondaire, et l'on peut dire que Reinhold Dezeimeris est tout simplement, très jeune, déjà bibliophile. Sa réaction amoureuse face à des ouvrages anciens reliés en basane, ou a des demi-maroquins à coins, à la tranche dorée, décorés superbement, dont le contenu est non moins exaltant, l'a agité dès son adolescence, n'a fait que se fortifier depuis son arrivée à Bordeaux, et la suite naturelle est son engagement dans la fondation de la "*Société des bibliophiles de Guyenne*".

Jules Delpit, dont l'action en cette circonstance est primordiale - c'est lui qui est à l'origine de la société provinciale qui devait devenir une des plus importantes de France sinon la plus importante - Jules Delpit trouve sur sa route l'enthousiasme de l'esthète de trente et un ans qui assure, dès février 1866, les fonctions de secrétaire ; il sera président en 1871. Sa participation à l'élaboration des statuts est essentielle, et la rapidité qui préside à leur écriture témoigne de la flamme qui brûle les fondateurs.

A l'instar d'autres grandes villes, Bordeaux possède enfin sa société de bibliophiles.

Reinhold Dezeimeris, avec les érudits qui ne tardent pas à venir gonfler l'effectif savant de la jeune compagnie, apporte son érudition servie par son amour de l'étude, et il offre à la société, dès 1870, l'édition scientifique des "*Essais*" de Montaigne qu'il a construite avec son ami Henri Barckhausen.

Nous avons quelques échos de ses recherches et de ses acquisitions de livres rares, d'oeuvres inédites et quelques anecdotes rapportées par ses confrères.

Mais nous ne savons rien de ses fréquentations aux ventes publiques de bibliothèques de grandes familles bordelaises atteintes par les aléas de la vie ou simplement l'extinction. De beaux ouvrages y furent certainement achetés pas ses soins, avec parfois des trouvailles que le flair de l'homme avisé découvre dans l'abondance des richesses proposées.

Nous savons simplement qu'il était un visiteur assidu des bouquinistes bordelais, mais aucune relation ne nous est connue de ces journées à l'issue desquelles il s'enfermait dans son pied à terre de la rue Vital Carles, pour savourer la somptuosité de son acquisition.

Toutefois, pour revenir à ces quelques échos que nous évoquions précédemment, un petit texte, paru en 1903 dans la *"Revue philomatique de Bordeaux et du Sud-Ouest"*, nous raconte les *"Souvenirs d'un bibliophile" "chez les vieux bouquinistes de Bordeaux"*.

Il s'agit des relations savoureuses exprimées avec un brin d'humour, que Reinhold Dezeimeris entretenait avec deux bouquinistes bordelais.

Ces pages sont empreintes d'une mélancolie latente malgré le ton badin et d'une tendresse pudique pour deux personnages pittoresques : Mlle Alvarez de Léon et le père Trifou.

Le boutique de la demoiselle était adossée à la cathédrale et *"regardait de travers l'hôtel de ville"* ; le magasin du père Trifou était installé cours du Chapeau Rouge.

Mlle de Léon avait hérité de ses parents la petite maison dans laquelle les *"bouquins étaient empilés à plat"*, au milieu de la poussière.

"Grande, brune, assez mal soignée de sa personne, rêche d'aspect, malgré beaucoup de courtoisie, elle était manifestement borgne, et son bon oeil, comme jadis celui de l'abbé de Marolles, était mis à rude épreuve et en sortait dilaté".

Reinhold Dezeimeris avait *"remarqué chez elle, pendant plus de quinze ans, les deux premiers volumes, reliés en un, des Géoponiques, de l'édition grecque-latine de Niclas, mais il n'avait point marchandé l'ouvrage aussi incomplet"*.

Chez le brocanteur Mignot, il avise un jour les deux derniers volumes des Géoponiques, *"du même exemplaire qui avait appartenu au procureur Général Rateau"*. Il les acheta et se rendit chez Mlle Alvarez de Léon pour acquérir les deux premiers. Voici ce que lui dit la marchande :

"Vous les avez si souvent regardés qu'il étaient presque à vous ; et je ne fais que vous les rendre, puisque vous avez les autres".

Mais en 1870, Reinhold Dezeimeris découvrit chez elle le premier volume du *"Dictionnaire du vieux langage"* de Lacombe dont il possédait le second. Cette fois la demoiselle se montra intraitable quant au prix et le bibliophile dut payer très cher. Les deux volumes portaient, sur le carton de garde, la signature de Broussais.

Concernant le père Trifou, l'anecdote est un peu différente. Après une description plaisante de l'original personnage qui vivait tant bien que mal au milieu de ses livres, connaissant parfois la gêne et même la pauvreté, Reinhold Dezeimeris nous raconte :

Le père Trifou allait partir pour le Médoc, dans une vente d'ouvrages dont il avait la liste ; le vieil homme montra celle-ci à notre bibliophile qui y repéra un *"dictionnaire critique"* de Bayle de 1740 ; il proposa de l'acheter si le bouquiniste l'avait acquis lui-même en Médoc. Le père Trifou revint à Bordeaux avec l'ouvrage et un lot magnifique aux superbes reliures en maroquin rouge. Le Bayle était au milieu, *"bien conservé et frappé, comme le reste, aux armes des Ségur ou des Bayleus de Poyanne"*. Le bouquiniste fut surpris de la perplexité de Reinhold Dezeimeris. Or, celui-ci n'avait *"pas prévu l'éventualité d'arrivée d'un si beau livre"* car son "

budget ne se prêtait pas, pour le moment, à une acquisition si magnifique". Mais le père Trifou :

"*Ce livre a été acquis par vous sur votre demande... ce sera donc le maximum du prix que vous avez fixé, vingt francs*". Impossibilité de faire revenir le libraire sur sa décision sans le blesser.

Tels étaient ces deux personnages bien différents, et nous ne trouvons pas de meilleure conclusion que celle de Reinhold Dezeimeris : "*Il y a des âges, et il y a des époques où l'on a plus particulièrement plaisir à se rappeler les bonnes gens et les braves gens du temps passé*".

On admire ce labeur obscur de recherche qui dura toute sa vie et qui lui permet de rassembler un émerveillement de livres uniques. De quel regard enveloppe-t-il les admirables étagères garnies de chefs-d'œuvre !

Quelques initiés, du temps de son vivant, ont pu contempler la richesse et la magnificence de ses bibliothèques. L'abondance de ses achats l'avait en effet obligé à constituer deux lieux de groupement : dans la grande ville, les volumes rares et fastueux, dans le château de son domaine, les ouvrages plus communs et de moindre valeur quoique de grand intérêt.

Vers la fin de sa vie, il s'était demandé - et il l'avait écrit - s'il ne serait pas obligé de déménager de son entresol de la rue Vital Carle devenu trop petit pour abriter tous ses trésors. Ceux-ci portaient souvent en marge des annotations de sa main qui font apparaître, ainsi que le dit Raymond Darricau dans sa notice "*Les fondateurs de la Société des bibliophiles de Guyenne et les Essais de Montaigne*," le philosophe délicat et avisé pour lequel Sainte-Beuve et Anatole France manifestaient une si haute estime.

Reinhold Dezeimeris avait trente ans quand son ami Jean Lespine, helléniste bordelais de grand renom, mourut à l'âge de quarante et un ans ; ce fut lui qui recueillit pieusement la bibliothèque du disparu, particulièrement tous les ouvrages grecs de grande valeur que l'amitié avait rendus si chers à son cœur.

Il n'était pas possible pour Mme Dezeimeris restée seule sans enfant de conserver les deux bibliothèques. Sans doute, le devenir de celles-ci avait fait l'objet de conversations entre les conjoints et il avait été convenu, qu'après la mort de son mari, la veuve ferait les démarches nécessaires pour qu'au moins la collection de Bordeaux fasse l'objet d'une vente publique ; c'était le seul moyen d'éviter que les ouvrages, souvent d'un prix inestimable, tendrement réunis par Reinhold Dezeimeris, ne soient dispersés entre des mains profanes et puissent être achetés par des spécialistes compétents qui auraient pour eux le respect et la ferveur dont leur amoureux de Loupiac les avait entourés. Cette assurance, ce dernier la savoura avant de mourir ; ses chers compagnons auraient une destinée à leur mesure en entrant chez des particuliers amis, peut-être anciens confrères, qui sauraient leur offrir la même affectation dont lui-même les avait honorés.

C'est ainsi que six mois presque jour pour jour après le décès de Reinhold Dezeimeris, la bibliothèque de la rue Vital Carles fut exposée dans une vente publique à Bordeaux, du 26 au 31 janvier 1914. Le monde bordelais des lettres et de la bibliophilie se rendit à la vente. Le catalogue qui avait été établi comportait 1213 numéros.

Le 19 mars 1914, Louis de Bordes de Fortage fit lecture à l'académie de Bordeaux d'un manuscrit de huit pages intitulé "*La bibliothèque de Reinhold Dezeimeris*" Le livret fut édité par l'imprimerie Gounouilhou.

Le texte, d'une grande beauté littéraire, présente Reinhold Dezeimeris dernier disciple des grands humanistes du XVI^e et du XVII^e siècles, "*ami regretté qui puisa aux sources les plus pures ce goût, cette passion de l'hellénisme qu'il devait conserver et cultiver pendant le cours d'une longue existence*". On lira avec intérêt l'anecdote dont le cadre fut la bouquinerie du père Trifou, justement au sujet du dictionnaire de Bayle dont M. de Fortage voulait se porter acquéreur, mais que M. Dezeimeris avait déjà acheté.

Nous n'aurons pas le mauvais goût de parodier le texte dans sa présentation des ouvrages remarquables du bibliophile loupiacais. Mais nous arrêterons toutefois sur quelques uns des bijoux de l'ensemble.

D'abord, le "*Dictionnaire critique de Bayle*" de 1740, que Reinhold Dezeimeris avait acheté vingt francs au père Trifou, qui fut acquis pour trois cent cinquante francs. Dans l'énumération un peu sèche qui suit, nous trouvons la collection des livres grecs, les Plutarques, les Hésiode, compagnons vénérés du disparu ; les romans grecs, "Théogène et Charilée" d'Héliodore d'Emèse, Rhodante et Dosiclès de Théodore Prodome ; les chansons de Thibaut IV, comte de Champagne ; des Ronsard, des du Bellay, des de Baïf dont "*Les amours et le ravissement d'Europe*", édition de 1562 vendus quatre vingt cinq francs ; "*un merveilleux Virgile variorum, quatre volumes in-8°, dans une reliure en maroquin rouge d'une fraîcheur exceptionnelle, sortant, selon toute apparence, des mains de Derome, vendu deux cent quatre vingt francs ; l'Ausone de Simon de Millanges, deux tomes, "le premier en maroquin rouge contenant les œuvres du poète, le second en beau vélin consacré aux savants commentaires d'Elie Vinet... tous deux "aux premières armes du célèbre historien bibliophile Jacques Auguste de Thou et portant son chiffre sur son dos.. payés sept cents francs par la bibliothèque de Bordeaux ; les poèmes latins de Pierre Trichet ; les éditions de Pierre de Brach ; les "Annales et Chroniques" de Nicole Gilles, trouvées par Reinhold Dezeimeris dans un lot de livres sans valeur, la pièce capitale, ainsi que le dit Louis de Bordes de Fortage, que le docteur Armangaud acquit pour la somme de quatre mille sept cents francs ; les commentaires de Montluc ; les éditions des Essais de Montaigne, sauf celles de 1580-1582, de 1587...*

Nous engageons les lecteurs intéressés à se procurer les pages de M. de Fortage, bibliophile, qui a su rendre avec un charme exquis la somptuosité de la bibliothèque bordelaise de Reinhold Dezeimeris..

A la lecture, se devine cette passion des belles reliures, cette joie que procure la vue d'un maroquin bien lustré, cette émotion face à la découverte d'un ouvrage rare...

La bibliothèque de Loupiac fut conservée par Mme Dezeimeris ; on peut lire, dans les Actes de la Société des bibliophiles de Guyenne, extrait du P.V. des séances du 2^{ème} trimestre 1934, alors qu'il s'agissait de l'examen par la compagnie d'un ouvrage du XVI^e qu'avait possédé Reinhold Dezeimeris : "*il faisait partie de la seconde vente de ses livres effectuée sans catalogue en février 1930*".

Or, il est admis que la veuve quitta le château après sa vente en 1922.

La question suivante se pose alors : en quel lieu furent conservés les volumes de Loupiac ? Et n'y-a-t-il pas une erreur d'imprimerie qui aurait écrit 1930 à la place de 1920 ?

* * *

CHAPITRE XIII

ENVOI

O n l'a certainement compris à la lecture de cet ouvrage, le fil conducteur que nous avons suivi est constitué par la succession des œuvres de Reinhold Dezeimeris. Sa vie est uniformément lisse, sans événement perturbateur, sauf lors du choc autant physique que moral qui provoque sa démission du conseil général de la Gironde.

Pour cet humaniste, l'étude est son amie exigeante, les livres sont ses compagnons. Dans ses moments d'analyse, de dissection d'un texte antique, il est autant dans le passé que dans le présent. Même au plus fort de la lutte contre le phylloxéra, le paysan conserve toutes les facultés du savant et il participe au combat plus en expert-philosophe qu'en homme de la terre.

Fut-il vraiment tenté par la politique ou céda-t-il à ses nombreux amis ? Sans doute suivit-il ceux-ci. Mais, dans l'arène, il donna, comme pour toutes ses entreprises, le meilleur de lui-même, de toutes ses facultés, honnêtement, loyalement, scrupuleusement, très loin des manoeuvres indéliques qu'il ne pouvait concevoir et qui vont le blesser au plus profond de son âme.

S'il est membre de la plupart des sociétés savantes bordelaises, c'est d'abord par besoin de savoir et de servir ensuite ; le don de lui-même est sans arrière pensée, sans ambition dévorante, même si on découvre parfois un soupçon de fierté. Il lègue son savoir comme une offrande, parce que son cœur est généreux et qu'il lui semble naturel de partager la culture, sans ostentation, en toute simplicité.

L'espace au milieu duquel se développe son existence ne dépasse par les pôles de Bordeaux et Loupiac. Mais, vraisemblablement, un destin national l'attendait. Ce ne fut pas un sacrifice. Lié au plus profond de lui-même à l'amour d'une mère admirable, il suit celle-ci dans son fief terrien de la Gironde, parce qu'il sait qu'il ne peut trouver plus capable et meilleure conseillère et inspiratrice. C'est elle qui le conduit à Bordeaux et qui l'installe ; elle sait les immenses facultés intellectuelles de son enfant et, quand il revient périodiquement au foyer maternel, elle est le juge qui apprécie et l'inspiratrice qui fait naître le génie. Elle est sa Calliope.

C'est ainsi que, depuis 1857 jusqu'à sa mort en 1913, sont nés sous la plume de Reinhold Dezeimeris au moins une soixantaine de notices, remarques, études sur des textes grecs et latins, des œuvres plus importantes en volume sur les auteurs français, des écrits concernant la lutte contre la phylloxéra, et la culture de la vigne, de nombreux discours, quelques rares lettres à caractère administratif.

Ce qui est fâcheux, et qu'on peut constater du reste chez presque tous les érudits de son époque, c'est l'absence de correspondance personnelle (nous en avons déjà parlé succinctement). En supposant son existence, a-t-elle été perdue au cours de la guerre 1914-1918 alors que Mme Dezeimeris avait transformé le château en hôpital militaire pour recevoir ou soigner les blessés ? Les quelques ouvrages et les quelques papiers gardés par le nouveau

propriétaire dans le domaine ont-ils été dispersés ou brûlés par l'occupant allemand ? Cette correspondance vraisemblable a-t-elle été dispersée après la vente de la propriété par une épouse sans doute dépassée et pressée qui n'avait plus qu'une idée : enfouir sa solitude au centre du souvenir du grand homme dans un couvent lourdais ? On sait ce qu'il advint !

Cette absence est très préjudiciable à la connaissance exacte de l'homme.

On pourrait croire que l'important pour lui, comme d'ailleurs pour ses collègues de Bordeaux, était l'œuvre produite à côté de laquelle la personnalité de l'auteur n'avait que son insignifiance. Pour l'érudit, l'éclairage qu'il avait projeté sur un texte grec ou latin suffisait à sa satisfaction, alors que la notoriété qu'il pouvait en retirer ne représentait que peu de valeur. Il offrait son étude au monde des lettres qui la dévorait, l'assimilait en dédaignant presque le nom du créateur, ou tout au moins, en le considérant comme du domaine des choses habituelles, légitimement normales. La résonance du nom ne dépassait pas, il est vrai, le cercle relativement restreint des intellectuels bordelais de cette époque qu'on retrouvait dans chaque association à finalité culturelle. Autre constatation, dans toutes ses études il expose le résultat sans mettre en évidence ostensiblement ce qu'il représente face à ses savantes conclusions. L'académicien Paul Gauthier n'a pas dit autre chose le jour de ses obsèques : *"Il semblait qu'il voulait s'effacer et qu'il s'efforçait de restreindre le plus possible la place qu'occupait sa forme matérielle, comme pour faire excuser toute celle qui remplissait son être moral."*

Pourtant, à partir du 27 décembre 1878, date de sa nomination en qualité de "membre correspondant de l'Institut", il ne manqua jamais d'inscrire cette dignité à la suite de son nom d'auteur. Put-on voir dans cette constance un soupçon de vanité ou simplement ce qu'il considérait comme l'honneur le plus noble qui lui avait été fait ?

A dix neuf ans, il avait déjà un bagage intellectuel d'une vaste étendue, ce qui dénote un esprit d'assimilation servi par une intelligence hors du commun et une remarquable mémoire.

Sa première étude sur Pierre de Brach, présentée à l'âge de vingt deux ans à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux, à l'examen de laquelle les académiciens découvrirent des qualités rares, en est la démonstration évidente.

Le latiniste, l'helléniste qu'il était donna ensuite toute sa mesure dans ses nombreuses remarques et corrections ; l'aisance qu'il déploie dans l'examen de ces récits deux fois millénaires, souvent plus, comme si passait dans ses trouvailles, ses redressements d'une prose écorchée par les copistes anciens, ses appréciations, ses rectifications, ses rétablissements de sens, tout cet ensemble justifié par des citations nombreuses, la jouissance morale du chercheur ébloui de ses découvertes.

Voici quelques lignes extraites de *"Corrections et remarques sur le texte de divers auteurs Mathurin Régnier, André Chénier, Ausone,"* dans lesquelles il montre l'inspiration hellénique d'André Chénier, et qui nous permettent d'apprécier avec ravissement la poétique qui se dégage des phrases, la facilité et l'élégance du plaidoyer.

"On sentait trop en lui le savant, lorsqu'il allait cueillant avec vénération les fleurs de l'Attique, pour les insérer, plus ou moins desséchées, dans ses doctes cahiers. Ces fleurs, Chénier s'inquiétait peu de conserver leur squelette authentique, mais il s'appropriait leur parfum et le distillait ensuite en toute occasion opportune. Doué du tact suprême de l'emprunt, il embellissait ce qu'il avait pris, en le combinant et le variant. Son commerce prolongé avec les chefs-d'oeuvre de la Grèce l'avait accoutumé à une conception colorée, à une forme expressive et vivante ; et il était tellement à l'aise dans ce milieu devenu sien, que

lorsqu'il imitait les Grecs, son vers, loin de subir une contrainte, semblait se permettre une liberté. Chez l'un, en un mot, très capable de créer par lui-même, l'imitation directe était souvent une entrave à l'élégance ; chez l'autre, moins puissant peut-être, mais plus athénien, elle devenait presque toujours le motif même de la plus élégante création".

Maurice Rat a formulé quelques appréciations lors d'une communication intitulée "Quatre écrivains bordelais auteurs du beau langage", à la séance de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Art de Bordeaux le 12 octobre 1965 :

"Les subtiles recherches de Reinhold Dezeimeris dénotent, non seulement une connaissance étendue de nos lettres, mais sont écrites avec un tel bonheur d'expression que les connaisseurs ne s'y trompèrent pas".

ou encore :

"Chacune de ses annotations est exquise ; il est le premier qui ait vu, et montré, qu'il y a déjà du La Fontaine et du Molière dans Montaigne ; il a enrichi notre lecture de Montaigne des rapprochements les plus divers et les plus sûrs entre l'auteur des Essais et Boileau, Pascal, Montesquieu, André Chénier; il a commenté, avec quelle finesse les vingt-neuf sonnets de La Boétie publiés par Montaigne".

Le site de Saint-Romain à Loupiac éveilla chez lui l'archéologue. Sans doute, cette émotion pour les choses anciennes fut-elle refroidie, peut-être par ses confrères de l'Académie de Bordeaux, ou par une autre cause inconnue, mais on a vu qu'il avait gardé ses conclusions relatives à l'espace gallo-romain Loupiacais, même en restant muet à son sujet pendant plus de trente ans.

La passion de la bibliographie lui vint de très bonne heure, et l'on ne peut s'étonner de le voir participer à la fondation de la "Société des bibliophiles de Guyenne" sous l'égide de Jules Delpit. Sans doute, sommeillait-elle depuis sa jeunesse au fond de lui-même. On mesure la profondeur de l'amour des belles et anciennes reliures à l'importance de sa bibliothèque. On le voit saisir un in-folio de ses doigts délicats, on le voit caresser avec délices le dos de cuir lustré et doré, examiner la solidité de la reliure assaillie de temps, déposer le volume sur le bureau, l'ouvrir avec douceur et tourner les pages d'un geste soigneux au rythme de la lecture. Et puis, on le voit effleurer d'un oeil tendre les rayons qui l'entourent où sont ses amis, les vrais dont il connaît, pour chacun, la place qu'ils occupent et l'essence de leur contenu.

La politique l'attira. Céda-t-il à l'amicale pression de la population de paysans qui l'entourait ? Eut-il lui-même le goût du gouvernement ? Une autre raison l'amena-t-elle dans l'arène ? Sur le plan local, l'époque troublée le plaça face à des situations fragiles que les événements firent et défirent, jusqu'à ce que le caractère oublieux des électeurs l'écarte définitivement d'une responsabilité municipale. Sollicité pour des responsabilités départementales, il assura pendant vingt deux ans les charges de conseiller général dont la fonction suprême de président de 1894 à 1899. Atteint au plus profonds de lui-même par des manœuvres immorales qui avaient choqué son sens de l'honnêteté et de la loyauté, il abandonna la vie politique.

Comment se présentait physiquement Reinhold Dezeimeris ? La plupart de ceux qui l'ont connu l'ont dépeint comme un homme de petite taille, au visage avenant qu'éclairaient des yeux clairs et un sourire au charme doux. D'aucuns ont dit qu'il portait la barbe avec une

aimable coquetterie. Il s'exprimait avec des inflexions lentes qui faisaient ressortir les subtilités de son discours, d'une voix plaisante dont la grâce séduisait son auditoire.

Son habillement était à la mesure de sa personne : strict sans exagération, d'une élégance discrète et raffinée ; ses habits à la coupe sobre faisaient ressortir sa distinction naturelle et la réserve de son maintien. Son abord était facile, tant avec ses collègues des sociétés savantes bordelaises qu'avec le monde paysan de Loupiac, et les anecdotes, qui sont venues jusqu'à nous, le montrent affable et réceptif pour cette population de la terre agreste dans son comportement et son langage. Voici ce qu'a écrit à son sujet Jacques Collin quelques temps après sa mort :

"Malgré ses goûts de bénédictin laïque, il pratiqua toute sa vie, avec un rare succès, les devoirs de l'homme du monde. Quelle distinction, quelle finesse inexprimable dans ce sourire auquel le visage entier, la paupière surtout, prenait si naturellement une part active et sémillante ; quelle tenue dans la phrase dont l'extrême correction aurait parfois senti la recherche et maniérée sur les lèvres d'un autre, mais qui, chez M. Dezeimeris, témoignait tout simplement d'un respect inouï de la langue."

Certains Loupiacais, instruits par leurs ascendants, gardent en mémoire l'atmosphère de générosité, de tolérance et d'humanité qui était de règle au château. Les serviteurs appréciaient fort l'ambiance détendue et sereine dans laquelle ils vivaient. On accueillait volontiers tous les solliciteurs et jamais un mendiant ne repartait sans emporter un quignon de pain et un morceau de fromage.

Reinhold Dezeimeris, à ses retours de Bordeaux, contribuait à ce climat d'indulgence et de mansuétude dans laquelle le maître évitait de faire sentir sa supériorité. Le fait suivant illustre l'état d'esprit de bienveillance et de bonté qui régnait au château.

Mme Dezeimeris avait à son service une petite jeune fille prénommée Marguerite. Avait-elle convenu avec son mari, ou bien la décision est-elle venue d'elle-même ? La jeune fille fut logée jusqu'à sa mort dans une maison au lieu dit Saqualay ou Saqualaygue, en bordure du parc. Marguerite de son vivant, assura avec une reconnaissance inflexible l'entretien du caveau de Reinhold Dezeimeris et y déposa régulièrement des fleurs.

On raconte encore cette anecdote significative.

Dans l'ensemble des barriques d'un chai, il y en a toujours deux ou trois dont le contenu est supérieur à celui des autres ; on les appelle la "tête du chai".

Un jour, suivi du responsable, Reinhold Dezeimeris passait l'inspection et s'arrêtait devant des tonneaux pris au hasard dont il goûtait le vin blanc. Arrivé à la "tête du chai", il plongea la sonde dans la bonde, la retira pleine de liquide doré qu'il transvasa dans son verre. Il fit miroiter la liqueur vivante à la lumière d'une lucarne proche, huma le parfum et goûta :

"Eh ! eh ! né pensest pas qu'aquet bin a un petit goût d'aygue ?" dit-il en s'adressant à son employé avec un sourire entendu. (ne pensez-vous pas que ce vin a un petit goût d'eau ?)

S'il fut un des plus illustres, sinon le plus illustre, des esprits cultivés de la région bordelaise dans le XIX^e siècle finissant, il sut s'impliquer totalement dans la lutte contre le phylloxéra, étudier des procédés nouveaux dans le combat, vulgariser ses trouvailles par le canal du "*Comice agricole et viticole du canton de Cadillac*" qu'il avait fondé avec le maire Bonnefous et le docteur Guilbert, et devenir le paysan-érudit proche du monde agricole dont il sut adopter naturellement le langage et parfois l'habillement.

Ses nombreuses communications, ses discours sur les aspects de la viticulture attestent de son engagement. Mais jamais il n'abandonna son essence humaniste et il cultiva l'étude des textes anciens jusqu'à ses derniers jours.

Le château de Loupiac était le havre où l'attendait le calme absolu nécessaire à la méditation et au souffle créateur.

La plus grande partie de ses œuvres fut écrite à Loupiac, au sein de la nature apaisante et généreuse dans laquelle il s'intégrait en retrouvant l'âme de Virgile ou d'Hésiode. Dans cette vallée de la Garonne, il découvrait les images des campagnes lombardes et la luminosité des espaces corinthiens. Il revivait ainsi, sur le terrain, des pages pleines de vie du monde antique dont il goûtait, en poète, l'émotion qui s'en dégageait.

Montaigne fut son auteur moderne de prédilection et, s'il avait vécu dix ans de plus, sans doute aurait-il fait paraître une édition complète et définitive des Essais qui aurait pris en compte, ainsi que nous le dit Louis Bordes de Fortage dans sa brochure *"La bibliothèque de Reinhold Dezeimeris"* parue en 1914, *"les trois premières et précieuses éditions du grand écrivain philosophe, celles de Simon Millanges, Bordeaux 1580-1582, celle de Richer, 1587, in-12"* qui *"manquaient à sa collection et les deux exemplaires de la dernière publiée par Montaigne en 1588"* qui *"n'y figuraient qu'en état peu satisfaisant"*.

D'ailleurs, Raymond Darricau, qui fut président de la *"Société des bibliophiles de Guyenne"*, nous révèle, dans son petit ouvrage *"Les fondateurs de la société des bibliophiles de Guyenne"*, qu' *"il avait continué à préparer une édition critique des textes de Montaigne avec un soin qui ne fut révélé qu'après la vente publique de sa bibliothèque six mois après sa mort, du 26 au 31 janvier 1914. En effet, dans cette vente figurait une édition des "Essais" de Montaigne couverte de notes de la main de Reinhold Dezeimeris. Cet ouvrage a été acquis par M. Bordes de Fortage et a fait l'objet d'un commentaire de la part de celui-ci"*.

La fin de cet ouvrage est proche, mais il nous faut dire avec quelle humilité nous avons abordé son écriture.

Dans la progression de la connaissance, le savant se révélait progressivement, et nous avons été souvent, très souvent, submergé par l'ampleur du personnage. Les études que nous découvrions nous montraient la subtilité du raisonnement, la finesse de l'interprétation, la solidité de la démonstration, même si notre incompetence dans l'exploration des textes grecs était manifeste. Nous avons découvert la puissance et le raffinement de cette intelligence dont la modestie nous émerveilla. Nous avons découvert aussi le poète qui sommeillait en Reinhold Dezeimeris et qui s'exprimait dans une prose élégante et raffinée dont la sensibilité nous ravissait. Le peu que nous avons appris à Loupiac de l'homme au milieu des paysans, nous le révèle ouvert, indulgent, réceptif aux problèmes de la lettre et de ceux qui la cultivent, intégré complètement dans le pagus.

Cet humaniste hors du commun était à peu près tombé dans l'oubli, à Loupiac comme à Bordeaux.

Si cette œuvre, sans doute incomplète et qui exprime peut-être une naïve présomption, contribue à révéler aux jeunes générations et à garder dans leur mémoire ce qu'avait d'exceptionnel la personnalité de Reinhold Dezeimeris, *"érudit dont la curiosité intellectuelle s'ouvrait à la connaissance de toutes les valeurs littéraires, philosophiques, scientifiques, historiques et morales de la pensée humaine"*, l'auteur, enfant de Loupiac, dans cette quête d'un passé parfois compliqué dans sa reconstitution, pourra être heureux du but qu'il aura atteint.

* * *

INDEX

(contemporains exclusivement)

Nom	Prénom	Qualité	pages
Alibert		conseiller général	66
Alvarez de Léon		bouquiniste	93
Angers (d)	Olivier	collaborateur au Dictionnaire de la médecine ancienne et moderne	2
Armangaud		Docteur	94
Aubry	Augustin	imprimeur-libraire Rue Dauphine à Paris	6, 7
Azam		Académie	59
Ballan		propriétaire à Omet	49
Baptiste	Odelly	mère d'Arnold	3
Barbe		hab de Loupiac	25
Barckhausen	Henri	membre de l'Académie	19,21,33,34,40,57,80,92
Beaudrimont			12
Becq	Louis de Fouquières		39
Bersot	Ernest		78
Bertin		conseiller général	68,71,72
Bertin		conseiller général	65
Bidot-Naudé		grand-parents	3
Blanc		hab de Loupiac	25
Boiteau		conseiller général	63
Bonnefon	Paul	ami de R.D.	59
Bonnefoux	Albert	maire de Cadillac	44,45,47,54,57,58
Bordes de Fortage	Louis de	membre de l'Académie	4,5,17,89,94,95,99
Boutaricq		conseiller général	67,68,73
Bouville	Comte de	Préfet	21
Brézets	Arthur de	Sté des bibliophiles de Guyenne ?	
Brive-Cazes	Emile	Sté des bibliophiles de Guyenne membre de l'Académie et de la Sté des bibliophiles de Guyenne	19
Brunet	Gustave		19,20,33,92
Buche		curé de Loupiac	26,84,85
Cadoret	Vve	imprimeur	50,52,78
Calvé	Jules	Sté des bibliophiles de Guyenne	19
Camelle		conseiller général	61
Carnot		Pt de la République	54
Castelnault	marquis d'Essenault	Sté des bibliophiles de Guyenne	19
Cazade		hab de Loupiac	25
Cazauvieilh		député	45,46,47
Cazaux	Adrien	maire de Loupiac	61,85
Cazeaux-Cazalet	Adrien	secrétaire général du comice agricole	44,45
Céleste	Raymond.	imprimeur, membre de l'Académie	21,57,57,82
Chassaingne	comte de la	maire de Loupiac	32,33
Chasteigner	Alexis de	Sté des bibliophiles de Guyenne	19
Chaumas		libraire	21
Chaumet	Charles	Journaliste	45
Cluzant	Louis		23,24
Colletet	Guillaume	poète français 1598-1659	8
Combarel	de	Collaborateur au journal Le Commerce	2
Corcelles,	de	Collaborateur au journal Le Commerce	2
Corne		Comice agricole	45
Courregelongue		conseiller général	71
Courteault	Paul	Sté des bibliophiles de Guyenne ?	21
Coustou		conseiller général	65,68
Couture	Léon		37

Nom	Prénom	Qualité	pages
Couturier		conseiller général	66,68
Darricau	Raymond		19,94
Daspit	de Saint-Amand	imprimeur	21
Daumas		général	12
Degranges		membre de l'Académie	6
Degranges		membre de l'Académie	9,12
Delaporte		oncle d'A. D.	37
Delboy		conseiller général	63
Delfortie,			23
Delpit	Jules	membre de l'Académie	9,19,21,33,92
Deyrix		hab de Loupiac	25
Domec		conseiller général	63
Donnet		Cardinal, sénateur	12
Drouyn	Léo	Sté des bibliophiles de Guyenne	19
Duboul		membre de l'Académie	9
Dubourg		Comice agricole	45
Ducaunnès-Duval		archiviste, membre de l'Académie	81
Ducourneau		Comice agricole	45
Dupouy	Eugène	député puis sénateur, président du conseil général de la Gironde	76,77
Dupuy	Paul	Académie	59
Durat		conseiller général	65,66,67,68,69,70,71,73
Duruy	Victor	ministre de l'instruction publique	3
Eymond		conseiller général	67
Fabre		conseiller général	63
Faugère-Dubourg			36
Féret	fils	imprimeur	50,56
Fournié		hab de Loupiac	23
France	Anatole	écrivain	52,59
Froment		membre de l'Académie	59
Frouin	Jeanne	épouse de R.D.	74
Gadet	Charles	Sté des bibliophiles de Guyenne	19
Gaillon		faculté de Bordeaux	42
Gallais		curé de Guitres	84,85,86
Gassies		créateur du musée de Bordeaux	37
Gaussens		membre de l'Académie, Curé de St-Seurin	10,11,13,15,86
Gauthier	Paul	membre de l'Académie	82,86,87
Gautier-Lagardère	Louis	Sté des bibliophiles de Guyenne	19
Gayon		membre de l'Académie	59
Gintrac			12
Girardeau	l'abbé	abbé, auteur des "Macariennes né en 1700	9
Goujon		Pt du conseil général	65,68
Gounouilhou	Gustave	imprimeur à Bordeaux, Sté des bibliophiles de Guyenne	8,19,22,33,35,76,81,94,95
Gragon Lacoste			37
Grillère		hab de Loupiac	25,31
Guestier	Paul	Pt de la Chambre de commerce	89
Guilbert		médecin-chef de l'hôpital psychiatrique de Cadillac	44,46
Houel	Jean	Sté des bibliophiles de Guyenne ?	21
Jaffart menuisier		menuisier de Loupiac	25
Julian		membre de l'Académie	59
Labat	Gustave	Sté des bibliophiles de Guyenne	19,21

Nom	Prénom	Qualité	pages
Lafitte	Pierre	Professeur au collège de France, de Béguey	46,52,59,92
Lahens		conseiller général	66,67,68,72,73
Lalanne	Emile	Sté des bibliophiles de Guyenne	19
Lambercy	Henry	Sté des bibliophiles de Guyenne	22,34
Lanoire		conseiller général	63
Lapaume	Jean	professeur au lycée de Rennes	9
Lespiaut		membre de l'Académie	59
Léspinasse		membre de l'Académie	12
Lespine	Jean	philologue, helléniste bordelais	7,94
Lipse	Juste	philosophe flamand - 1547-1606	8
Loquin	Anatole	philosophe, membre de l'Académie	18,59
Luetkens		conseiller général	65,66
Malvin		cousin de Mme Montaigne	9
Marion	Henri		36
Marionneau	Charles	Sté des bibliophiles de Guyenne, Académie	19,21,59
Marqueyssac	Henri de	Sté des bibliophiles de Guyenne	19
Mathelot			86
Médeville	Numa	candidat aux cantonales	54
Mignot		brocanteur	93
Millardet		faculté des sciences de Bordeaux, membre de l'Académie	42,44,46,52,59
Minier		membre de l'Académie	9,59
Montesquieu	Baron de	Sté des bibliophiles de Guyenne	19
Morel	Georges		36
Mothes		conseiller général	68,69,71
Moulineau		vicaire du curé Buch de Loupiac	84,85
Oberkampf	baron Emile	Sté des bibliophiles de Guyenne	19
Oré		membre de l'Académie	10,11,15
Pailhès		abbé, Académie	59
Payen	Jean-François	Docteur	33
Pelleport	Vicomte	membre de l'Académie	59,9
Pierron	Alexis	helléniste	3
Pitres		membre de l'Académie	59
Planchon	Jules-Emile	pharmacien, Montpellier	43
Poitou		conseiller général	63
Poujade		hab de Loupiac	25
Pouvereau		hab de Loupiac	25
Puifferrat,	Théobald de	Sté des bibliophiles de Guyenne	19
Questier	Paul	membre de l'Académie	82
Raige-Delorme		collaborateur au Dictionnaire de la médecine ancienne et moderne	2
Rancoulet	Victor	Sté des bibliophiles de Guyenne	19
Rayet		membre de l'académie	59
Rinz	Joseph	Serviteur de R.D.	25
Saignat	Léo	Sté des bibliophiles de Guyenne	19
Sainte-Beuve		écrivain	7,52
Saint-Martin	Jean de	auteur des épitaphes de Montaigne	9
Samazeuilh		membre de l'Académie	59
Schnerb		préfet de la Gironde	46,47
Selves (de)		préfet de la Gironde	49

Nom	Prénom	Qualité	pages
Soulé	Georges	Serviteur de R.D.	25
Sourget	Adrien	Sté des bibliophiles de Guyenne	19
Surchamp		conseiller général	63
Tamisey	Philippe de	Sté des bibliophiles de Guyenne	21,35
Tardy	Larroque	conseiller général	66,68,70
Tarride		hab de Loupiac	25
Tessandier	Emmanuel	Sté des bibliophiles de Guyenne	19,21
Thounens		conseiller général	63
Tocqueville		Collaborateur au journal Le Commerce	2
Tréverret		membre de l'Académie	59
Trifou	dit le père	bouquiniste	93,94
Trouard-Riolle		inspecteur général de l'enseignement agricole	64
Valleton		architecte du département	64
Vergeron	Ulysse	photographe	75
Verthamon			80
Viette		Ministre de l'Agriculture	54
Viger		Ministre de l'Agriculture	63
Vignes		hab de Loupiac	25
Ville	Mgr Cirot de la	Sté des bibliophiles de Guyenne	19
Vinsot		Comice agricole	45,86

* * *

SOURCES

- Oeuvres de Reinhold Dezeimeris
- Actes de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux.
- Bibliothèque Mazarine à Paris.
- Bibliothèque municipale de Bordeaux, dont il fut le conservateur.
- Archives de la Gironde.
- Mairie de Loupiac.
- Archives du Conseil Général de la Gironde.
- Archives municipales de Bordeaux.
- Société des Bibliophiles de Guyenne.
- Service Météo de la Gironde.
- C.R.A. du S.O. Domaine de la Grande Ferrade - Le Pont de la Maye.
- Archives privées Dorian.
- Bulletins du Comice viticole et agricole de Cadillac.
- Bibliothèque de R. Dezeimeris par M. Bordes de Fortage.
- Commission des Monuments historiques de la Gironde.
- Annuaire du "*Tout Sud-Ouest*".
- Discours prononcés aux obsèques de R. Dezeimeris (28.7.1913).
- Statistique générale de la Gironde par E. Ferret.
- Dictionnaire de biographie française.
- Des hommes et des activités autour d'un demi-siècle par J. et B. Guérin.
- Actes du 100^{ème} congrès des Sociétés Savantes - Paris 1975-Extraits.
- Revue philomatique de Bordeaux 1903.
- Catalogue général des livres et imprimés de la Bibliothèque nationale ; Auteurs-Tome XL-1910.
- Rapports adressés à MM. les membres du jury des classes 36, 38 et 60 de l'exposition universelle de 1900.
- Exposé de la taille Dezeimeris par Félix Sahut.
- Souvenirs de quelques Loupiacais, dont ceux de M. Ducau, petit-fils de l'acheteur du château Loupiac-Gaudiet.
- Documents de M. Lafond-Grellety, Maire de Saint-Martin-de-Curson (Dordogne).

TABLE DES MATIERES

n°	Chapitres	pages
1	Son enfance, sa jeunesse	1
2	Entrée à l'Académie des Sciences Belles-lettres et Arts de Bordeaux	6
3	Fondation de la Société des Bibliophiles de Guyenne	16
4	Le site gallo-romain de Loupiac	22
5	Les essais de Montaigne	31
6	Le comice agricole et viticole de Cadillac	41
7	Les fêtes du Comice	46
8	Le viticulteur	53
9	La démission du Président du Conseil général	61
10	Dernières gerbes	73
11	Ses obsèques	82
12	Sa bibliothèque	91
13	Envoi	95
	Index	100
	Sources	104

